

A photograph of a dilapidated room, likely a hospital ward or institutional space. The walls are covered in peeling, patterned wallpaper. A metal bed frame with a mattress is positioned against the wall. Two dark boots stand on the floor in front of the bed. The room is dimly lit, with light coming from a window on the right and an open doorway on the left.

Philippe Sergent

Les secrets de **LA PHOTO URBEX**

Démarche – Équipement – Prise de vue – Postproduction

A photograph of a dark, industrial interior, possibly a factory or warehouse. The scene is dominated by a long, narrow corridor with a high ceiling. The walls are made of dark, textured material, and the floor is covered in debris. A bright light source at the end of the corridor creates a strong contrast. The overall atmosphere is gritty and industrial.

EYROLLES



*« Porter un regard différent sur des sites endormis,
faire jaillir de la beauté là où l'on ne pourrait voir
que des lieux abandonnés. »*

Philippe Sergent

Les secrets de

LA PHOTO URBEX

Genre photographique à part entière, monde fascinant, l'urbex – contraction de *urban exploration* – consiste à partir en quête de lieux abandonnés (friches industrielles, châteaux, hôpitaux, gares, terrains militaires, navires, souterrains...) et de rapporter des images des vestiges du passé.

Dans cet ouvrage à la fois pratique et très illustré, Philippe Sergent vous fait part de son expérience de terrain et vous livre ses conseils et précieuses recommandations. Car une sortie urbex ne s'improvise pas ! Toute exploration doit être soigneusement préparée et le photographe doit pouvoir réagir rapidement sur le terrain en fonction des conditions qu'il rencontre (accessibilité, surveillance, dangerosité, luminosité...). Il aura aussi un travail spécifique de retouche à effectuer au retour, pour restituer les atmosphères si particulières de ces lieux où le temps s'est soudainement arrêté...

Passionné de photographie, Philippe Sergent pratique l'urbex depuis 2011. Il a parcouru l'Europe, de la France à l'Ukraine, en passant par l'Allemagne, l'Italie, la Belgique et l'Angleterre, pour découvrir et explorer divers univers (Tchernobyl, châteaux et grandes demeures, grands sites industriels français, navires de guerre...). Il est le témoin du temps qui passe et de la désindustrialisation de l'Europe.

AU SOMMAIRE

L'urbex, un monde à part : l'exploration urbaine, qu'est-ce que c'est ? L'état d'esprit de l'urbexeur, des principes à respecter, la culture du secret

Préparer une exploration : pas de place à l'improvisation, trouver l'adresse du site, contourner la surveillance, prévoir des plans secondaires, à quelle saison partir ?

L'équipement de l'explorateur : l'équipement de base de l'urbexeur, l'appareil photo, les objectifs, l'éclairage, les accessoires

La prise de vue en urbex : le cadrage, la composition, la lumière, les réglages du boîtier, les formats, la mise au point, la mesure de la lumière, la mémorisation d'exposition, la pose longue (mode Bulb)...

Le post-traitement des images : les logiciels, l'édition, le développement et les corrections – de base, de distorsion, de netteté, des poussières, le HDR, la conversion N&B...

Making of de 16 photos urbex : château des 1001 nuits, sous-marin soviétique, sanatorium, école, mine, imprimerie, monastère, usine de sidérurgie...

Autres regards sur la photo urbex : Maxime Cotte, Pierre-Henry Muller, MonsieurKurtis, Brian Precious Decay, Umbertha

Philippe Sergent

Les secrets de **LA PHOTO URBEX**

Démarche — Équipement — Prise de vue — Postproduction

Chez le même éditeur

Dans la même collection

- C. Audebert, *Les secrets de la pose longue*, 2017, 120 p.
V. Gilbert, *Les secrets de la lumière et de l'exposition*, 2017, 200 p.
D. Dubesset, *Les secrets de la photo minimaliste*, 2017, 160 p.
D. Dubesset, *Les secrets de la macro créative*, 2016, 160 p.
D. Dubesset, *Les secrets du cadrage photo*, 2016, 136 p.
G. Lepetit-Castel, *Les secrets de la photo argentique*, 2016, 240 p.
T. Legault, *Les secrets de l'astrophoto*, 2016, 152 p.
P. Druel, *Les secrets de la photo de portrait*, 2016, 180 p.
F. Milochau, *Les secrets de la photo de paysage*, 2016, 206 p.
F. Landragin, *Les secrets de la série photo*, 2016, 224 p.
C. Jentzsch, *Les secrets de la photo de voyage*, 2015, 180 p.
L. Tichané, *Les secrets de la photo d'enfants*, 2015, 240 p.
G. Lepetit-Castel, *Les secrets de la photo de rue*, 2015, 224 p.
P. Bricart, *Les secrets de la photo de nu*, 2015, 256 p.
E. Balança, *Les secrets de la photo d'animaux*, 2014, 232 p.
G. Simard, *Les secrets de la photo en gros plan*, 2014, 208 p.
V. Bergamaschi, *Les secrets de la photo de nuit*, 2014, 120 p.
A. et I. Guillen, *Les secrets de la photo sous-marine*, 2014, 280 p.

Consultez notre catalogue complet sur www.editions-eyrolles.com, et notre actualité photo sur le Facebook Eyrolles Photo.

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75005 Paris
www.editions-eyrolles.com

Sauf mention contraire, toutes les photos de l'ouvrage sont la propriété de l'auteur, © tous droits réservés.

Conception graphique et mise en pages : Nord Compo

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Groupe Eyrolles, 2018
ISBN : 978-2-212-67517-7

Je dédie ce livre à ma famille, ma mère, mes amis, qui ne m'ont jamais freiné dans ma passion malgré les risques encourus ;

à mon entourage professionnel, qui m'a parfois accompagné jusque dans la relecture ;

à mes camarades d'urbex, avec qui j'ai parcouru des kilomètres et partagé de nombreuses explorations.

Je dédie tout particulièrement ce livre à mon père, parti trop tôt, qui n'aura jamais pu voir le regard photographique que j'ai porté sur le navire de la Marine nationale sur lequel il avait servi et qui a été laissé à l'abandon dans les années 2000.



Avant-propos

L'urbex, entendez « exploration urbaine », est aujourd'hui une pratique à la mode, popularisée par les médias et les réseaux sociaux. Longtemps secrète et connue de quelques aficionados, cette discipline est sortie de l'ombre il y a peu, créant un engouement partout dans le monde. L'urbex, milieu encore plutôt discret malgré tout, voire clandestin, a ses règles : ne pas fracturer, ne pas voler, ne prendre que des photos et ne laisser que ses empreintes de pas, tel est le code d'honneur de la pratique, qui aujourd'hui devant tant de popularité a bien du mal à s'autoréguler.

L'exploration urbaine n'est pas seulement le goût de l'interdit, de l'adrénaline, elle s'accompagne aussi d'un travail photographique, et presque sociologique, de documentaliste et d'historien. Être « urbexeur », c'est redécouvrir la trace de l'Homme, de son passé industriel, voire d'histoires plus personnelles. Comprendre pourquoi des lieux autrefois animés, vivants, ont été abandonnés du jour au lendemain.

Il s'agit également de porter un regard différent sur la ville, de faire jaillir de la beauté là où la plupart ne voient que décrépitude et destruction, et ce à travers un objectif. Au détour d'une rue, vous passez peut-être tous les jours devant un endroit à découvrir, sans vous poser de questions. Qu'y a-t-il derrière ce mur couvert de ronces ?

Ce livre a pour but d'accompagner ceux qui souhaiteraient se lancer dans cette pratique, de les avertir des risques et de les guider pour adopter les bons réflexes de vigilance et de technique photographique, car rappelons-le, même si l'urbex peut s'avérer très grisant, elle n'en demeure pas moins une activité potentiellement dangereuse et illégale.

Sommaire

[1] L'urbex, un monde à part	3
L'urbex, l'exploration urbaine, qu'est-ce que c'est ?.....	4
Une pratique clandestine, une activité illégale.....	6
Une pratique qui peut être périlleuse.....	8
L'état d'esprit de l'urbexeur.....	12
L'urbexeur, un Indiana Jones casse-cou ?.....	14
Des principes à respecter.....	14
La culture du secret.....	17
[2] Préparer une exploration	21
Pas de place à l'improvisation.....	22
À la recherche du Graal.....	25
Trouver l'adresse du site.....	25
Contourner la surveillance.....	28
Prévoir des plans secondaires.....	30
À quelle saison partir ?.....	32
[3] L'équipement de l'explorateur	37
L'équipement de base.....	38
Le matériel photographique.....	39
L'appareil photo.....	40
Les objectifs lumineux.....	42
L'éclairage.....	48
Les accessoires.....	53
Le trépied.....	53
Les cartes mémoire.....	54
Le sac photo.....	55
[4] La prise de vue en exploration urbex	57
Maîtriser les bases de la photo.....	58
Le cadrage et la composition.....	58
La lumière.....	66
Maîtriser les réglages du boîtier.....	71
Les formats.....	71
Les Styles d'image.....	72
La mise au point.....	72
La mesure de la lumière.....	72
Les modes d'exposition.....	73
Bien exposer sa photo.....	73
La mémorisation d'exposition.....	75
Le mode Bulb (ou « pose B ») pour la pose longue.....	75
[5] Le post-traitement des images	79
Les logiciels.....	80
L'éditing des images.....	81
Le développement et les corrections.....	82
L'avantage du format RAW.....	82
Les corrections de base.....	82
La correction de distorsion.....	84
La netteté.....	85
Le recadrage.....	85
Le nettoyage des poussières.....	87
Le HDR.....	87
La conversion en noir et blanc.....	90

[6] Making of de photos urbex.....	93	[7] Autres regards sur la photo urbex.....	113
Papier, s'il vous plaît !	94	Maxime Cotte	114
La Statue désacralisée.....	95	Pierre-Henry Muller	118
Bataille navale	96	MonsieurKurtis	126
Le Poids du passé.....	97	Brian Precious Decay.....	130
L'École abandonnée.....	98	Umbertha.....	136
La Roue de l'infortune	99	Conclusion.....	138
Les Forges de Vulcain	100		
Sur les rails	101		
Les Reines.....	102		
Les 1 001 nuits.....	103		
La Spirale de la dictature.....	104		
L'Alpha et l'Omega.....	105		
Destination finale	106		
La Mine de Monsieur G.	107		
La Traction du passé.....	108		
À la poursuite d'Octobre rouge	110		



1

L'urbex, un monde à part

L'urbex, contraction d'*urban exploration* (l'exploration urbaine) est un courant apparu dans les années 1990 avec le Canadien Jeff Chapman, alias Ninjalicious. Cette activité, la plupart du temps illégale, consiste à explorer des lieux interdits d'accès au grand public (usines désaffectées, souterrains, chantiers, toits...). La ville devient un terrain de jeu à grande échelle, le photographe urbex rapporte des images de ses explorations clandestines et propose un regard différent. Enfreindre les règles n'est pas un but en soi ; des souterrains aux toits des édifices, les explorateurs sont animés par la soif de découvrir des lieux chargés d'histoires, la plupart du temps cachés aux autres citoyens – le spectacle est pourtant à quelques pas sous leurs pieds ou au-dessus de leur tête...

L'urbex, l'exploration urbaine, qu'est-ce que c'est ?

L'exploration urbaine est un terme vaste qui inclut de nombreuses pratiques, depuis la visite des canalisations des villes jusqu'à l'infiltration dans une usine encore en activité. Avec le développement d'Internet, et donc de la circulation des photos sur le Web, puis des réseaux sociaux et des médias de plus en plus intéressés par la discipline, la pratique rencontre depuis 2010 un succès grandissant.

De manière générale, l'urbex regroupe principalement trois branches :

- l'exploration de friches industrielles et de lieux abandonnés (manoirs, maisons, églises, écoles, prisons...) ;
- la toiturophilie, c'est-à-dire l'exploration des toits d'immeubles, grues, buildings, généralement la nuit. La visite de ces lieux permet d'observer le panorama et d'avoir un autre regard sur la ville ;
- la cataphilie, soit la visite des cavités souterraines creusées par l'homme (carrières, mines, caves, galeries techniques), par opposition à la spéléologie qui explore les cavités naturelles. Le terme « cataphile », lui, désigne le fait de visiter les catacombes à Paris, dont seule une petite partie est officiellement visitable. De nombreuses histoires et légendes accompagnent ces lieux, dont celle de Philibert Aspairt qui se serait perdu en 1793 dans des carrières sous Paris. Son squelette aurait été découvert 11 ans plus tard...

LE MOUVEMENT CATAPHILE

Le mouvement cataphile, est apparu dans les années 1970, avec la descente de curieux dans les anciennes carrières souterraines de Paris pour y faire la fête. Aujourd'hui très active, cette communauté parisienne draine un grand nombre de passionnés. Depuis les années 1980, le réseau est accessible via les fameuses « chatières », passages difficiles et très étroits qui ne peuvent être franchis qu'en rampant, sur une friche ferroviaire ou depuis d'autres accès sur la voie publique, qui compliquent considérablement l'accès aux carrières.

Les souterrains de la ville de Lyon sont également réputés, et notamment le réseau qui se déploie sous la Croix-Rousse, plus communément appelé « les arêtes de poisson ».

Les explorateurs urbains portent un autre regard sur la ville, en recherchant sans cesse de nouveaux terrains de jeux (qu'ils gardent secrets, ils leur donnent même des noms de code), que ces derniers soient en centre-ville ou bien plus excentrés. L'aventure débute dans des endroits auxquels les gens ne font plus attention. Une fois le pas franchi, une fois au-delà de la limite de l'interdit, derrière une porte, derrière un grillage, derrière un panneau « entrée interdite », l'exploration commence. Avant d'aborder les aspects techniques et pratiques inhérents à ce sujet photographique, il est important de rappeler que se lancer dans une telle aventure n'est pas sans risque, bien au contraire, tant au niveau de l'intégrité physique du photographe que des risques qu'il encourt au niveau de la loi. Tout est affaire de préparation et d'anticipation.



Anciens bureaux de l'une des familles les plus fortunées de France. Aujourd'hui, le bâtiment est classé et attend sa future réhabilitation.

Les pigeons aiment le billard semble-t-il... Il n'est jamais agréable d'évoluer au milieu des fientes de pigeons ; elles sont de plus porteuses de maladie, même par simple inhalation.

Une pratique clandestine, une activité illégale

Pénétrer dans un lieu privé, même abandonné, sans aucune autorisation de la part de son propriétaire, est une effraction ; la plupart du temps sans conséquence, sauf en cas de vandalisme. Si vous êtes interpellé par les forces de l'ordre, le propriétaire sera en droit de porter plainte pour violation de propriété privée. Car même si ces lieux sont abandonnés et que l'accès n'en est pas condamné, il y a toujours un propriétaire, privé ou public.

L'urbex est une activité clandestine, mais pas toujours totalement illégale : car si la violation de domicile est punie par la loi, la violation de propriété privée se situe dans un vide juridique. Les sanctions sont différentes selon le type de lieu. Pénétrer par effraction ou dégrader les lieux sont des circonstances aggravantes pouvant transformer un simple contrôle en garde à vue suivie de procédures. La violation de domicile est cependant souvent considérée comme un critère aggravant s'il y a dégradation du lieu (si vous en forcez l'entrée par exemple) ; la peine encourue est alors d'un an de prison et 15 000 euros d'amende selon l'article 226-4 du Code pénal.

Cet écriteau n'est pas vraiment dissuasif et prête à sourire... Le gardien de ce château abandonné ne tolère pas les intrusions et appelle la police à chaque fois qu'il repère un photographe...



Les anciens terrains militaires, prisés par les photographes urbexeurs, font l'objet de textes de loi spécifiques. Comme le stipule l'article 413-5 du Code pénal :

« Le fait, sans autorisation des autorités compétentes, de s'introduire frauduleusement sur un terrain, dans une construction ou dans un engin ou appareil quelconque affecté à l'autorité militaire ou placé sous son contrôle est puni d'un an d'emprisonnement et de 15 000 euros d'amende. »

L'article R. 645-2 du même Code pénal prévoit, en outre, l'ajout d'une amende, voire la confiscation du matériel, s'il y a réalisation d'images :

« Le fait, dans une zone d'interdiction fixée par l'autorité militaire et faisant l'objet d'une signalisation particulière, d'effectuer, sans l'autorisation de cette autorité, des dessins, levés ou des enregistrements d'images, de sons ou de

signaux de toute nature est puni de l'amende prévue pour les contraventions de la 5^e classe. Les personnes coupables de la contravention prévue au présent article encourent également la peine complémentaire de confiscation de la chose qui a servi ou était destinée à commettre l'infraction ou de la chose qui en est le produit. La récidive de la contravention prévue au présent article est réprimée conformément à l'article 132-11. »

En 2016, des adeptes du parkour (discipline sportive alliant course, passage d'obstacles, sauts et escalade, qui consiste à franchir successivement des obstacles urbains par des mouvements agiles et rapides) ont reçu une plainte de la Marine nationale suite à la diffusion de leurs images sur une télévision locale ; le groupe avait en effet utilisé un ancien navire comme terrain de jeu un an auparavant. À cette occasion, la Marine nationale a tenu à rappeler que toute intrusion sur un site militaire faisait l'objet d'un dépôt de plainte systématique, et a également rappelé au passage les risques que présentaient ces navires qui ne sont plus entretenus. C'est la même chose du côté de la SNCF, qui signale que « pénétrer sur le domaine ferroviaire est strictement interdit. L'amende encourue s'élève à 3 750 euros, assortie d'une peine d'emprisonnement de six mois ».



Vous devrez explorer en connaissance de cause et agir avec responsabilité. Vous pénétrerez en effet sur des terrains privés, avec des propriétaires peu enclins à vous accueillir.

Sur un lieu interdit, avant même l'arrivée des forces de l'ordre, vous risquez d'être confronté aux propriétaires ou aux gardiens du site, généralement peu sensibles aux charmes de l'urbex et de votre démarche artistique. Il vous faudra souvent être très discret dans vos incursions, car les propriétaires peuvent aussi avoir installé des caméras ou des alarmes silencieuses. Autre danger, certains gardiens possèdent des chiens qu'ils laissent en liberté sur le site ; s'il est possible de discuter avec une personne, même énervée, la négociation avec un chien de garde entraîné à repérer les intrus est moins évidente...

Même s'ils peuvent paraître abandonnés, les terrains militaires peuvent servir de zone d'entraînement. Sur ce terrain-ci, nous avons entendu au loin des militaires en manœuvre ; nous avons tout juste eu le temps de partir au pas de course !



Qu'on se rassure ! Les gardiens faisant preuve d'excès de zèle avec coups et blessures, et matériel photo cassé, sont extrêmement rares, même s'il y a eu quelques cas dans le passé aux États-Unis et en Australie. Pour sa part, l'exploratrice russe Lana Sator a exploré plusieurs fois des sites hautement sensibles, dont une fabrique de missiles près de Moscou ; suite à la publication de ses photos, elle a reçu de nombreuses « demandes » de ne plus diffuser ses images, reprises par de nombreux médias russes et étrangers. Explorer un site hautement stratégique peut vous exposer à des sanctions non négligeables, surtout en Europe de l'Est... D'autres explorateurs, notamment à Detroit, aux États-Unis, ont vécu l'amère expérience d'être dévalisés par les gangs de la ville qui voyaient passer de plus en plus de gens avec des appareils photo de valeur autour du cou... Étudiez toujours les lieux au maximum, faites des repérages et évaluez la dangerosité potentielle d'un site avant d'y pénétrer. Il s'agit avant tout de faire de la photo, ne vous mettez pas en danger.

Une pratique qui peut être périlleuse

Au-delà des risques pénaux, les photographes souhaitant se mettre à l'urbex doivent avoir conscience des risques « physiques » liés à cette activité.

La plupart de ces lieux sont en effet abandonnés depuis plusieurs années, ce qui entraîne une dégradation rapide des toits, escaliers, passerelles, etc. Il n'est pas impossible qu'un toit, un plancher ou une structure métallique puisse s'effondrer sous votre poids. Explorer n'a rien d'anodin. Les photographes peuvent aussi se trouver confrontés à d'autres dangers bien réels : chutes, présence de matériaux rouillés, de gaz toxiques ou d'amiante, selon la nature du lieu, d'où l'importance de ne pas explorer seul. L'exploratrice Alice Van Kempen ne part jamais sans son

bull terrier, Claire, un moyen de mettre cette dernière en scène, de proposer des photos avec un regard différent mais également de se protéger contre d'éventuelles mauvaises rencontres.

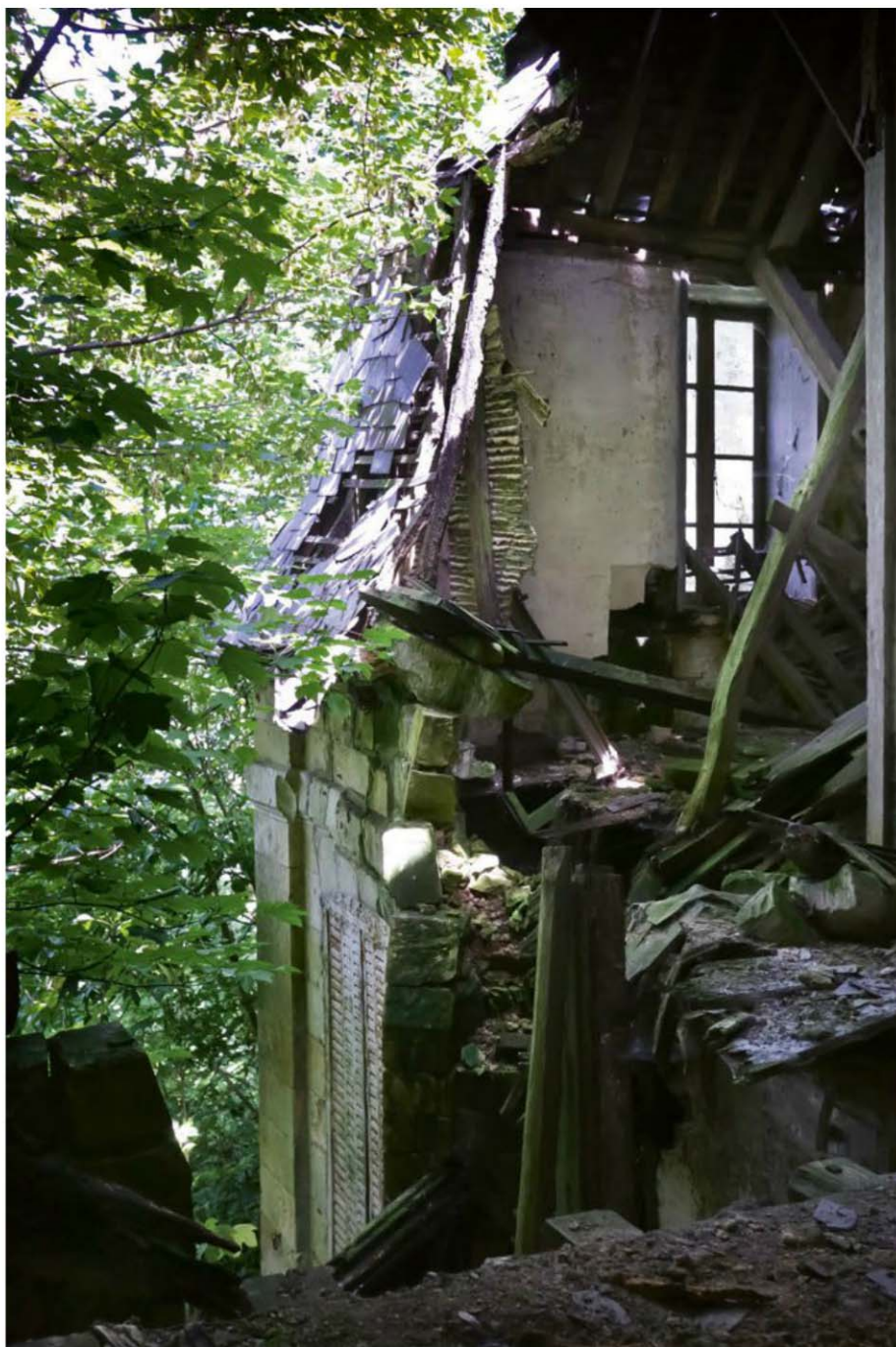
LA FRAGILITÉ D'UNE STRUCTURE

Lorsque vous arrivez sur un site, il faudra avant tout juger de la stabilité de la structure. Les escaliers et étages sont-ils suffisamment solides pour supporter votre poids ? Est-ce que le toit s'est effondré ou en partie effondré ? Les murs et sols (notamment pour les anciennes bâtisses en bois) sont-ils gorgés d'eau ? Si oui, il vous faudra ne pas aller plus loin ou être extrêmement vigilant. Et peut-être existe-t-il un deuxième accès à l'opposé de l'endroit par où vous êtes entré ?

Si la structure est fragile, suivez les poutres plus solides, les pas-de-porte. Même chose pour les structures métalliques sur les sites industriels désaffectés : secouez-les et sautillez dessus (avec légèreté) avant de vous y aventurer afin de tester leur solidité, la rouille pouvant faire des ravages.



Attention aux passerelles rouillées, sources de nombreux accidents ! Celle-ci s'était totalement effondrée. Dès que possible, privilégiez les très grosses passerelles, ou passez par en bas.



Les demeures laissées à l'abandon se dégradent très vite. Les problèmes arrivent généralement suite à des infiltrations d'eau dans la toiture, qui détruisent peu à peu l'édifice. L'humidité, les champignons et les moisissures ne laissent aucune chance aux bâtiments.



En hauteur, mieux vaut faire attention où l'on met les pieds ! Nous sommes ici au sommet d'une usine, à au moins 50 mètres du sol, sans aucune rambarde de sécurité. Sujet au vertige, je ne me suis pas trop approché du bord...

Il existe un autre type de menace, lié à la pollution des sites où aucune politique de décontamination n'a été entreprise. Les risques sont variés et peuvent avoir de lourdes conséquences sur la santé, d'où l'importance de bien se renseigner sur les lieux potentiellement pollués par l'amiante, des gaz divers, des hydrocarbures, du dioxyde de soufre, du dioxyde d'azote, voire une pollution nucléaire. Par exemple, l'ancien Fort de Vaujours, aujourd'hui détruit, a abrité durant plus de quarante ans le Commissariat à l'énergie atomique (CEA). Suite à sa démolition, de l'amiante, des traces d'uranium et d'autres substances radioactives ont été découvertes.

Il est donc crucial de bien préparer sa sortie et de se renseigner sur la dangerosité potentielle du lieu (L'entreprise produisait-elle des engrais toxiques ? Peut-il



Sur un site en activité, les consignes de sécurité sont tout aussi nombreuses qu'en urbex, voire plus importantes. Cette pancarte rappelle aux ouvriers de rester vigilants. En urbex cependant, il y a peu de chance que vous tombiez sur des machines en activité ou de l'acier en fusion !



Prenez conscience des risques encourus. Ce panneau signifie que la zone est radioactive. Cette photo a été prise en face du tristement célèbre réacteur N° 4 de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Sur place, les autorités locales vous font signer une décharge quant à d'éventuels problèmes de santé survenant après votre visite...

y avoir de l'amiante ? etc.) et de bien s'équiper le cas échéant ; un masque FFP3 peut être nécessaire – nous reviendrons sur l'équipement de base à emporter en exploration au chapitre 3.

Il faut toujours faire attention aux substances nocives. Alors que nous nous rendions sur un gros site industriel il y a quelques années, nous avons remarqué en arrivant au cœur de l'usine une forte odeur de gaz, accompagnée d'un sifflement conséquent, et ce, bien que le lieu ait été ouvert. Même en plein air, il y avait un risque d'explosion ou d'intoxication, nous avons donc décidé de rebrousser chemin rapidement.

L'état d'esprit de l'urbexeur

« Pourquoi fais-tu cela ? Pourquoi aller prendre des photos dans des endroits aussi glauques et dangereux ? » Telles sont les remarques que l'on m'a régulièrement adressées au cours de ces dernières années. Avec du recul, je les comprends mieux. En effet, partir en plein milieu de la nuit, de surcroît en hiver, pour explorer dans le froid une zone industriellement sinistrée a de quoi surprendre. Malgré tout, visiter ces cathédrales industrielles dans une ambiance post-apocalyptique et en faire ressortir toute la beauté à travers l'objectif représente un moment jouissif pour tout explorateur. Suivre de longs tuyaux qui s'entremêlent sur plusieurs hectares dans une très grande complexité est passionnant ; chaque tuyau, chaque rouage à son utilité dans cette immensité, qui donne le tournis.

Je suis arrivé à l'exploration urbaine un peu par hasard, il y a 8 ans, en tombant nez à nez avec un ancien sanatorium laissé à l'abandon en pleine nature. J'étais ce jour-là parti faire des photos dans la campagne, mais la curiosité m'a poussé



Ce sanatorium, très connu des explorateurs accueillait autrefois des tuberculeux. Lors de la seconde guerre mondiale, il fut transformé en camp d'internement où furent emprisonnées 1 500 personnes.

à entrer malgré « la peur » de l'inconnu et de l'interdit. Ce fut le déclic. Ce lieu qui me paraissait incroyable à l'époque n'était pourtant rien comparé à ce que j'allais découvrir par la suite ; je venais juste de toucher du bout du doigt ce qu'était l'exploration urbaine.

En rentrant chez moi et en faisant des recherches sur l'histoire de ce sanatorium, j'ai découvert le terme « urbex », qui renvoyait à tellement de sites sur les moteurs de recherche, à tellement de lieux – du simple bâtiment entièrement ravagé jusqu'à un immense haut-fourneau, ou encore au château toujours « dans son jus » – qu'il était difficile d'ignorer qu'existait là un véritable mouvement. Armé de patience, j'ai passé les mois suivants à chercher et explorer des sites très connus et facilement localisables dans la région parisienne. Ils m'ont permis de me faire ma propre expérience en termes d'exploration, d'appréhension des lieux, mais surtout de technique photographique. J'ai notamment compris qu'il me fallait travailler avec des objectifs plus lumineux que ceux auxquels j'étais habitué (nous verrons ce point au chapitre 2) et apprendre à gérer au mieux le trio sensibilité/vitesse/ouverture en faible lumière.

L'exploration urbaine, c'est capter la beauté dans la destruction, dans l'oubli, garder une trace du passé. Saisir une ambiance, une atmosphère qui sera sublimée par l'œil du photographe. Il ne s'agit pas de se réjouir de la fermeture d'une usine tels des vautours prêts à se jeter sur leur proie, mais le cas échéant de témoigner des promesses non tenues par nos politiques, de témoigner aussi du riche passé industriel de nos régions, de rendre hommage aux populations qui y ont travaillé – ainsi les mineurs, les « gueules noires ».

En urbex, vous serez amené à découvrir l'histoire des lieux, histoires d'hommes faites notamment de luttes sociales, pour défendre leur outil de travail.



L'urbexeur, un Indiana Jones casse-cou ?

Il n'y a pas de profil type pour ce genre d'explorateur : certains s'adonnent à l'urbex pour découvrir des lieux inaccessibles au public ou pour l'ambiance particulière qu'ils dégagent, d'autres travaillent à la conservation du patrimoine et rénovent des objets qui se dégradent. Cette « communauté » plutôt discrète n'a rien d'officiel et n'est pas regroupée en club ou association. Difficile donc d'établir un nombre d'explorateurs en France, même si on les évalue à quelque 10 000 individus. Partout en Europe, comme dans le reste du monde, cette discipline connaît un succès qui croît d'année en année. Si le forum CK Zone fut l'un des premiers lieux de rassemblement des explorateurs français sur le Web, une multitude de pages Facebook et YouTube sont désormais dédiées à cette discipline.

La plupart des adeptes de l'urbex sont des photographes. L'exploration est la discipline, la photographie en est le prolongement ; elle n'est que le moyen de témoigner du site exploré, de produire aussi une sorte de mémoire des lieux. Les photographes s'interrogent sur l'avenir de ces bâtiments devenus inutiles, qui se délabrent, tombent dans l'oubli et finissent par disparaître, parfois par démolition, au détriment la conservation du patrimoine.

Bien sûr, les premières sorties provoquent des pics d'adrénaline, tous les sens sont en éveil. L'obscurité, les portes et fenêtres qui claquent et qui font sursauter, la peur du gardien, de la police... Mais les urbexeurs ne sont pas là seulement pour ressentir l'excitation un peu puérile de braver l'interdit. Au fil des sorties, on apprend à écouter, à se taire, à faire le moins de bruit possible, à mieux appréhender un lieu pour ne plus voir que sa beauté au milieu de la décrépitude.

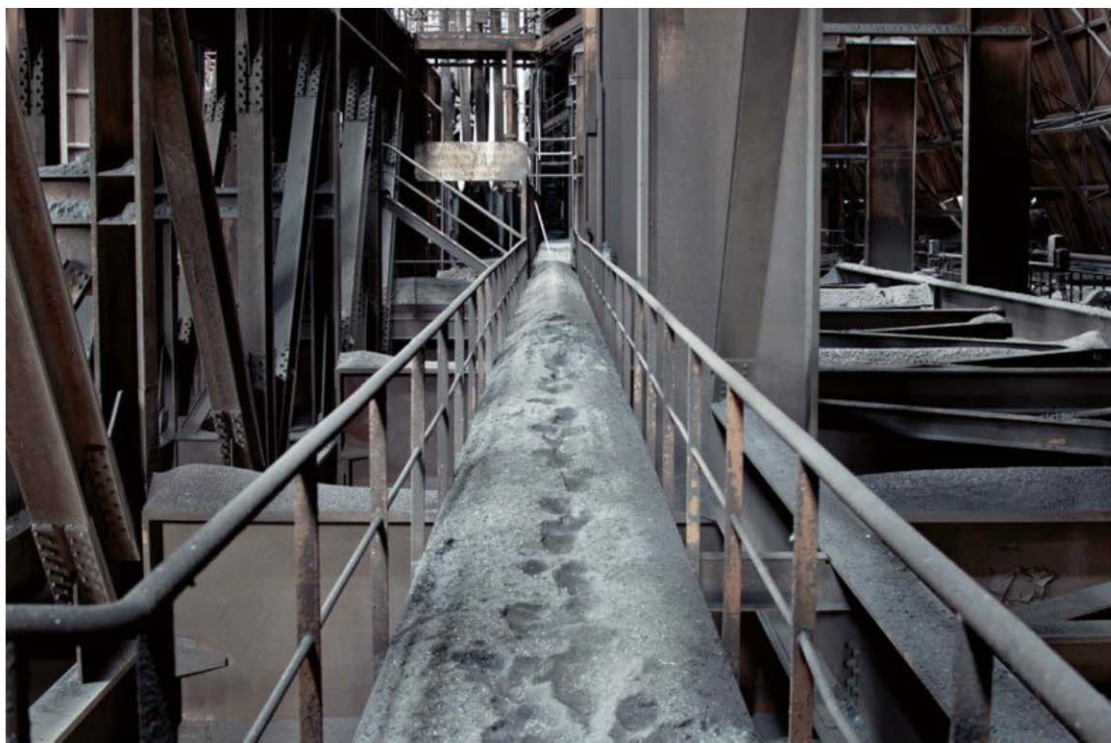
Afin d'éviter les mauvaises surprises, l'explorateur doit soigneusement préparer ses sorties. Appréhender au mieux les lieux et les difficultés éventuelles qu'il va rencontrer relève souvent d'un long travail de recherches historiques et géographiques en amont. Un travail de préparation que nous développerons dans le chapitre 3.

Des principes à respecter

Cette discipline de l'ombre, encore assez méconnue du grand public, inquiète. Des silhouettes souvent de noir vêtues (généralement pour plus de discrétion) qui entrent dans des lieux abandonnés, cela peut faire peur. Cependant, pour la très grande majorité d'entre elles, il s'agit de personnes bienveillantes, non agressives, qui certes pénètrent dans des espaces interdits mais qui sont animées de trois grands principes :

- ne jamais forcer une entrée (en l'absence d'accès, rebrousser chemin tout simplement) ;
- respecter le lieu (hors de question d'emporter quelque souvenir de l'endroit) ;
- en partant, laisser le site tel qu'il a été trouvé. « Ne rien laisser sauf ses empreintes, ne rien prendre sauf des photos. »

Les explorateurs souhaitent seulement immortaliser des endroits qui autrefois étaient animés de vies humaines, essayer d'en saisir l'atmosphère, de comprendre



*Ne laisser que des traces
de pas...*



*Les graffeurs ne sont pas bien
vus des explorateurs, qui aiment
découvrir les lieux dans leur jus.*



Malgré leur réputation de « destructeurs » dans le milieu de l'urbex, certains graffeurs, tout comme les photographes, ont une vraie démarche artistique



Cette citerne redonne un peu de cachet à cette ancienne usine de textile, où il ne reste plus grand-chose mis à part les murs.

le rôle de chaque machine, de chaque rouage qui a vu passer d'innombrables travailleurs au fil des décennies. La recherche de ces lieux, les enquêtes menées sur leur histoire marquent le début de l'exploration urbaine. Il s'agit de comprendre ce qui les a amenés à leur état actuel de délabrement.

Un autre courant, dont nous souhaitons saluer l'initiative même si elle est éloignée de la photographie, agit dans l'ombre et œuvre à réparer le patrimoine de manière clandestine. Le groupe Untergunther, basé à Paris, a ainsi notamment réparé de manière secrète l'horloge du Panthéon pendant plus d'un an, lors de travaux de rénovation, pour pallier les manquements des autorités. Ces dernières, piquées au vif, décidèrent d'entamer des poursuites au lieu de les remercier (même discrètement). Cette histoire passionnante est consultable sur Internet à travers quelques articles de presse, mais surtout sur le site web du groupe : http://ugwk.org/Untergunther_Presse.html. Il est toujours compliqué de sécuriser à 100 % un monument en travaux, sauf à installer d'immenses barricades et des rondes de gardiens appuyées par des caméras. Avec de l'imagination, vous pourrez accéder à ces lieux interdits...

La culture du secret

Durant de longues années, les adeptes de l'exploration urbaine ont souhaité rester loin des projecteurs, et ce pour diverses raisons. La principale étant de garder cette discipline illégale à l'abri des regards afin de pouvoir la pratiquer en toute sérénité.

La discrétion n'est plus de mise aujourd'hui, bien au contraire. Les médias nationaux et locaux se sont emparés du sujet, comme les réseaux sociaux où les groupes Facebook se multiplient. Des jeunes qui bravent l'interdit sont des sujets vendeurs pour la presse, malheureusement la plupart d'entre eux traitent le côté sensationnel de l'exploration urbaine en oubliant de rappeler qu'il s'agit d'une activité dangereuse...

Malgré cette exposition, la communauté reste globalement assez fermée. Demander une localisation à un urbexeur vous expose à une volée de noms d'oiseaux et à une fin de non-recevoir. Chaque lieu est considéré comme un trésor, tel un bon vin qu'il faut laisser se reposer et qui ne sera mature que dans plusieurs années. Pourquoi tant de secrets, à l'instar des cueilleurs de champignons ? Ce n'est pas tant une question d'égoïsme que de s'assurer que le lieu restera intact des années durant, et qu'il finira par mourir de sa belle mort sans risquer d'être vandalisé en quelques semaines. Il y a une sorte de paradoxe dans l'exploration urbaine : d'un côté l'envie de partager ses photos pour témoigner de ce que l'on a vu, et de l'autre la peur d'une popularisation de la pratique qui contribuerait à la dégradation accélérée des sites. Certains lieux sont si extraordinaires, chargés d'histoires familiales, voire pour quelques-uns d'histoires à la résonance nationale ou internationale... Anciens plateaux TV, demeures de dictateurs, hauts lieux militaires du passé, de nombreux sites ont marqué les mémoires.

On constate depuis quelques années un esprit de « compétition » plutôt malsain chez certains, qui suscite beaucoup de jalousies et d'insultes sur les réseaux



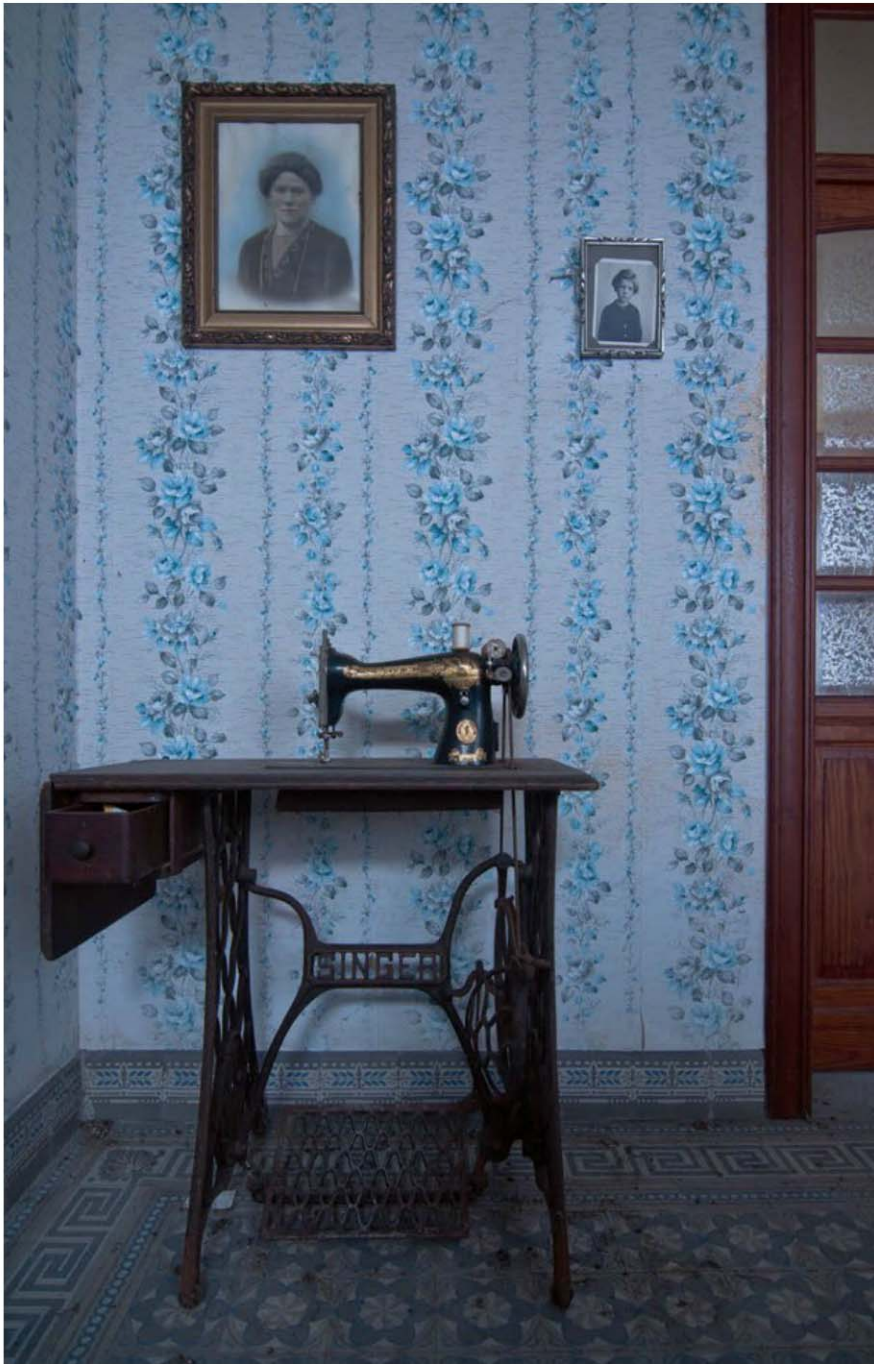
Les maisons isolées font l'objet de mises en scène de la part des explorateurs, mais servent souvent aussi malheureusement de terrains de jeu pour les jeunes du voisinage.



Les dégradations ou les vols sont monnaie courante dans les demeures abandonnées.

sociaux. C'est à celui qui aura fait et posté sur le Web les images d'un lieu extraordinaire jusqu'alors resté à l'abri des regards, au risque parfois de laisser trop d'indices sur sa localisation. On est loin de la sortie photo entre amis et des préoccupations liées à l'histoire du patrimoine ! Beaucoup affirment qu'en postant des images à l'issue de l'exploration les lieux se dégradent plus rapidement du fait de la circulation trop rapide des adresses. Ce phénomène est avéré, nous constatons cependant depuis quelque temps que l'échange, voire la vente d'adresses (sans vérification préalable du sérieux des explorateurs), est un phénomène qui prend malheureusement de l'ampleur.

Si la circulation rapide des adresses n'aide pas à la conservation des lieux, d'autres menaces pèsent sur la discipline, qui proviennent souvent hélas du voisinage. J'ai été amené plusieurs fois à croiser des jeunes gens venus simplement squatter et passer le temps ; loin de notre démarche artistique, ils ne voient que des lieux abandonnés, condamnés à la destruction quoi qu'il arrive, ils s'en servent donc comme d'un exutoire et les saccagent. Sans parler des joueurs d'airsoft ou de paintball qui contribuent de façon importante à la dégradation des bâtiments. L'urbex est aussi menacé par des personnes qui suivent le courant pour des raisons plus mercantiles : il arrive parfois que certains pillent les lieux visités pour revendre meubles, objets, tableaux anciens, cheminées, boiseries, sans parler des voleurs de métaux...



Beaucoup de maisons et châteaux sont dépouillés de leurs biens. Ce genre de machine à coudre ancienne est notamment très prisé sur le marché. Vous les retrouverez sur les étals de certains brocanteurs peu scrupuleux.



2

Préparer une exploration

Bien préparer sa sortie est une étape cruciale pour mettre toutes les chances de son côté lors de l'exploration. La recherche d'informations est tout simplement primordiale : en général, il est rare de prendre la route et de tomber par hasard sur un site abandonné – à moins de vivre dans des zones où l'industrie s'est effondrée... Vous devrez donc entreprendre de nombreuses recherches pour localiser le lieu, savoir s'il n'a pas été démantelé récemment et enfin trouver comment y accéder. Nous allons voir dans ce chapitre comment procéder.

Pas de place à l'improvisation

Une sortie photo d'exploration urbaine doit se préparer. N'oubliez jamais que vous évoluerez dans des sites dont l'accès est interdit, parfois dangereux, et qui peuvent être surveillés par des gardiens et des caméras. Tous ces paramètres vous obligeront à vous adapter, à appréhender chaque lieu de manière différente, à trouver la meilleure (voire la seule) entrée possible. Aurez-vous besoin de grimper, d'escalader des murs assez hauts ? Les gardiens ont-ils des chiens ? Les rondes sont-elles régulières ? Les caméras de surveillance sont-elles toujours actives ? Les accès ont-ils été condamnés récemment ? Devez-vous arriver de nuit ou très tôt avant le lever du soleil ? Y a-t-il un voisinage susceptible de surveiller l'endroit ? Et si, tout simplement (même si le cas est rare), le propriétaire acceptait de vous ouvrir les portes ?



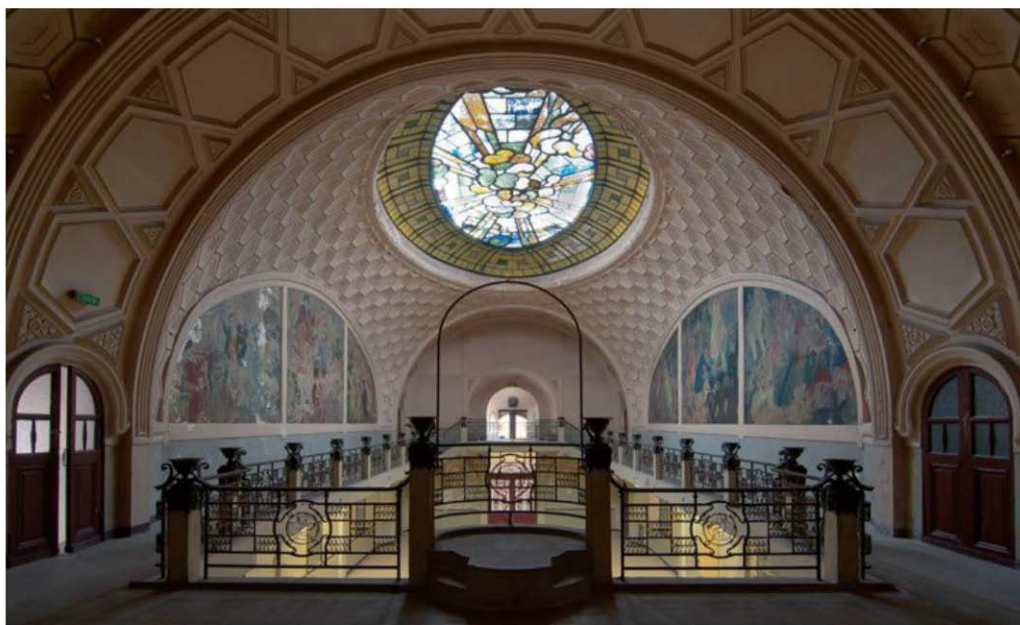
Au plus fort de sa production, l'usine de Völklingen employait jusqu'à 17 000 ouvriers. Fermée en 1986, le site a été inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco en 1994 : c'est le premier monument industriel à figurer sur cette liste

Avec plusieurs sites dont Zollverein, Völklingen ou Landschaftspark, l'Allemagne a su transformer son ancien bassin industriel en musée. Ici Landschaftspark, qui intègre notamment un centre de plongée dans son ancien gazomètre.





L'ancien haut-fourneau U4 de Uckange a été transformé en musée. L'éclairage très travaillé met en valeur ce patrimoine industriel.



Nous avons obtenu une autorisation d'accès à ce site par la mairie de la ville concernée, qui nous a ouvert les portes de cette salle Art déco. Il faut parfois savoir demander...

Une fois que vous connaîtrez bien la situation, vous serez en mesure d'agir, de maintenir une vigilance de tous les instants et de rester dans le silence absolu, ou bien, à l'inverse, de vous détendre si l'endroit est non gardienné – mais toujours en ayant en tête votre sécurité « physique » en fonction de l'état du bâtiment exploré.

Cette préparation peut paraître fastidieuse, mais elle est indispensable. De la recherche du site jusqu'à la sortie finale, vous devrez vous poser des questions importantes. Si le lieu est difficile voire très difficile d'accès, souhaitez-vous réellement tenter de l'atteindre ? Quelles sont vos limites ? Prenez-vous trop de risques ? Êtes-vous prêt à assumer une éventuelle interpellation par les forces de l'ordre ? Si vous ne pouvez accéder au lieu voulu, y a-t-il d'autres endroits à explorer à une distance raisonnable ?

Ce sont ces différents sujets que nous allons aborder dans les quelques pages qui suivent. Gardez en tête que rien ne doit être laissé au hasard, même si vous devez parfois (ou même souvent) improviser une fois sur place.

À la recherche du Graal

Trouver l'adresse du site

Si vous débutez dans cette discipline, ne vous attendez pas à ce que les explorateurs vous donnent des adresses. Malgré son succès, l'urbex demeure une pratique discrète. Pour Ninjalicious, pionnier de cette pratique, les adresses devaient circuler via à un bouche-à-oreille prudent et entre gens de confiance. « La plupart des explorateurs aiment le défi qu'est la découverte d'un lieu et trouver eux-mêmes son accès. Ils ne souhaitent surtout pas qu'on leur mâche le travail », écrivait-il dans son livre *All Access Areas*.

Les explorateurs n'échangent pas avec les inconnus. Il vous faudra faire vos preuves, et en attendant dénicher des sites par vous-même. Démarrez par les sites ultra-connus, qui n'ont même pas de nom de code tellement ils sont célèbres. Certes moins photogéniques et souvent très délabrés, ces lieux visités et revisités seront une première expérience. C'est ensuite à force de persévérance, de longues recherches et parfois de chance que vous tomberez sur des sites très photogéniques. La recherche est une grande part du travail de l'explorateur, un travail méthodique, historique, parfois généalogique qui prend beaucoup de temps.

Vous devrez vous poser les bonnes questions. La toute première information à trouver est, bien entendu, le pays. Les noms donnés aux lieux par les urbexeurs offrent rarement des indications précises exploitables lorsque l'on ne sait pas où ils se trouvent, ils s'apparentent plutôt à un code défini par un détail relevé sur place ou même à un événement, nom qui n'offre donc que très rarement de piste exploitable : « Château Clochard », « Caserne Saint-Barbe », « Château Sous les nuages », « Heavy Metal »...

Lorsque l'on débute, cette quête peut paraître complexe et il faut parfois des heures, voire des jours, pour découvrir le moindre début de piste. Lorsqu'un lieu vous a particulièrement marqué, essayez de glaner tous les indices possibles. Vous pourrez éventuellement trouver quelques informations supplémentaires en partant

des autres séries d'images que vous trouverez sur les groupes Facebook, forums ou sites de photographes.

Certaines anciennes grandes zones industrielles du XIX^e siècle regorgent de sites parfois abandonnés. C'est en prospectant en amont et en retraçant l'histoire de la région que vous trouverez de potentiels lieux secondaires. Si vous avez jeté votre dévolu sur un immense complexe industriel, par exemple, regardez les différents bassins industriels européens qui ne sont pas si nombreux, épluchez les sites web de la presse régionale – s'ils sont en dehors des pays francophones, Google Translate pourra vous aider à trouver quelques informations.

Pour trouver un début de piste fiable, vous devrez donc analyser chaque image que vous repérerez sur Internet et exploiter son moindre petit détail. Par exemple :

- analyser le style architectural d'un château ;
- creuser l'histoire industrielle d'une région ;
- identifier le nom d'un journal local qui traîne sur un bureau ;
- repérer une carte postale avec une adresse ou un nom de famille, des dossiers avec des noms d'entreprises, un numéro Siren sur un document administratif, une plaque d'immatriculation sur un véhicule...

S'il existe des photos de l'extérieur du bâtiment que vous voulez localiser, n'hésitez pas à utiliser l'outil de recherche par l'image de Google. Vous pourrez avoir de bonnes surprises. Lorsque vous pensez avoir repéré le lieu que vous cherchez ou êtes sur le point de le faire, aidez-vous de la vue satellite de Google Maps ou de Bing Maps (combinaison des deux vous donnera un meilleur aperçu selon la localisation). Une fois trouvé le point GPS, n'hésitez pas à circuler virtuellement autour du site sur Google Street View pour vérifier les éventuels accès de la rue, la proximité du voisinage, la densité de la circulation, etc.

Exemple de recherche : l'ECVB

Le mystérieux « ECVB » fut l'un des lieux les plus prisés de l'urbex en Belgique. Les sources permettant de le localiser sont désormais nombreuses, mais elles ne l'étaient pas en ce temps-là. Le seul indice dont nous disposions était qu'il s'agissait d'une centrale belge. Est-ce que l'acronyme ECVB pouvait aider ? À l'époque, non, le secret était bien gardé. Aujourd'hui qu'il est détruit, les sites web retraçant son histoire sont nombreux.

Voici le genre de questions que les urbexeurs ont dû se poser pour mener l'enquête, recueillir des indices et trouver l'adresse de l'ECVB.

1. « De quel type est cette centrale ? Thermique ? Hydraulique ? » En quelques clics, vous trouviez qu'il s'agissait d'une centrale thermique. Vous pouviez en déduire qu'elle était sûrement proche d'un cours d'eau.
2. « Est-elle en Wallonie ou en Flandre ? » La Wallonie étant francophone, les recherches y sont plus simples qu'en Flandre, où la langue est le néerlandais, il fallait donc commencer par là.
3. Les images extérieures que l'on pouvait se procurer montrent une immense cheminée et un bâtiment principal carré. Ce genre de photo pouvait aider à



Une dernière vérification sur Street View permet de confirmer la localisation à 100 % : le bâtiment correspond bien aux images des autres explorateurs.

valider définitivement l'emplacement du lieu si vous étiez sur une piste sérieuse : vous pouviez les comparer avec la vue satellite de Google Maps.

4. Si cette centrale a fermé, c'était peut-être à cause des normes écologiques, donc on pouvait supposer que c'était une centrale thermique à charbon.
5. Pouvait-on trouver une date de fermeture ou de construction dans les récits des explorateurs ? Cela pouvait donner une piste.
6. Quel est l'opérateur belge équivalent d'EDF ?

En répondant à ces questions, en recoupant toutes ces informations, vous auriez trouvé « Elektrische Centralen voor Vlaanderen in Brabant » (ECVB) en Flandre, c'est-à-dire les Centrales électriques des Flandres et du Brabant (CEFB). Il suffisait de recouper sur Maps et vous tombiez bien sur cette grande cheminée.

La vue satellite de Google Maps permet de vérifier si vous avez correctement localisé les lieux. Ici, la présence de l'immense cheminée et le bâtiment carré en brique rouge authentifient l'adresse.



Contourner la surveillance

Certains lieux sont surveillés ou, dans le meilleur des cas, sous la vigilance du voisinage. Il vous faudra donc les appréhender en conséquence et dans la plus grande discrétion, idéalement très tôt le matin, avant le lever du jour, afin de profiter de l'obscurité qui vous rendra moins visible.

- Gardez vos lampes torches éteintes jusqu'à votre arrivée dans le bâtiment : beaucoup de sociétés de gardiennage ont en effet en charge la surveillance

extérieure des lieux, et non la surveillance intérieure. Une fois dedans, vous serez plus libre de vos mouvements.

- Soyez méfiant cependant, car les grands groupes industriels ont de plus en plus leur propre service de sécurité qui surveille les sites dans leur ensemble. Vous comprenez maintenant, j'en suis sûr, l'intérêt de bien vous renseigner sur les endroits que vous allez visiter !
- Si vous n'êtes pas encore habitué à l'exploration des grands sites industriels, imprimez et emportez une vue satellite du lieu provenant de Google Maps (ou gardez une capture d'écran sur votre smartphone) ; mieux vaut anticiper au cas où vous n'auriez plus de réseau.
- De nombreux sites sont dotés de caméras de surveillance, qui peuvent être hors service mais pas systématiquement ; selon les circonstances, il vous faudra soit tenter votre chance, soit essayer de les contourner.

ATTENTION AUX CAMÉRAS

Il y a quelques années, j'avais été informé par la presse locale belge de la fermeture d'un grand site industriel. Ma première visite avait été écourtée, car ce dernier était encore partiellement en activité et il était difficile d'y circuler. Mais après la fermeture complète du site, nous y sommes retournés. Des caméras de surveillance avaient été installées partout. Juste au moment de passer le grillage, j'avais repéré une caméra panoramique ; nous avons alors décidé de trouver une autre entrée. Mais à peine 3 minutes plus tard, une voiture de gardiennage venait à notre rencontre... Ils n'ont heureusement rien pu faire, nous n'avions pas encore pénétré dans les lieux !

Nous avons finalement trouvé une entrée plus dissimulée, mais avons aperçu à maintes reprises le gardien qui nous cherchait ; il savait pourquoi nous étions là et était bien déterminé à nous attraper. Au jeu du chat et à la souris, c'est nous qui avons gagné cette fois-ci, alors que nous nous sommes plusieurs fois retrouvés à à peine une dizaine de mètres de lui !

- Une fois dans le bâtiment (pour les sites industriels), commencez votre exploration par les étages les plus hauts pour ensuite descendre. En procédant méthodiquement par étage, vous serez sûr de ne rien rater et éviterez des allers et retours incessants. Partez du haut pour avoir un point de vue privilégié sur ce qu'il peut éventuellement se passer en bas et surtout parce que la luminosité étant plus faible au lever du soleil, vous aurez plus de lumière dans les étages supérieurs ; une fois le soleil levé, la lumière percera éventuellement dans les étages inférieurs.
- Lors des explorations sous surveillance, faites bien sûr le moins de bruit possible ; chuchotez, faites-vous des signes ou communiquez par SMS (avec votre téléphone réglé sur silencieux, ou au pire sur vibreur).

Si vous êtes « attrapé », inutile de fuir : en plus des dangers que vous pourriez rencontrer sur le site, cela pourrait aggraver votre cas. La plupart du temps la police viendra



La police ne tire pas sur les explorateurs. Vous aurez droit à un contrôle d'identité, à un rappel à la loi voire à quelques heures de garde à vue. Ici, nous visitons une ancienne école transformée en centre d'entraînement de la police, justement...

vous chercher pour vous faire un rappel à la loi. Cependant, certains lieux sont si étendus qu'il est parfois très facile de se cacher...

Dans le cas des habitations, demeures ou châteaux, les voisins sont souvent très vigilants, particulièrement dans les petits villages. Il faudra donc prendre un maximum de précautions – une plaque d'immatriculation d'un autre pays (si vous êtes à l'étranger) ou simplement d'une autre région éveillera la curiosité. Aussi, même si cela peut sembler ennuyeux, il est conseillé de ne pas se garer à proximité immédiate du lieu que vous allez explorer. Rester discret doit être votre maître-mot.

Prévoir des plans secondaires

Lorsque vous partez loin, mieux vaut avoir repéré plusieurs sites à explorer. Il serait dommage, en effet, de parcourir des centaines de kilomètres pour rentrer sans aucune image car le lieu que vous convoitiez a été démoli il y a peu, ou parce que ses accès ont été condamnés, ou encore parce qu'il est finalement trop bien surveillé... C'est frustrant, mais les causes d'échec sont nombreuses, vous devez vous y attendre.

LA PERSÉVÉRANCE EST PARFOIS RÉCOMPENSÉE

Je me rappelle une exploration en Belgique où j'ai dû m'y reprendre à trois fois. Le gardien protégeait sa centrale comme sa propre maison, scrutant les alentours aux jumelles dès le jour levé. Un ami explorateur nous avait raconté qu'il avait pu pénétrer dans les lieux le week-end précédent par le tapis à charbon. Nous avons donc décidé d'y aller le week-end qui suivait et d'emprunter le même chemin. Arrivés très tôt, nous avons eu la désagréable surprise de constater que cette entrée avait été condamnée par d'immenses plaques d'acier soudées. Lors de notre deuxième visite, c'est une vitre brisée qui devait nous permettre d'entrer ; mais une fois encore, nous nous sommes présentés trop tard. La troisième fois fut heureusement la bonne : le gardien n'était plus là, nous nous sommes introduits par une ouverture assez périlleuse et haut perchée que nous avaient indiqué le matin même... des voleurs de métaux.

Il nous aura fallu nous y reprendre à trois fois avant de pouvoir pénétrer dans cette centrale. Devoir revenir est frustrant, mais cela fait partie du jeu.



Nous vous conseillons donc de toujours choisir quelques lieux secondaires pour compléter votre journée ou pour vous rabattre sur eux en cas de problème, dans une zone d'une centaine de kilomètres autour de votre cible principale au maximum, car, nous le verrons plus loin, si vous explorez en hiver, les jours sont courts...

Établissez vos priorités selon vos envies, entre friches industrielles, habitations, hôpitaux... Et attention, « secondaire » ne signifie pas « baisse de vigilance », la règle de base reste la sécurité avant tout : une petite maison abandonnée dans un village peut présenter tout autant de dangers qu'un grand complexe industriel. Du plan A au plan B ou C, la préparation doit bien entendu être la même.

Il peut aussi arriver de croiser sur la route des endroits qui semblent abandonnés : dans ce cas, relevez leur point GPS en vue de faire ultérieurement des recherches, ou bien modifiez votre programme et essayez d'y accéder. Mais ce genre de « rencontre » est rare.... Et mieux vaut aller directement au lieu que l'on a choisi sans trop perdre de temps.



Avant de partir, prévoyez plusieurs plans secondaires. Une carte sur Google Maps permet de visualiser rapidement vos différents points et de vous organiser en calculant très simplement les distances.



Ne partez jamais seul !

PARTIR SEUL OU EN GROUPE ?

La question ne se pose finalement pas. Nous vous déconseillons fortement de vous lancer seul dans l'exploration urbaine. La première raison, la plus évidente, tient à votre sécurité ; si vous faites une mauvaise chute, vos compagnons pourront prévenir les secours et agir. Ensuite, il est toujours plus agréable de partir à plusieurs, de partager une sortie photo entre amis et de confronter les points de vue après l'exploration. Veillez à garder suffisamment d'espace entre vous pour ne pas rentrer dans leur champ, sauf si la présence de personnage(s) peut enrichir votre composition. Sinon, photographiez les pièces attenantes, en attendant que vos camarades quittent la scène que vous visez, mais veillez à ne jamais être trop éloignés les uns des autres.

À quelle saison partir ?

Y a-t-il une saison plus adaptée pour la pratique de l'exploration urbaine ? D'un point de vue purement photographique, non. Une ruine (enneigée ou non), un puits de lumière, un coucher de soleil pourront avoir tout autant de charme quelle que soit la période à laquelle vous les saisissez. D'un point de vue exploration, il est évident que crapahuter pendant plusieurs heures sous la pluie et dans le froid est bien moins agréable que lors d'une douce journée d'été.

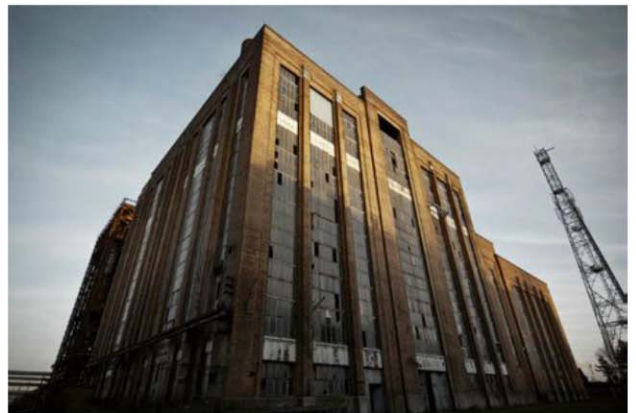


L'hiver donne une touche particulière à vos images, ce qui motive à supporter les températures parfois très basses ! Mais attention, la neige peut aussi cacher certains trous ou zones dangereuses et augmenter les risques de chute.



La neige s'infiltré partout, même au cœur de la mine.

Cependant, les gardiens sont moins enclins à sortir lorsque la météo n'est pas clémente... L'hiver, les conditions climatiques vous donneront donc parfois un avantage pour rentrer et sortir (les moments les plus critiques en exploration, car on est souvent à découvert), mais avec l'inconvénient d'un niveau d'ensoleillement



Bien choisir la saison et vérifier la météo est important. Ici la première photo a été prise en février, la suivante, ensoleillée, en décembre de l'année suivante. L'hiver n'est pas forcément synonyme de ciel gris ! Le soleil offre plus de dynamique à votre image.

plus faible – vous serez en effet dans l'obscurité dès 17 heures, mais vous pourrez aussi jouer avec un ciel plus chargé, plus lourd qui donnera une atmosphère pesante et apocalyptique à vos photos. L'été, vous pourrez jouer avec la lumière, les reflets et les ombres qui offrent une ambiance totalement différente.

Prévoyez donc vos différentes explorations en fonction de la lumière du jour et de la route à faire. Ne vous mettez pas en situation d'arriver sur un lieu et n'avoir plus que dix minutes pour l'explorer... Habillez-vous chaudement pour ne pas trop souffrir du froid le cas échéant, de la pluie ou de la neige, afin qu'ils n'entament pas votre motivation.

Les saisons passent et la nature reprend ses droits au fil du temps...





Un ciel chargé peut donner une ambiance particulière à votre image.



Cette Audi 100 Coupé S recouverte de mousse et de végétation, dont nous reparlerons au chapitre 6, a vu passer de nombreuses saisons.



3

L'équipement de l'explorateur

Avant d'aborder la partie purement photographique de la discipline, il est important d'insister sur le fait que l'exploration urbaine peut s'avérer dangereuse. C'est pourquoi nous listerons dans un premier temps l'équipement non photographique qu'il faut emporter sur le terrain, dont doit faire partie une trousse de secours. Nous aborderons ensuite la question du matériel photo pour lequel le poids et l'encombrement auront grande importance, notamment lorsque vous devrez escalader murs et grillages...

L'équipement de base

L'une des particularités de l'urbex, nous l'avons dit, est que le photographe va évoluer dans des conditions difficiles, parfois dangereuses. Contrairement à ce que certains pensent, les accidents ne sont pas rares et peuvent aller de la simple coupure sur un morceau de ferraille rouillé à la chute plus grave, due à une structure instable. Dans ces conditions, avoir toujours avec soi une trousse de secours est impératif – autrement dit, elle ne doit pas être rangée dans le coffre de la voiture ou laissée dans la chambre d'hôtel, mais bien se trouver dans le sac photo !

Cette trousse contiendra *a minima* :

- du désinfectant ;
- des compresses ;
- des pansements ;
- des lingettes antiseptiques.

Dans le même ordre d'idée, et encore plus si vous êtes à l'étranger, pensez à mémoriser dans votre téléphone le numéro des secours (le 112 fonctionne pour tous les pays de l'Union européenne). On ne sait jamais ce qui pourrait se produire et, en cas d'accident, il faut pouvoir réagir vite.

La sécurité reste le point essentiel en urbex. Il faut savoir être raisonnable, ne pas prendre de risques inconsidérés, être sûr de là où l'on met les pieds. L'urbex se popularisant, les accidents mortels se sont malheureusement multipliés ces dernières années. L'exploration urbaine est avant tout une passion, une pratique visant à découvrir un patrimoine abandonné, à saisir la beauté d'un lieu oublié à travers des photographies ; il n'est en aucun cas question de se mettre en danger pour une image.

*De bonnes chaussures,
des gants et un bon
blouson sont nécessaires
en hiver.*



En ce qui concerne votre tenue, il vous faudra prévoir :

- des chaussures avec des semelles épaisses, afin de ne pas avoir les pieds transpercés par d'éventuels débris de verres, clous, tiges de métal au sol ;
- des vêtements chauds en hiver (sombres, pour ne pas vous faire repérer trop facilement) ;
- des gants renforcés, pour passer différents murs ou barrières potentiellement périlleux ;
- un masque, car vous pourrez évoluer dans des endroits désaffectés susceptibles de se révéler dangereux (produits chimiques, amiante, poussières toxiques – nous en avons parlé au chapitre 1).

Autres recommandations pratiques à ne pas négliger :

- mettez votre téléphone (chargé) sur silencieux ou vibreur – un appel pourrait très rapidement permettre aux gardiens de vous repérer ;
- emportez de quoi boire et manger un minimum, certaines explorations peuvent vous occuper plus de 10 heures d'affilée !



Un masque de type FFP3 est indispensable si vous explorez des lieux pollués. Cette ancienne papeterie est notamment polluée au pyralène (une huile synthétique extrêmement toxique) et à de nombreux hydrocarbures. Si vous avez le moindre doute, mieux vaut vous protéger.

Le matériel photographique

Comme pour n'importe quelle séance photo, il est primordial de bien préparer son matériel photo en amont. Nous allons lister ce qui est strictement indispensable, inutile de trop vous charger : il vous faudra en effet trouver le juste milieu entre poids et encombrement afin d'être le plus à l'aise possible lors de vos explorations et pouvoir vous mouvoir facilement (les téléobjectifs, par exemple, lourds et encombrants, sont rarement utiles). Vérifiez donc que votre sac photo comprend bien :

- votre appareil photo (batterie chargée et carte mémoire insérée) ;
- une batterie de secours ;
- 2 ou 3 objectifs ;
- des cartes mémoire ;
- un trépied ;
- une télécommande ;
- éventuellement un flash et de l'éclairage LED.



Appareil photo chargé, batterie de secours, plusieurs objectifs, cartes mémoire, trépieds et de quoi se protéger sont l'équipement minimum à avoir sur soi.

L'appareil photo

La grande majorité des explorateurs urbains sont des passionnés de photo qui souhaitent garder une trace de leur exploration. Leur boîtier devient dès lors l'outil indispensable qui leur permet d'immortaliser ce passé oublié.

Au-delà de l'adrénaline, une poignée d'entre eux sont également férus d'histoire – trouver la localisation d'un lieu et découvrir son passé fait d'aventures humaines, de tragédies et de bouleversements, est tout aussi passionnant que l'exploration en elle-même. Une fois sur place, il n'est pas rare de découvrir des documents retraçant l'histoire de l'endroit exploré à travers des photos d'époque, des documents administratifs, des dossiers médicaux, des calendriers, des notes, etc., qui témoignent de ce que fut la vie de ces bâtiments abandonnés. Parmi les explorateurs, certains utiliseront donc leur appareil photo pour témoigner de ces parcours brutalement stoppés.

Malheureusement, quelques hôpitaux, prisons ou autres oublient parfois de détruire ou tout simplement d'emporter les dossiers confidentiels de leurs patients... (Les noms de famille et de lieux ont été floutés.)



Il existe différents styles photographiques en urbex, de la séance avec mannequin à la toiturophilie, en passant par la scène brute. La mise en scène et l'approche seront différentes selon les cas, tout comme le matériel utilisé.

Tous les types d'appareils photo sont en grande majorité adaptés à la pratique de l'urbex. Au cours de mes nombreuses explorations, j'ai eu l'opportunité d'en utiliser un certain nombre, qu'ils soient plein format, APS-C ou hybrides de dernières générations. Ils présentent tous des avantages et des inconvénients. Dans tous les cas, privilégiez si possible un modèle tropicalisé qui offrira une meilleure protection.

- **Le plein format** est indéniablement très qualitatif. Il tire son nom de son capteur 24 × 36 mm qui reprend celui d'une pellicule traditionnelle. Même si les



Ces radios et dossiers médicaux par centaines n'ont jamais été classés et sont en « accès libre ». Ce centre fautif n'a jamais pris le temps de s'en occuper.

prix baissent, il reste onéreux. La qualité du bokeh qu'il produit (le flou d'arrière-plan) est excellente, tout comme la profondeur de champ. Seul bémol, ces appareils sont les plus volumineux (hors moyen format).

- **Les reflex APS-C** sont de plus en plus petits et qualitatifs. Les derniers modèles proposés en entrée de gamme chez Canon ou Nikon sont assez compacts et légers.
- **Les appareils hybrides** proposés par Panasonic, Olympus ou Fujifilm sont aujourd'hui très qualitatifs et particulièrement compacts. Les Lumix GH5 de Panasonic (pour les adeptes de vidéo), Alpha 9 ou 7R de Sony, ou encore X-T2 de Fujifilm proposent un compromis poids/taille/qualité incomparable. Ils sont en effet plus petits qu'un reflex, car ils ne disposent pas de chambre (qui abrite le miroir et le prisme du viseur optique), mais un peu plus gros qu'un compact, ce qui autorise une meilleure prise en main. Ils proposent surtout une qualité d'image équivalente à celle des reflex grâce à un capteur de grande taille. Les

hybrides ont un capteur un tout petit peu plus petit que les reflex et offrent donc à peu près les mêmes profondeurs de champ. De plus, les grands capteurs permettent d'utiliser les hautes sensibilités ISO sans trop de bruit numérique, et donnent donc de plus grandes possibilités en basse lumière. Seul bémol, certaines générations d'hybrides ont une batterie moins puissante – renseignez-vous au préalable et prévoyez une ou deux batteries de secours quand vous partez sur le terrain.



Voici les différents formats d'appareils photo, l'hybride full frame Sony A7, l'APS-C Canon EOS 80D et l'hybride micro 4/3 Olympus E-PL5.

Les objectifs lumineux

Tout comme le trépied, l'objectif est crucial dans la pratique de l'urbex. Étant donné la qualité des boîtiers actuels, que nous venons de rappeler, bien sélectionner son objectif est plus important que privilégier tel ou tel appareil.

Quelle que soit la focale que vous choisirez, optez pour des objectifs lumineux (entre $f/1,4$ et $f/2,8$). Ils vous permettront de travailler sur la profondeur de champ, mais surtout, quand la luminosité de votre scène sera trop faible, ils laisseront entrer davantage de lumière dans l'appareil grâce à leur grande ouverture. L'ouverture détermine en effet la luminosité de l'objectif : plus elle est élevée, c'est-à-dire la plus proche possible de zéro ($f/1,4$ sera plus lumineux que $f/5,6$), plus la quantité de lumière entrant dans l'objectif sera importante, offrant une plus grande souplesse dans le choix de la vitesse d'obturation. Avec un objectif lumineux, vous pouvez donc plus facilement prendre des photos à main levée dans des conditions de faible luminosité.

Cependant, les objectifs lumineux ne délivrent pas tout leur potentiel à pleine ouverture. Lors de la prise de vue, et afin d'obtenir le meilleur de chaque objectif, ce que l'on appelle « le piqué » (la qualité de détail d'une image), pensez à fermer le diaphragme (idéalement entre $f/5,6$ et $f/11$ suivant les cas).

Si vous travaillez avec un objectif ultra-grand-angle, un 35 mm ou bien un 50 mm ou supérieur, le résultat ne sera pas le même. Le choix de l'objectif aura un impact sur votre photo. En privilégier un plutôt qu'un autre dépendra donc de votre démarche et de vos goûts ; un objectif avec une focale plus longue vous permettra, par exemple, de vous attarder sur des détails.

Pour la part, étant équipé en monture APS-C Canon, j'ai longuement associé les trois objectifs suivants : le Canon EF-S 10-22 mm, f/3,5-4,5 le Canon EF 50 mm f/1,4 et occasionnellement le 24-105 mm Série L f/4.



Ces objectifs couvrent à eux trois une plage focale allant de 10 à 105 mm, ce qui me permet d'appréhender mes scènes différemment.

Le coefficient multiplicateur

Choisissez le ou les objectifs les plus adaptés à votre style. Aimez-vous saisir l'ensemble d'une scène ? Optez pour un ultra-grand-angle. Préférez-vous les plans plus serrés dans le style photo de rue ? Privilégiez le 50 mm.

Mais avant d'acheter vos objectifs pensez à la monture de votre appareil photo et au type de capteur dont il est équipé, de même qu'à ses équivalences (plein format, APS-C, micro 4/3). Afin de faciliter la comparaison avec les appareils argentiques, les constructeurs donnent en effet un équivalent de la focale des appareils numériques en format 24 × 36 ou 35 mm. Pour connaître cette équivalence, il faut appliquer un coefficient multiplicateur de 1,5 chez Nikon, de 1,6 chez Canon ou de 2 chez Olympus et Panasonic avec le format micro 4/3. Chez ces derniers, un objectif de 25 mm sera donc équivalent à 50 mm en argentique. Chez Canon, autre exemple, le 10-22 mm correspondra à un 16-35 mm.

Tableau des équivalences 35 mm des objectifs

OBJECTIFS CAPTEUR PLEIN FORMAT	OBJECTIFS CAPTEUR APS-C NIKON ET PENTAX (×1,5)	OBJECTIFS CAPTEUR APS-C CANON (×1,6)	OBJECTIFS CAPTEUR M 4:3 PANASONIC / OLYMPUS (×2)
14 mm	21 mm	23 mm	28 mm
24 mm	36 mm	39 mm	48 mm
28 mm	42 mm	45 mm	56 mm
35 mm	53 mm	57 mm	70 mm
50 mm	75 mm	80 mm	100 mm
85 mm	128 mm	138 mm	170 mm
105 mm	158 mm	170 mm	210 mm

- **Les objectifs ultra-grands-angles** sont les plus utilisés en urbex du fait du manque de recul ou de la grandeur des espaces explorés. Ils permettent d'accentuer la perspective et de dynamiser l'image et la composition. Le champ couvert est très important, tout en permettant d'avoir des premiers plans proches et une grande zone de netteté. Attention donc à être assez près de votre sujet, au risque sinon d'un sentiment de recul trop prononcé et d'un décor lointain.

Devant la grandeur de certaines structures, les objectifs ultra-grands-angles sont indispensables, mais gare à la distorsion (ici sur la cabane), que vous pourrez corriger en post-traitement si elle n'est pas trop prononcée.

Ces objectifs présentent cependant quelques inconvénients : à moins d'être parfaitement aligné face à votre scène, vous serez confronté au problème de la distorsion qu'il faudra corriger en post-traitement (voir le chapitre 5). Cependant les logiciels de retouche d'images ne peuvent pas faire de miracle : si la distorsion est trop forte, elle pourra difficilement être corrigée ultérieurement. Essayez au maximum d'éviter la distorsion dès la prise de vue en balayant légèrement votre objectif de haut en bas pour trouver la ligne droite ; en vous appuyant sur un poteau qui se trouverait dans votre champ, par exemple.



- **Les focales fixes à très grande ouverture** vous permettront de vous concentrer sur certaines zones ou détails d'une scène, notamment sur des textures, moisissures ou peintures décrépies. Se focaliser sur un détail, aussi minime soit-il, peut vous offrir un point de vue inédit dans certains lieux.



Les textures des murs peuvent souvent être graphiques. Les focales fixes à très grandes ouvertures permettent de s'attarder sur les détails, les textures ou moisissures.

- **L'objectif fisheye** reste selon moi à utiliser avec parcimonie, car il convient de choisir sujets et angles de prises de vue avec précaution : tous ne sont pas adaptés. Comme tout objectif grand-angle, le fisheye est particulièrement efficace lorsqu'il s'agit de sublimer de grands espaces, mais sur certaines scènes, la photo sera illisible ou sans grand intérêt. Employez-le à bon escient pour donner un véritable sens graphique à votre photo.

Un objectif fisheye permet de sublimer un grand espace.



Exemple de scène pris au fisheye 8 mm de Panasonic. Il crée des déformations prononcées, à utiliser avec précaution donc.



La même scène au 20 mm de Panasonic : avec cet objectif, il n'y a plus aucune déformation, les lignes sont droites.

Attention aux poussières

Gardez toujours en tête que vous évoluez dans un milieu rempli de poussières, qui peuvent rapidement mettre à mal votre matériel. Le changement d'objectif devra donc se faire dans un milieu le moins poussiéreux possible ou, à défaut, le plus rapidement possible, en une poignée de secondes.



Il n'est pas rare que vous ayez à évoluer dans des environnements très poussiéreux, ennemis de votre capteur.

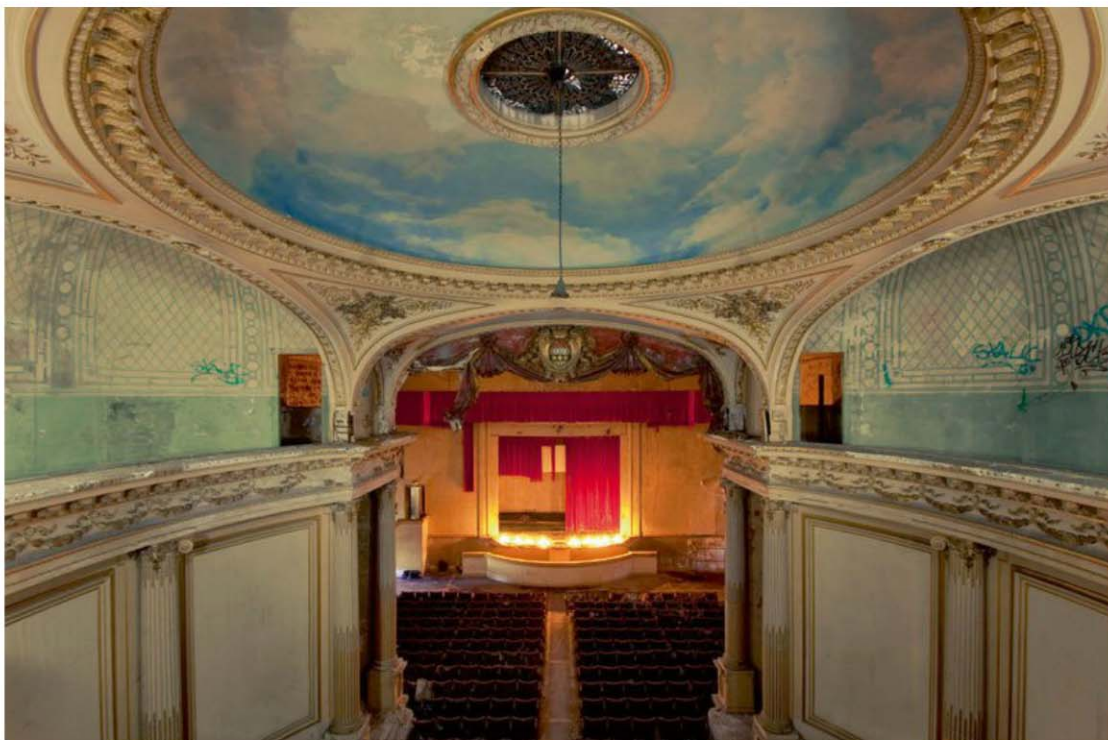


Un ami qui agite la poussière peut offrir une dynamique à votre photo, mais attention à bien protéger votre matériel.

Pour photographier ce théâtre plongé dans le noir, 163 secondes de pose ont été nécessaires. Plusieurs personnes ont été mises à contribution pour l'éclairer : émission de coups de flash dans chaque rang de sièges, torche pour éclairer le dôme, bougies placées sur la scène.

L'éclairage

En urbex, la lumière est souvent inexistante (souterrains ou sites aux fenêtres condamnées), il vous faudra dans ce cas éclairer votre scène. Deux solutions s'offrent à vous : travailler avec des flashes ou lampes LED, ou bien « peindre » votre image avec la technique dite du « light painting ». Bien sûr, on l'a dit, comme pour n'importe quelle photo faite en faible lumière, vous devrez utiliser un trépied et une télécommande, laisser votre appareil en mode manuel et travailler avec une vitesse d'obturation de plusieurs secondes afin d'engranger le plus de lumière possible (voire passer à plusieurs minutes d'exposition en travaillant en pose longue avec le mode Bulb, nous en parlerons au chapitre 4).



L'éclairage, élément clé de la composition

Dans l'obscurité totale, le choix d'éclairage que vous ferez dépendra du rendu que vous souhaitez obtenir :

- éclairer avec des bougies, pour obtenir un côté intimiste dans une ambiance aux tons jaune/orangés ;
- éclairer avec une lampe torche, pour travailler sur des zones précises l'image (attention, évitez de diriger la lampe vers l'appareil, vous obtiendriez des amas de lumière disgracieux, vous risqueriez même de brûler totalement votre image) ; lampes torches et frontales assez puissantes, 250 lumens sont recom-

mandés, ainsi que des piles de secours. Pour ma part, j'utilise la lampe Fenix PD30 265 lumens, puissante et compacte, qui se glisse facilement dans une poche ;

- éclairer avec un flash cobra, en le déconnectant de votre boîtier et en vous en servant comme source de lumière, ou bien synchronisé à votre boîtier et à vos déclenchements.

LA PHOTO À LA BOUGIE, ATTENTION AUX INCENDIES

La photo avec un éclairage à la bougie est très esthétique, elle est cependant dangereuse et nécessite de bien choisir où positionner lesdites bougies. En effet, elles peuvent tomber et rapidement créer un incendie (le béton présentera moins de risques que le bois ou le tissu), il est important d'extrêmement bien stabiliser chacune d'entre elles et de garder constamment un œil dessus. N'utilisez cette technique qu'en lieu sûr.



L'éclairage à la bougie est flatteur mais peut s'avérer très dangereux. Soyez sûr de vos gestes afin de ne pas mettre le feu au bâtiment.

Faites preuve de persévérance, de nombreux essais seront nécessaires pour obtenir une image correctement éclairée. Dans les zones moyennement obscures, un peu ouvertes, attention à l'éclairage qui pourrait vous faire repérer : privilégiez les expositions longues aux flashes ou aux lampes.

Le light painting

Le light painting est une technique photographique qui consiste à déplacer, dans un environnement sombre, une source lumineuse pendant un temps d'exposition suffisamment long. Maîtriser le light painting, réussir à doser la lumière pour obtenir une image satisfaisante demande un certain entraînement.

Vous devrez vous munir de votre trépied, d'une source lumineuse (lampes, LED de couleur pour obtenir une image avec une gamme de couleurs variées – vous

La technique du light painting permet de « peindre » sur son image. Réfléchissez au rendu que vous souhaitez obtenir, du détail très précis qui viendra embellir votre photo à la composition « libérée ». Dans cette immense pièce d'une ancienne champignonnière, nous avons utilisé quatre LED de couleur et deux éclairages différents (verts et blanc) pour « peindre ».

en trouverez un peu partout, à des prix très abordables – ou gélâtines de couleur dont vous vous servirez sur votre lampe torche pour créer différentes ambiances). La mise au point manuelle est conseillée, car en mode automatique votre appareil photo aura du mal à accrocher un point. Il est également conseillé d'utiliser un temps de pose supérieur à 30 secondes – et donc de faire appel au mode Bulb (pose B), de votre appareil, qui permet les poses longues (pour plus de détails, reportez-vous au chapitre 4). Plus votre temps d'exposition sera long, plus vous aurez de lumière qui arrivera au capteur.

Pensez également à limiter la sensibilité de votre appareil (200 ISO maximum), vous risquez sinon d'avoir des images surexposées. Et fermez le diaphragme de votre objectif (entre f/8 et f/11) afin d'éviter de trop surexposer vos images mais aussi pour obtenir une profondeur de champ plus importante.

Deux choix s'offrent à vous :

- vous positionner devant l'appareil et déplacer une ou plusieurs sources lumineuses en direction du boîtier ;
- rester derrière l'appareil et éclairer des parties spécifiques d'un objet ou d'une scène alors que le boîtier est réglé en mode pose longue. Cette technique est la plus utilisée en exploration urbaine pour éclairer correctement une scène, elle n'est cependant pas réservée à l'urbex.

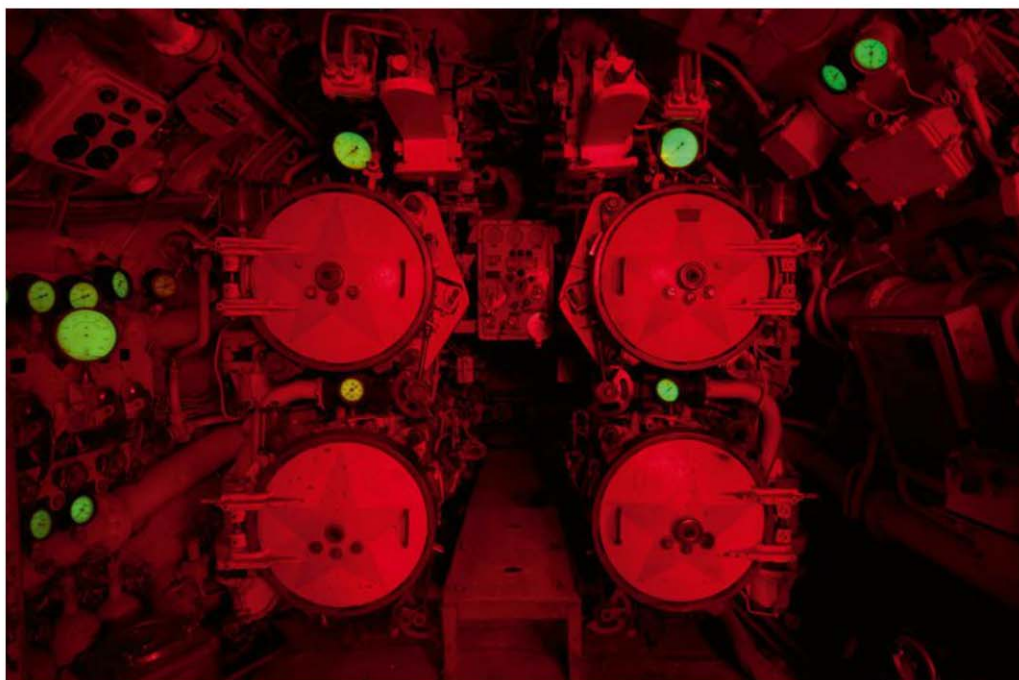




Avec 113 secondes de temps de pose et différents éclairages de couleur, les LED donnent plus de force à l'image.



Pour réaliser cette photo, 30 secondes de pose ont été nécessaires et 3 éclairages différents : un neutre pour l'avant, du rouge à l'intérieur et du vert à l'arrière-plan.



Dans les sous-marins, les instruments prennent un aspect fluo au contact de la lumière.



Les berlines de mine sont toujours des objets très photogéniques. Ce sont souvent les rares objets que vous trouverez sous terre. L'éclairage permettra de les mettre en valeur

À vous de choisir le rendu que vous souhaitez donner à vos images : du light painting, en dirigeant votre source lumineuse vers l'appareil photo pour « dessiner » dessus, ou bien éclairer votre scène avec les LED (murs, machines, voitures...) en faisant bien attention à ce que votre source lumineuse ne vise votre appareil photo en lumière directe.

Les accessoires

De nombreux accessoires de prise de vue sont indispensables en exploration. Du trépied au sac photo en passant par les cartes mémoire, il est primordial d'avoir un équipement complet et soigneusement contrôlé avant chaque expédition. Vous devrez emporter :

- un trépied, voire un gorillapod ;
- 2 ou 3 cartes mémoire formatées ;
- au moins une batterie de secours ;
- des pare-soleil et des filtres, pour protéger vos objectifs ;
- un tissu microfibre (le même que pour les lunettes), pour nettoyer vos objectifs ;
- une poire soufflante, pour nettoyer votre appareil et son capteur ;
- une télécommande.

UN PARE-SOLEIL PROTECTEUR

Afin de protéger au mieux votre matériel, il est recommandé de toujours laisser le pare-soleil en place pour protéger l'objectif, mais également d'équiper vos objectifs de filtres. En cas de choc, un filtre cassé vous coûtera beaucoup moins cher à remplacer...

Le trépied

Le trépied reste l'accessoire indispensable de la photo urbex, à cause de la faible luminosité des lieux. En effet, et nous en reparlerons au chapitre 4, mieux vaut installer son appareil sur un trépied plutôt qu'opter pour une montée en ISO qui produira du grain et fera perdre du détail à votre image.

Mais choisir le bon modèle de trépied pour l'exploration urbaine n'est pas si simple. Il devra être adapté au poids de votre appareil photo couplé à votre objectif le plus lourd ; le choix de la rotule est également primordial. Il vous faudra trouver le bon compromis entre poids, prix, solidité et maniabilité.

Les modèles en carbone sont les plus adaptés à l'urbex. Pour ma part, le meilleur compromis a été le Manfrotto 732 YC (modèle remplacé depuis) : son encombrement est relativement faible (42,5 cm replié), mais il permet de monter à une hauteur de 134,5 cm une fois déplié. Sa construction en fibre de carbone allège l'ensemble et pèse 0,95 kg sans la rotule optionnelle. La contrepartie est que je suis souvent à l'extrême limite en termes de poids supporté une fois mon appareil (un Canon EOS 70D) et un zoom monté dessus, la charge maximale indiquée par le constructeur étant de 3,5 kg.



Le trépied est un accessoire indispensable en urbex, qui vous permettra d'obtenir des images nettes en toutes circonstances.

Comptez une centaine d'euros pour vous équiper. De nombreuses références de qualité existent chez Manfrotto, Gitzo, Velbon. Dans tous les cas, assurez-vous que le modèle choisi supporte le poids de votre matériel et ne soit ni trop lourd ni trop encombrant pour votre utilisation.

LE GORILLAPOD

Le gorillapod peut avantageusement remplacer un trépied dans des endroits exigus. Sa structure offre meilleure souplesse d'utilisation et permet de se fixer partout ; ses pattes articulées peuvent être tordues afin d'obtenir n'importe quelle assise pour fixer votre appareil photo à n'importe quelle hauteur. Plus maniable, le gorillapod est moins encombrant que le trépied. Leurs usages sont différents, complémentaires. Privilégiez le gorillapod pour des prises de vues compliquées, en hauteur, accroché sur un poteau par exemple.

Les cartes mémoire

Il existe aujourd'hui deux principaux formats de cartes, les cartes SD et les cartes Compact Flash. Du côté des premières, trois standards sont apparus au fil des années : SD, SDHC et SDXC. Ces cartes ne se distinguent pas les unes des autres par leur vitesse d'écriture, qui dépend de leur « Classe » (UHS-I ou UHS-II), leur différence réside en fait dans leur capacité maximale de stockage et de leur système de fichier (FAT ou NTFS), qui peut aller en théorie jusqu'à 2 To ; vous trouverez cependant plus facilement des cartes de 256 Go, plus appropriées pour les vidéos 4K avec des vitesses d'écriture de 300 Mo/s et d'enregistrement de 299 Mo/s.



Le prix des cartes mémoire a chuté en quelques années ; vous pourrez trouver des cartes SD de grandes capacités pour une trentaine d'euros.

Les cartes Compact Flash, que l'on retrouve sur des appareils photo haut de gamme, atteignent également de grandes capacités de stockage (256 Go) à des vitesses d'écritures élevées, parfaitement adaptées elles aussi aux films 4K. Le format CFexpress présenté fin 2016 annonce des vitesses d'écritures qui iront jusqu'à 8 Go/s. Les cartes SD sont de plus en plus répandues comme support de stockage des appareils photo, cependant cela ne signifie pas que les Compact Flash soient moins qualitatives, bien au contraire.

Que vous utilisiez un appareil photo avec une carte mémoire SD ou Compact-Flash, il est fortement conseillé de partir avec plusieurs cartes de capacité minimale 8 Go (si vous ne faites pas de vidéo), de manière à faire face à différentes petites catastrophes éventuelles :

- votre carte mémoire ne fonctionne plus ;
- vous êtes parti trop vite, sans avoir vidé la carte, et vous vous retrouvez avec une carte pleine ;

- vous êtes face à un gardien ou un propriétaire qui vous a surpris sur les lieux et exige que vous effaciez le contenu de votre carte ; en changeant de carte de temps en temps, vous conserverez malgré tout une bonne partie de vos photos. Car attention, même si des logiciels peuvent aujourd'hui récupérer des données effacées, la solution n'est pas efficace à 100 %. Donc si le lieu que vous explorez est sous surveillance, n'hésitez pas à changer de carte en cours d'exploration.

Le sac photo

Afin d'explorer dans les meilleures conditions, il vous faudra choisir le bon sac photo. On l'a dit, vous pourrez être amené à explorer pendant plus de dix heures d'affilée, ou à devoir passer des obstacles dans la précipitation. Mieux vaut donc ne pas partir avec un équipement trop lourd et avoir un sac confortable. Il est préférable de choisir un sac de taille moyenne, suffisamment grand pour contenir l'essentiel de votre matériel (étant entendu qu'il vous faudra éviter la multiplication des objectifs), mais pas plus.

Optez de préférence pour un modèle étanche, ainsi, en cas d'averses, votre matériel restera au sec. De nombreuses références sont disponibles entre 60 et 100 euros chez Lowepro, Manfrotto, Case Logic, etc.



4

La prise de vue en exploration urbex

Vous voilà enfin entré sur le site avec votre équipement complet, et vous avez commencé à l'explorer. Vous allez pouvoir maintenant vous concentrer sur la réalisation des prises de vue. Des conditions lumineuses difficiles vous obligeront souvent à très bien maîtriser les règles de base de la photographie, surtout en termes d'exposition, mais aussi à connaître les paramètres votre appareil sur le bout des doigts ; nous allons les passer en revue dans ce chapitre. Avec un peu de pratique, vous acquerez des réflexes, vous vous poserez moins de questions sur les réglages de votre boîtier et arriverez plus facilement à obtenir le rendu photo que vous souhaitez. Mais attention, cela demande de l'entraînement.

Maîtriser les bases de la photo

Le cadrage et la composition

Le cadrage et la composition sont la base d'une photo réussie. En définissant votre cadre, vous déterminez votre sujet et la manière de le mettre en valeur. Un bon cadrage permet d'orienter la lecture de l'image et donc le ressenti qu'aura le spectateur. C'est là qu'intervient la composition, c'est-à-dire l'organisation graphique des éléments dans l'image. N'oubliez jamais que la présence d'un simple objet, qu'il soit ou non le sujet principal de votre cliché, peut changer totalement la signification d'une image et le ressenti qu'on aura à la regarder.



Organisez votre image pour rendre la lecture plus fluide.



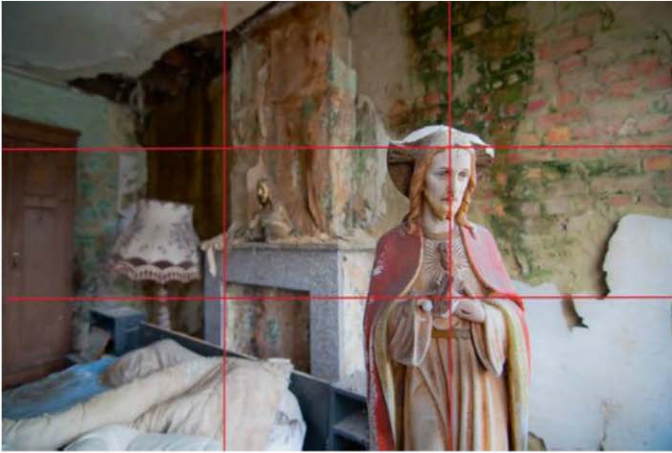
Saisir l'ambiance d'une salle est important. Mais vous pouvez également vous concentrer sur un détail.

La règle des tiers

La règle des tiers est l'un des principes de la bonne composition d'une image. Elle n'est pas pour autant à suivre à la lettre, et il en existe de nombreuses exceptions ; mais c'est seulement en la connaissant et en la maîtrisant bien que vous pourrez vous en affranchir.

Cette « règle » stipule que, contrairement à ce qu'on pourrait intuitivement penser quand on débute, le sujet sera toujours mieux mis en valeur s'il n'est pas exactement positionné au centre de la photo. Plusieurs points bien plus forts (quatre, en l'occurrence) existent dans l'image, c'est l'un d'eux qu'il faudra privilégier. Pour les trouver, divisez mentalement votre cadre en trois bandes identiques : trois dans le sens de la largeur, trois dans le sens de hauteur, pour former une grille de neuf cases (vous pouvez aussi les afficher sur l'écran arrière de votre appareil photo). Vous devez placer votre sujet principal à l'un des coins de la case centrale.

Si votre image n'a pas de sujet au premier plan, et qu'elle comporte une ligne d'horizon (limite ciel/terre par exemple), la règle des tiers recommande de la placer au tiers supérieur ou inférieur de l'image, et pas au centre, là non plus.



La règle des tiers donne de l'impact à votre image. Ainsi, ce Christ placé à droite sur un des points forts du cadre est mieux mis en valeur que s'il était centré.



Le décentrage de ces rouleaux de pellicules conduit à une image globalement plus harmonieuse.



Le ciel est positionné dans le tiers supérieur de l'image, comme le recommande la règle des tiers. La longue passerelle donne un point de fuite.

Afin de trouver la meilleure composition possible, n'hésitez pas à tourner autour de votre sujet, à vous éloigner, à vous rapprocher et à changer votre cadre, à vous baisser ou à prendre de la hauteur quand cela est possible. Changer de point de vue permet d'éviter les images trop conventionnelles et donne souvent une dynamique intéressante à la photo. Réfléchissez à ce que vous voulez montrer, mettre en avant, et cherchez comment le faire afin d'exprimer votre intention le plus clairement possible et d'obtenir une photo qui a de l'impact.

Essayez de changer, de ne pas toujours photographier à hauteur d'œil, baissez-vous par exemple. La contre-plongée permet ici d'accentuer la sensation d'immensité.



Photographier en hauteur (en plongée) peut offrir un point de vue original.





Ces valves photographiées en plongée offrent une autre lecture ; l'image est plus dynamique que si elle avait été prise à hauteur d'homme.

Quand vous testez les différents angles de prises de vue, pensez à intégrer de temps en temps un « marqueur d'espace » dans votre scène (vous ou l'un de vos camarades), pour donner un repère d'échelle dans les grands espaces. En urbex, la présence d'un personnage apporte par ailleurs très souvent de la dynamique à la composition.



Ici, j'attendais que mon ami sorte du cadre pour déclencher ; finalement, il a fait partie de la composition, ce qui est finalement une amélioration.



Cette scène prise sur le vif aurait été plate, moins dynamique, sans la silhouette de mon ami debout sur l'aile.

Les lignes directrices

Lorsque nous regardons une image, notre œil a naturellement tendance à suivre les lignes qu'il rencontre. En plaçant judicieusement ces lignes directrices dans votre cadre, vous pourrez guider le regard du spectateur vers les points forts de la photo. Il existe plusieurs types de lignes directrices – horizontales, verticales, diagonales, courbes –, chacune d'elle nourrissant la composition.

La structure de ce pont supérieur génère différentes lignes de fuite.



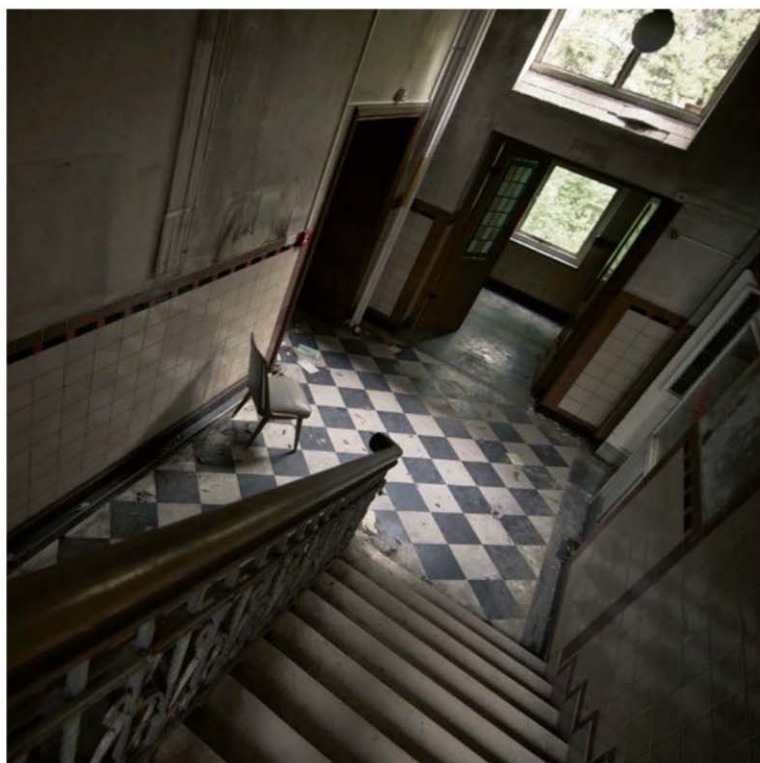


Il est parfois difficile de trouver un angle différent dans une tour de refroidissement. La structure de la tour combinée à la passerelle permet une lecture géométrique.



Cet ancien monastère et ses couloirs offrent des lignes de fuite intéressantes, du centre jusqu'à chaque extrémité.

En haut de cet escalier, la géométrie du décor, les murs, l'escalier ont permis une composition soignée.



Les règles de composition sont un excellent exercice pour s'initier à l'obtention d'images fortes. N'essayez pas de les appliquer de façon stricte : comme toutes les règles, elles sont faites pour être contournées ou transgressées. Cela ne fonctionne pas toujours, mais il faut essayer.

Cassez les codes et essayez des cadrages différents. Ici, la rambarde de l'escalier sert de ligne de fuite.

La profondeur de champ

L'ouverture du diaphragme de l'objectif aura aussi une incidence sur la composition. Plus ce dernier sera fermé, plus la zone de netteté sera étendue dans votre image ; plus son ouverture sera grande, plus le flou d'arrière-plan sera prononcé. La profondeur de champ est définie par la zone de netteté, soit la distance entre le premier plan net et le dernier plan net de la photo. Ainsi à $f/22$, la profondeur de champ sera plus importante qu'à $f/1,4$.

Pour rappel, les ouvertures du diaphragme sont matérialisées par la lettre *f* et des chiffres (de $f/1$ à $f/22$). Les chiffres les plus petits correspondent aux ouvertures les plus grandes. On l'a dit, plus l'ouverture est grande, plus la zone de flou sera importante autour du plan net : aux ouvertures les plus petites, la profondeur de champ peut s'étendre de moins d'un mètre de distance jusqu'à l'infini (l'hyperfocale). Dans ce cas, tout ce qui figure sur la photo sera net.



Ici, à $f/1,8$, la pleine ouverture a permis d'obtenir une zone nette sur la partie gauche et floue sur le reste de la machine à tisser.

LE TRIO SENSIBILITÉ, OUVERTURE, VITESSE

Pour réaliser une bonne photo (techniquement parlant), vous devez avoir en tête que les trois facteurs que sont la vitesse, la sensibilité et l'ouverture sont interdépendants. Chaque modification de l'un de ces paramètres aura des conséquences sur les autres, et sur le résultat final, notamment en termes d'exposition.

- La sensibilité ISO correspond à la sensibilité du capteur de l'appareil à la lumière : plus la valeur ISO est élevée, plus le capteur est sensible, plus le signal enregistré est fort. Si la scène que vous photographiez est lumineuse, vous devrez régler la sensibilité de votre appareil sur une valeur faible. À l'inverse, si votre scène est sombre, augmentez la sensibilité ISO pour capturer un maximum de lumière.
- La vitesse d'obturation correspond à la durée d'exposition du capteur, la vitesse à laquelle le diaphragme s'ouvre et se referme. Plus le temps de pose est long, plus il y a de lumière qui arrive jusqu'au capteur. Plus la vitesse est élevée, plus la scène sera nette et figée.
- L'ouverture dose la quantité de lumière qui arrive jusqu'au capteur en un temps donné, un peu comme un robinet qui coule plus ou moins fort.

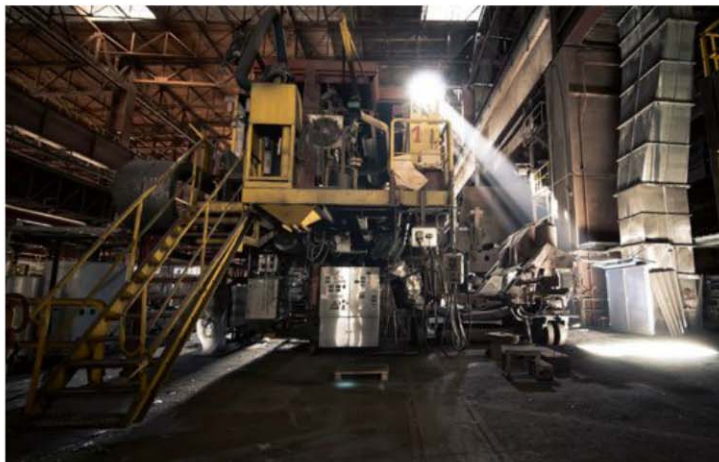
En augmentant l'ouverture, vous laisserez entrer plus de lumière mais votre profondeur de champ diminuera. En diminuant la vitesse, vous laisserez entrer plus de lumière mais vous risquerez d'obtenir des images floues (sauf si vous utilisez un trépied). Enfin, en augmentant la sensibilité pour obtenir plus de lumière, votre image souffrira de davantage de bruit numérique.

En urbex, tout dépendra si vous êtes sur trépied ou non. À main levée, augmentez la sensibilité et l'ouverture de votre objectif afin d'avoir une vitesse suffisante pour obtenir une photo nette. À l'inverse, sur trépied, baissez la sensibilité et fermez le diaphragme de votre objectif pour obtenir une photo avec un meilleur piqué – il vous faudra donc une vitesse plus importante pour obtenir une exposition correcte.

La lumière

La lumière du jour offre une palette de tonalités étendue. Des matins brumeux jusqu'au coucher du soleil, en passant par les lumières franches du début d'après-midi, la lumière évolue et offrira à vos images une ambiance bien différente selon l'heure de prise de vue.

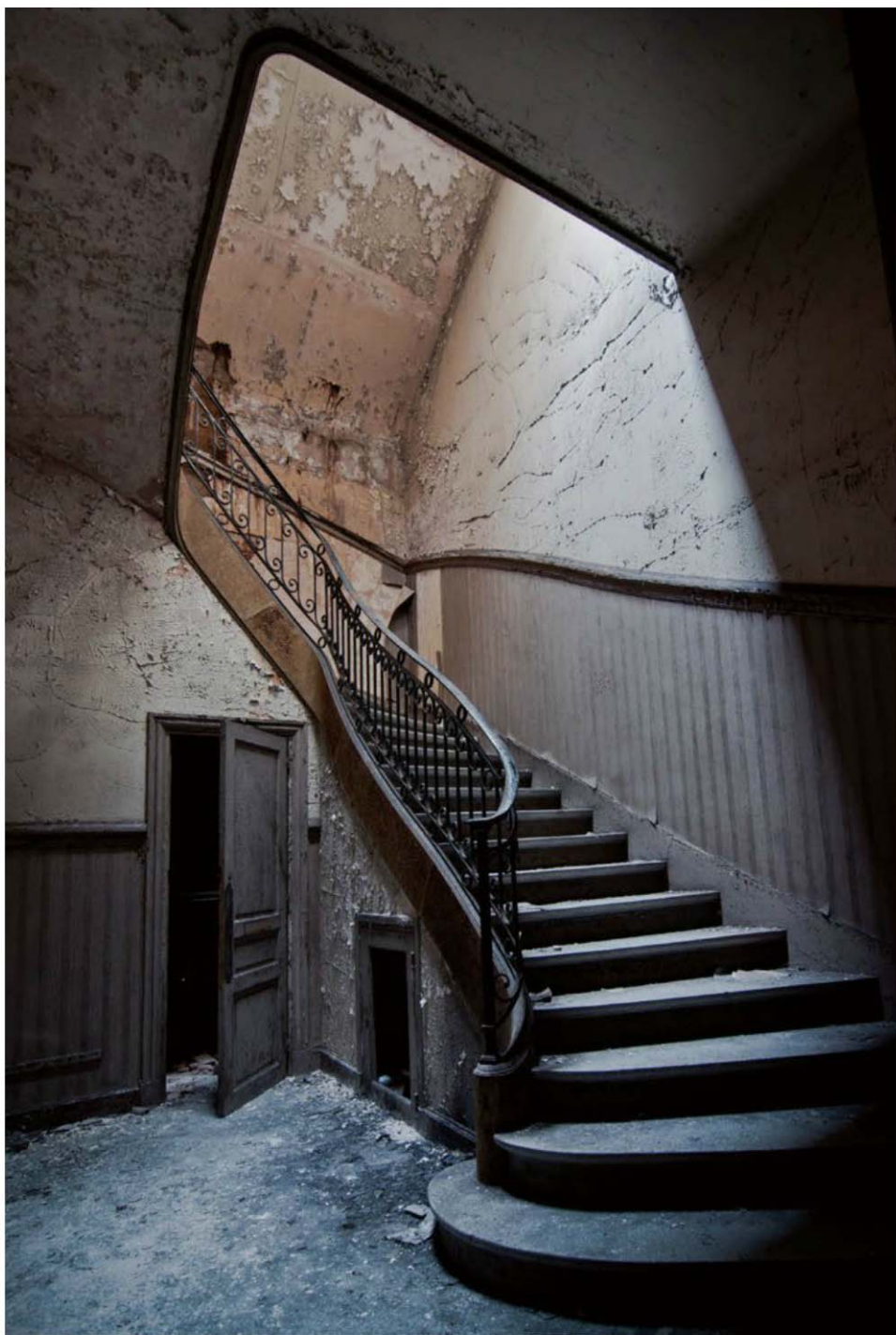
Le soleil perce rarement dans les usines, ici il crée un puits de lumière.



La lumière ambiante, tantôt douce, tantôt éclatante ou pesante, donnera le ton de votre photo. Il faudra donc bien regarder la météo avant de partir. Cependant, vous ne pourrez pas toujours reporter de plusieurs semaines, encore moins de plusieurs mois, votre exploration : une brèche exceptionnelle, une démolition ou des travaux planifiés pourront accélérer les choses. Même si les explorations sont souvent dans des endroits où la lumière manque, elles seront rarement dans l'obscurité totale (à moins d'être sous terre). Le crépuscule, un soleil rasant ou une lumière plus froide offriront une atmosphère qui pourra être très intéressante.



Le soleil de fin de journée apporte plus de douceur aux photos.



Dans les endroits les plus sombres, même un tout petit peu de lumière suffit à éclairer la scène.



Pour cette photo prise au cœur d'une usine, la présence de lumière sur cette machine n'a duré qu'une poignée de secondes. Il a fallu réagir vite, cadrer très rapidement et trouver la meilleure exposition en une poignée de secondes.

La lumière dite « douce » permet d'obtenir des images assez contrastées, dans lesquelles toutes les zones sont bien détaillées. Cette lumière se rencontre le matin et en fin d'après-midi. Elle a souvent une teinte chaude. Les lumières rasantes, elles, font ressortir les textures et les volumes, et offrent souvent une gradation de couleurs très esthétique.



En extérieur, la lumière de la fin de journée est incomparable. Attention tout de même aux gardiens...



Suivant l'heure, le soleil n'aura pas la même intensité. À midi, à l'heure où le soleil est le plus dur, cette image aurait été brûlée. En fin de journée, la lumière est souvent plus douce.



La lumière du crépuscule peut donner plus de force à votre image, ajouter à son atmosphère dramatique.

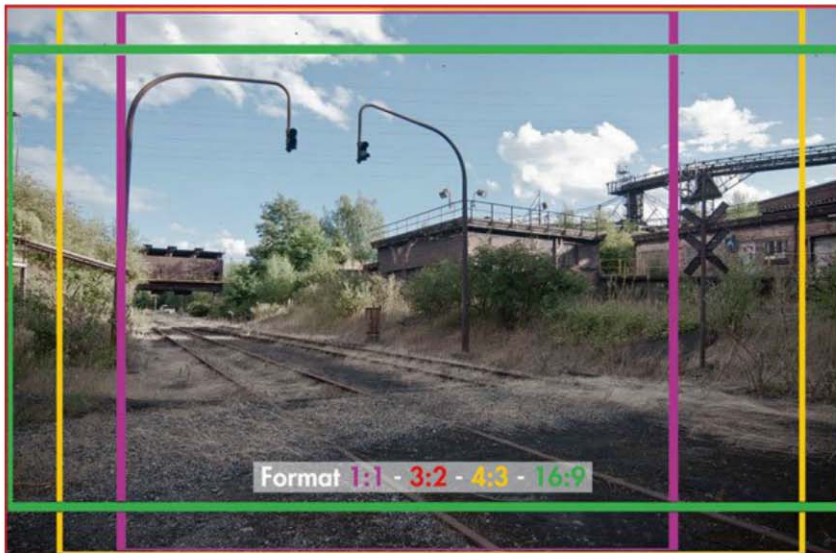
Vous pouvez aussi utiliser une lumière artificielle pour éclairer les scènes, notamment en intérieur, comme nous l'avons évoqué au chapitre 3. Selon la luminosité et le temps de pose choisi, il faudra sinon éventuellement utiliser votre trépied (voir également le chapitre 3).

Maîtriser les réglages du boîtier

Les formats

Quel que soit votre boîtier, vous aurez le choix entre différents ratios de prises de vue : le 4:3, le 3:2, le 16:9 et le 1:1. Lié à la composition, le format d'image caractérise ses proportions, c'est-à-dire le rapport entre sa largeur et sa hauteur.

- Le ratio 3:2 est le format standard. Plus allongé que le 4:3, il reprend le format traditionnel de la photographie argentique et des pellicules 24 × 36 mm.
- Le 4:3 est l'autre format standard en photo ; il équipe notamment nos smartphones.
- Le 16:9 est un format panoramique issu du cinéma qui permet de saisir de larges paysages.
- Le format 1:1, ou format carré, est notamment indiqué pour mettre en valeur des détails.



Le format que vous choisirez aura une incidence sur votre composition. Cette valeur a priori insignifiante est essentielle en photographie.

Les Styles d'image

Les appareils photo sont dotés de modes qui permettent de simplifier la gestion du rendu des photos. Appelé « Styles d'image » chez Canon, ou « Picture Control » chez Nikon, ces modes sont une sorte de post-traitement intégré à l'appareil qui modifient le contraste, la saturation et la teinte des couleurs de vos JPEG. En urbex, pour pouvoir retoucher au mieux vos images, je vous conseille de régler votre appareil sur le Style d'image « Neutre ».

La mise au point

La mise au point est primordiale en photographie, qu'elle soit faite manuellement ou de manière automatique ; sans elle, vos photos seront floues. Le principal mode AF (autofocus) utilisé en urbex est celui dédié aux images statiques, que vous trouverez généralement sous l'appellation AF-S (Autofocus Single) ou One Shot chez Canon. Avec ce mode, la mise au point doit être effectuée à chaque photo. Il suffit d'appuyer à mi-course sur le déclencheur et l'appareil fait la mise au point en s'appuyant sur des points d'analyse, les collimateurs. Généralement situés au centre du viseur, les collimateurs sont plus ou moins nombreux selon la gamme d'appareil que vous utilisez. À titre d'exemple, l'Alpha 9 de Sony ne dénombre pas moins de 693 collimateurs couvrant 93 % de la surface de l'image.

Il existe plusieurs autres modes d'autofocus, par exemple l'AF-C, mais ce dernier est destiné à la photographie en mouvement, il sera donc peu utile en urbex.

Lorsque la luminosité vient à manquer, il est possible que votre boîtier n'arrive pas à faire la mise au point. L'autofocus est alors inopérant, il ne trouve pas de point d'accroche. Pour remédier à ce problème, je vous conseille d'éclairer votre scène à l'aide de votre lampe torche, de faire et d'enregistrer la mise au point (voir plus bas la section dédiée à la mémorisation), puis de passer en mode manuel et de déclencher.

La mise au point peut s'avérer compliquée lorsque vous photographiez avec des objectifs très lumineux et onéreux (ouverture entre $f/1,4$ et $f/0,95$ pour le célèbre Noctilux de Leica). Avec ces grandes ouvertures, la profondeur de champ est très faible. Il faut donc redoubler de vigilance et si besoin fermer légèrement le diaphragme ou ajuster votre point via la bague de mise au point.

La mesure de la lumière

Mesurer la luminosité d'une scène est primordial pour obtenir des photos correctement exposées, surtout en urbex avec ses conditions de lumière particulièrement délicates. Si le capteur ne reçoit pas assez de lumière, l'image sera trop sombre (sous-exposée) ; s'il en reçoit trop, elle sera surexposée.

Les appareils photo disposent de systèmes de mesure intégrés appelés « mesure Multizone », « mesure Pondérée centrale » et « mesure Spot ». Selon les circonstances, vous privilégiez l'un ou l'autre.

- **La mesure Multizone** est globalement la plus utilisée : le boîtier mesure la lumière sur la majorité du cadre et définit l'exposition à partir d'une moyenne.

Cette mesure offre la meilleure exposition pour les scènes « simples » (du point de vue de la cellule de votre appareil).

- **La mesure Pondérée centrale** : l'appareil réalise une mesure globale comme en Multizone, mais accorde une plus grande importance à la zone centrale de la photo.
- **La mesure Spot** mesure la lumière dans un cercle de petite taille, centré sur la zone de mise au point. Cela permet d'exposer correctement des sujets très précis dans des situations d'éclairage difficiles.

Les modes d'exposition

Tout appareil un tant soit peu évolué propose quatre modes de prise de vue qui gèrent de façon plus ou moins automatisée (pas du tout pour le mode M) le rapport entre les paramètres ouverture, vitesse et sensibilité. Le choix du mode aura une conséquence directe sur votre photo. Deux d'entre eux sont particulièrement utilisés en urbex :

- **le mode Priorité à l'ouverture** (mode A ou Av), qui vous permettra de choisir vous-même l'ouverture du diaphragme, donc la quantité de lumière qui arrive sur le capteur, tandis que l'appareil déterminera automatiquement la vitesse la plus adaptée. Ce mode influe directement sur la profondeur de champ (rappel : une grande ouverture offre une plus grande zone de netteté au premier plan et un bokeh prononcé, selon la qualité de votre objectif) ;
- **le mode manuel** (M), qui est à privilégier pour les scènes où la cellule de l'appareil a du mal à déterminer les bons réglages d'exposition, et notamment dans le cas où vous devrez faire appel à la pose longue (voir plus bas). Dans ce mode, vous avez la main sur le couple vitesse/ouverture et maîtriserez ainsi l'ensemble des paramètres. L'exposition est sous votre contrôle : les mesures ne sont qu'un repère, à vous d'ajuster l'exposition à votre guise.

Les deux autres modes de prise de vue proposés par les boîtiers sont moins utiles en exploration. Avec le mode Priorité à la vitesse d'obturation (mode S ou Tv), vous imposez la vitesse et l'appareil sélectionne automatiquement l'ouverture ; le mode P quant à lui, choisit automatiquement l'ouverture et la vitesse en fonction de la luminosité mais vous pouvez intervenir sur le couple vitesse/diaphragme. (Ce mode est donc très utile lorsque l'on découvre la photographie.)

Le système de mesure de l'appareil propose un réglage d'une densité moyenne, c'est pour cela que vous devrez adapter vos réglages suivant votre scène en sous-exposant ou surexposant.

Bien exposer sa photo

Beaucoup de photographes recommandent « d'exposer à droite », ce qui signifie exposer sa photo de manière à ce que l'histogramme de l'image (contrôlable sur l'écran arrière du boîtier) affiche un maximum d'informations dans sa partie droite (vers les tons clairs donc). Surexposer (un peu) permet en effet de capturer un

maximum de nuances dans les hautes lumières. Au moment du post-traitement et de la correction d'exposition, vous obtiendrez des nuances et des dégradés de couleurs bien plus harmonieux dans les tons moyens.

Je partage assez cette façon de faire. Surexposez toujours votre photo d'environ +1 IL, tout en faisant attention à ne pas trop tasser la courbe dans la droite de l'histogramme.



Lorsque votre photo est bien exposée, les pixels sont répartis de manière équilibrée, sans toucher les extrémités de l'histogramme.



Ici, la photo est surexposée, cela se traduit sur l'histogramme par des données collées à l'extrémité droite, qui forment une sorte de montagne coupée.



Ici, la photo est sous-exposée, comme on le voit sur l'histogramme complètement décalé à gauche.

La mémorisation d'exposition

Une autre technique pour bien exposer ses photos en urbex consiste à éclairer la zone souhaitée et à appuyer ensuite sur la touche AE-L/AF-L du boîtier (« L » pour *lock*, « verrouiller » en français) afin de verrouiller ponctuellement (pour la prise de vue à venir) les réglages d'exposition et de mise au point de votre reflex.

Quand vous avez choisi votre exposition et réalisé la mise au point, appuyez sur la touche AE-L/AF-L pour enregistrer vos réglages sans relâcher la pression sur le déclencheur (sans appuyer complètement). Vous pourrez, au choix :

- mémoriser l'exposition ;
- mémoriser la mise au point ;
- mémoriser l'exposition et la mise au point

Cette technique vous permettra de faire votre mise au point sur un élément et votre mesure d'exposition sur une autre zone de la scène. Elle impose à votre appareil de garder les mesures sélectionnées au premier réglage : vous pourrez ainsi mémoriser l'exposition et ensuite décentrer, et repositionner votre cadrage. Cette fonctionnalité est particulièrement utile en cas de fort contraste.

Le mode Bulb (ou « pose B ») pour la pose longue

Il arrive souvent que des lieux assez sombres soient difficiles ou impossibles à éclairer – pour ne pas se faire repérer, notamment. Un trépied est alors indispen-

sable, on l'a dit ; il n'est pas rare, en effet, de devoir exposer entre 1 et 10 secondes pour obtenir une exposition correcte.

Si toutefois vous ne pouvez pas installer votre trépied – par exemple, si vous êtes très exposé à la vue de gardiens à cause de la configuration assez ouverte de certains lieux –, la qualité des boîtiers actuels vous permettra de monter haut dans les ISO, pour déclencher plus rapidement. Mais vous ne vous affranchirez pas alors d'une montée du bruit numérique... C'est pour cela qu'il vaut toujours mieux travailler sur trépied, quand on le peut, plutôt qu'à des sensibilités élevées, de 3 200 ou 6 400 ISO, mais on n'a pas toujours le choix.



64 secondes d'exposition ont été nécessaires pour cette photo, l'utilisation de la pose B était donc obligatoire.

Si votre scène est particulièrement peu lumineuse et que la cellule de mesure de la lumière de votre appareil n'arrive pas à trouver une exposition correcte, il vous faudra passer en prise de vue manuelle et activer le mode Bulb (ou « pose B ») pour des temps de pose très longs (jusqu'à plusieurs minutes). Dans ce mode dédié à la pose longue, vous indiquez à l'appareil un laps de temps d'exposition entre le déclenchement et la fermeture de l'obturateur. Un trépied pour stabiliser l'appareil tout au long de la prise de vue et l'utilisation d'une télécommande ou du retardateur, pour éviter tout heurt, même léger, lors du déclenchement, sont donc préconisés.

Pour les prises de vue en pose longue et en extérieur, l'usage d'un filtre ND est recommandé. L'objet de ce livre n'étant pas de rentrer dans le détail de cette technique, si vous voulez en savoir plus vous pouvez vous reporter au livre de Christophe Audebert, dans la même collection : *Les secrets de la pose longue* (éditions Eyrolles, 2017).

POSE B ET STABILISATEUR, ATTENTION

N'oubliez surtout pas de désactiver le stabilisateur de votre objectif et du boîtier quand vous travaillez en mode Bulb, au risque sinon d'obtenir des images légèrement floues. En effet, le couple trépied/télécommande (ou trépied/retardateur) vous évitera tout mouvement lors du déclenchement ; or, le stabilisateur, lui, cherchera inévitablement à compenser des mouvements... qui de fait n'existent pas ! Vous obtiendrez alors une photo floue alors que sans cet automatisme elle aurait été nette.

Même si vous avez apporté grand soin à votre prise de vue, la plupart de vos photos devront être retouchées, notamment en termes de luminosité ou de colorimétrie. C'est ce que nous allons aborder maintenant dans le chapitre 5.



5

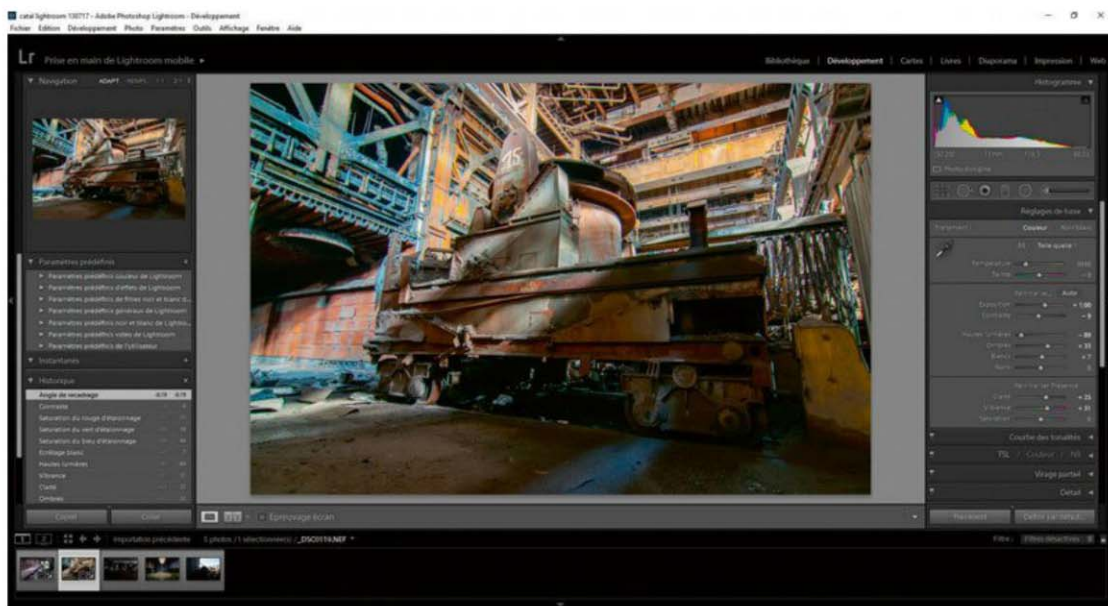
Le post-traitement des images

L'édition et le post-traitement des fichiers sont les étapes essentielles qui suivent la prise de vue. Quel que soit le style de photographie que vous pratiquiez (urbex, paysage, architecture, portrait...), vous devrez faire une sélection de vos meilleurs clichés avant d'entamer les corrections d'images. Ce travail, qui peut sembler fastidieux, est primordial pour obtenir une série de photos fluide et cohérente. Le développement des fichiers (si vous travaillez au format RAW) et les retouches permettent ensuite de mettre en valeur des éléments qui vous semblent importants et ainsi d'offrir plus d'impact à vos images.

Les logiciels

Les solutions logicielles pour trier, développer et corriger vos fichiers sont nombreuses. De l'utilitaire fourni avec votre appareil photo (par exemple Silkypix Developer Studio pour Panasonic ou Capture NX de Nikon), qui permettent de retoucher vos photos dans les grandes lignes, aux logiciels « tout en un » qui, eux, incluent l'ensemble du workflow de post-production (les plus populaires étant Lightroom et Photoshop d'Adobe, DxO Optics Pro de DxO et PaintShop Pro de Corel), en passant par les solutions gratuites disponibles sur le Web (GIMP, PhotoFiltre, etc.), l'offre ne manque pas.

Il est important de choisir l'application avec laquelle vous vous sentirez le plus à l'aise puisque vous l'utiliserez sur une longue durée. J'ai personnellement opté pour Lightroom : complet et polyvalent, il intègre un catalogueur très ergonomique, mais aussi un puissant module de développement des fichiers RAW. J'apprécie tout particulièrement son interface claire et bien pensée. Dans ce qui suit, je parlerai donc essentiellement de ce logiciel, ainsi que de DxO Optics Pro que j'ai choisi pour effectuer certaines retouches spécifiques, mais les méthodes et conseils décrits dans ce chapitre sont très facilement transposables à l'outil ou aux outils que vous choisirez.



Lightroom est un logiciel complet pour post-traiter vos photos, de l'édition au développement et à la correction d'images.

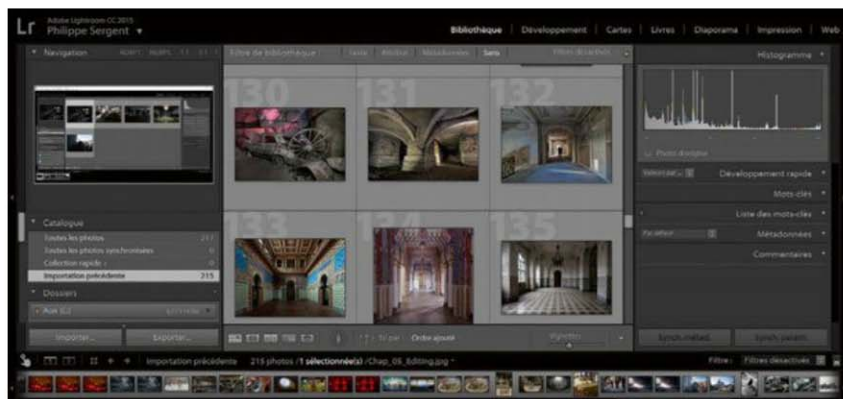
L'édition des images

L'édition, terme anglais souvent préféré à celui de « tri » par les photographes, est une étape difficile mais fondamentale puisqu'elle permet d'obtenir une série d'images cohérente. Pour certains, la phase d'édition est très difficile, voire parfois impossible : sélectionner une dizaine d'images d'un shooting qui en contient près de 400 est loin d'être évident.

De prime abord, on pense généralement qu'il faut sélectionner uniquement des images « fortes » et mettre les autres de côté : funeste erreur ! Si toutes vos images sont fortes, il va inmanquablement se dégager de la série un sentiment de platitude, la mise en valeur de certaines images ne pouvant réellement se faire qu'à condition que d'autres, moins fortes, différentes, soient présentes à leurs côtés. Il faut savoir aussi à quel public est destinée la série : le Web ? Un article dans une revue papier ? Une exposition ? Même avant la phase de tri des images, penser, concevoir une série est quelque chose qui peut être compliqué, qui demande en tout cas une vraie réflexion en amont. (Si vous voulez en savoir plus sur les séries, vous pouvez vous reporter au livre d'Éric Forey, *Serial Photographer*, dont la nouvelle édition sort aux éditions Eyrolles ces jours-ci.)

De façon simplifiée, gardez à l'esprit qu'une bonne série doit raconter une histoire : celle du lieu que vous avez visité, de la façon dont vous avez progressé sur le site, de l'émotion que vous avez ressentie. Il s'agit de donner un sens à votre récit, même si ce n'est pas forcément celui que vous avez vécu lors de votre exploration : celui qui regardera vos images n'était pas à vos côtés, cela vous donne une grande latitude dans la narration.

Si l'édition permet d'éliminer les photos « ratées », je vous conseille fortement de ne pas les effacer. D'expérience, une image jugée ratée (qui ne collait pas dans la série que j'étais en train de constituer) peut s'avérer très forte dans un autre contexte ou dans une autre série. Et puis attention à la notion de photo « ratée » : on l'a dit au chapitre précédent, les règles de composition sont faites pour être enfreintes – le flou, un cadrage approximatif ou un problème d'exposition peuvent dans certains cas être des atouts.



La bibliothèque de Lightroom vous permettra de gérer et d'organiser vos séries de photos.

L'éditing est aussi l'occasion d'affecter des mots-clés à ses images. Lightroom permet de réaliser l'opération assez facilement pourvu qu'on soit un tant soit peu rigoureux. Une erreur fondamentale (et même fatale) est de penser qu'on « le fera plus tard » : une fois un éditing achevé, on ne revient quasiment jamais dessus par paresse, par manque de temps ou par omission. Il est donc primordial d'affecter tout de suite les mots-clés aux images et éventuellement d'utiliser des thésaurus prédéfinis : toute future recherche en sera d'autant facilitée.

Le développement et les corrections

L'avantage du format RAW

Une fois que vous avez opéré une sélection de vos images, il est temps de les développer. Il est en effet préférable de réaliser ses prises de vues au format RAW, sorte d'équivalent numérique du traditionnel négatif argentique et qui offre plus de marge de correction qu'un fichier JPEG, que de faire vos prises de vue directement en JPEG.

Le format RAW contient toutes les informations enregistrées par le capteur, y compris (et surtout) celles qui ne sont pas exploitées par le processeur de l'appareil photo pour créer le fichier JPEG si vous avez préféré ce mode d'enregistrement. C'est pour cela qu'il est plus volumineux. Mais il n'est pas directement exploitable en tant qu'image, il faut le « développer » en effectuant au passage quelques réglages de base (de la balance des blancs, de la tonalité, des couleurs, de la netteté), qui permettent d'optimiser les fichiers et d'obtenir un niveau de détails incomparable dans l'image que vous allez obtenir ; vous l'enregistrerez ensuite dans un format image, généralement JPEG ou TIFF.

Le module Développement de Lightroom donne accès aux outils nécessaires aux opérations d'optimisation du fichier : correction de la balance des blancs, du contraste, du détail, du bruit numérique, recadrage, filtre gradué, radial, courbe des tonalités, etc. Vous trouverez les outils à droite dans l'interface, et l'historique de vos corrections, étape par étape, à gauche.

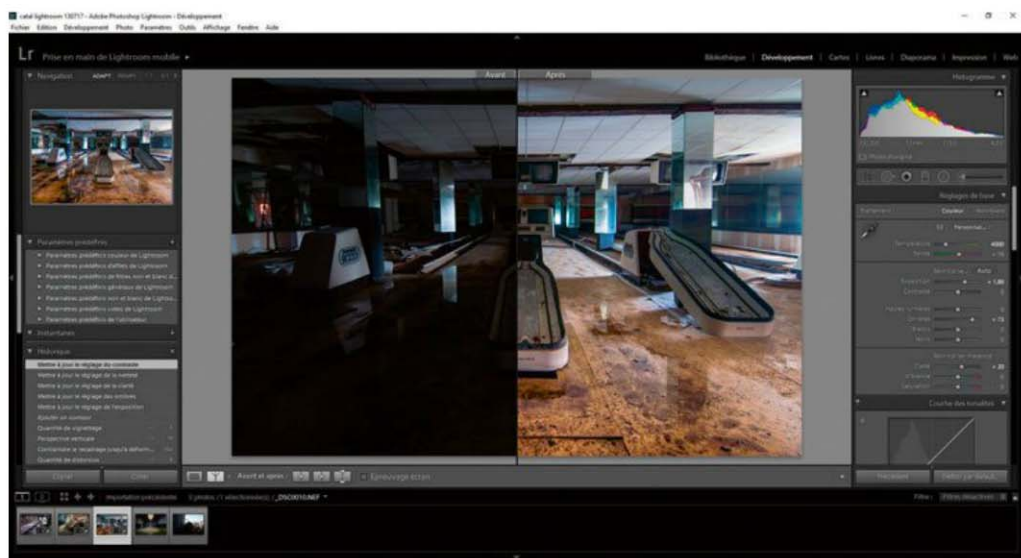
Les corrections de base

Le panneau Réglages de base, à droite, regroupe les principaux outils qui serviront pour corriger vos fichiers RAW. Il est composé de trois ensembles de réglages, vous permettant de modifier la balance des blancs, la tonalité (exposition, contraste, et les différents niveaux de lumière) et la « présence » (clarté, vibrance et saturation).

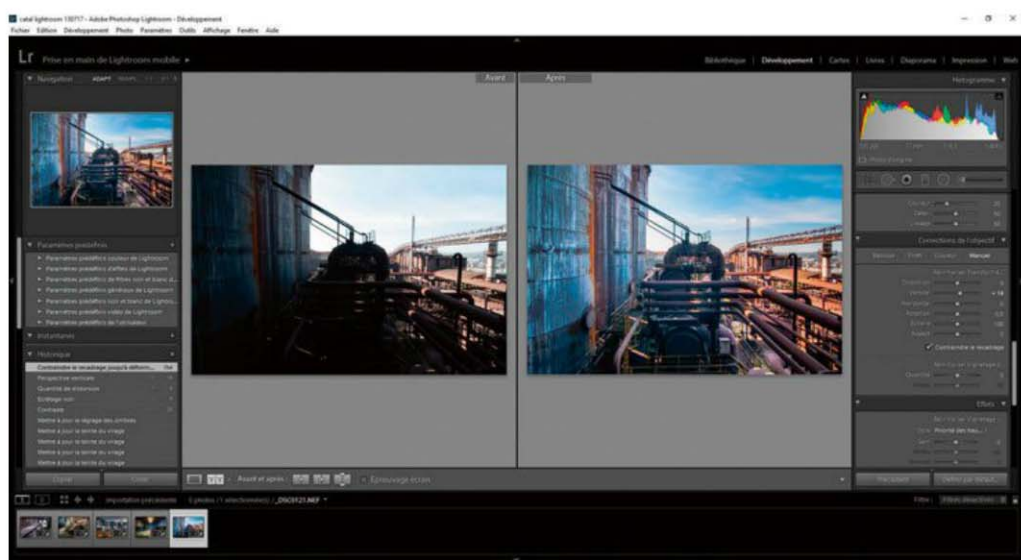
Il est important de souligner que toutes les retouches et modifications effectuées sont non destructives : en aucun cas les fichiers originaux ne sont altérés. Les modifications sont stockées dans un fichier annexe que Lightroom « applique » à la volée lorsque vous y affichez une photographie précédemment corrigée. N'hésitez donc pas à multiplier les essais : vous ne risquez rien !

QUID DES PRISES DE VUE JPEG ?

Les photos prises au format JPEG, et traitées par le boîtier peuvent elles aussi profiter des corrections offertes par le panneau Réglages de base de Lightroom. Mais vous ne bénéficierez pas de la latitude de correction d'un fichier RAW ! Ainsi, l'ajustement de la balance des blancs n'aura que peu d'effets, et les corrections de l'exposition seront limitées – entre autres.



Lightroom rattrapera les zones les plus sombres de votre fichier RAW (alors que sur un fichier JPEG, ces zones manqueront d'informations, elles seront moins modifiables), comme les zones les plus claires.

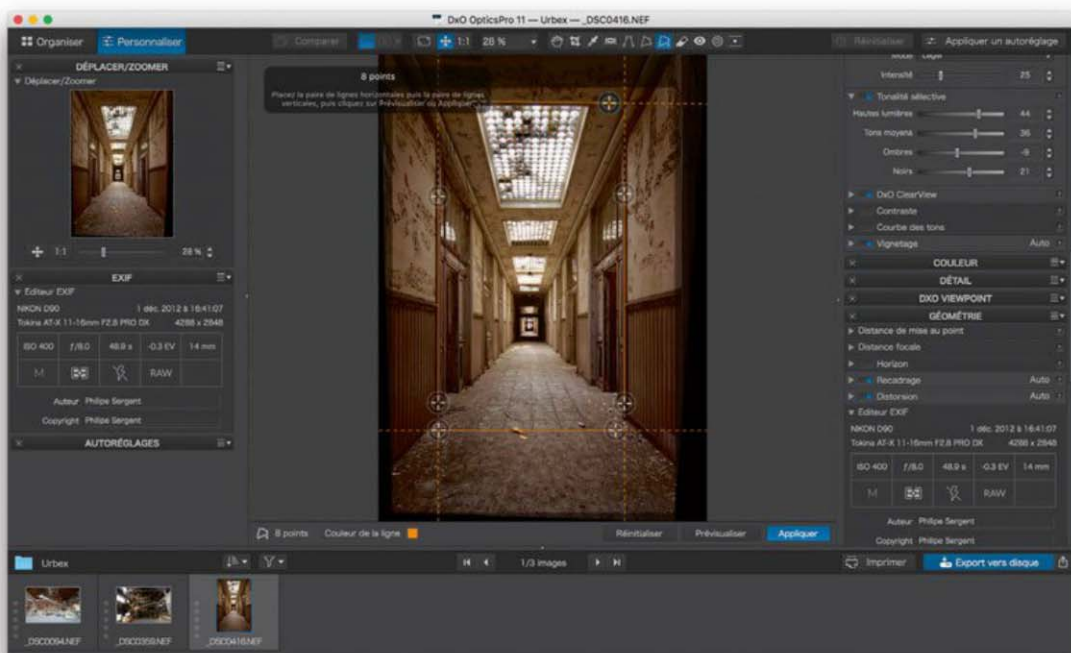


Le développement d'un fichier RAW vous permettra de corriger beaucoup de paramètres, notamment l'exposition, les ombres, la température de couleur.

L'une des forces de Lightroom est la possibilité d'effectuer des retouches locales. C'est par exemple ce que permet l'outil Pinceau avec lequel vous « peignez » littéralement sur la zone à modifier. Il vous sera particulièrement utile afin de mettre en valeur certains éléments de l'image en modifiant de façon très ciblée l'exposition, le contraste ou la saturation, par exemple.

La correction de distorsion

Lors de vos explorations, vous serez parfois amené à photographier de grandes structures sans forcément avoir le recul indispensable, d'où la nécessité d'utiliser des objectifs ultra-grand-angle. À travers votre viseur, vous constaterez que vous pourriez influencer sur la distorsion finale de l'image en ajustant le cadrage. Si cela n'est pas possible, la correction reste envisageable en post-traitement à l'aide de Lightroom ou de DxO Optics Pro, par exemple. Ce dernier est considéré comme l'un des plus efficaces du marché en la matière. En plus d'un fonctionnement en tant qu'application indépendante, il s'intègre à Lightroom en tant que plug-in. Principal avantage : vous n'avez pas besoin de jongler entre les deux applications, ce qui évite de compliquer votre flux de travail.



DxO Optics Pro, comme Lightroom, propose un outil de correction de distorsion très efficace.

La netteté

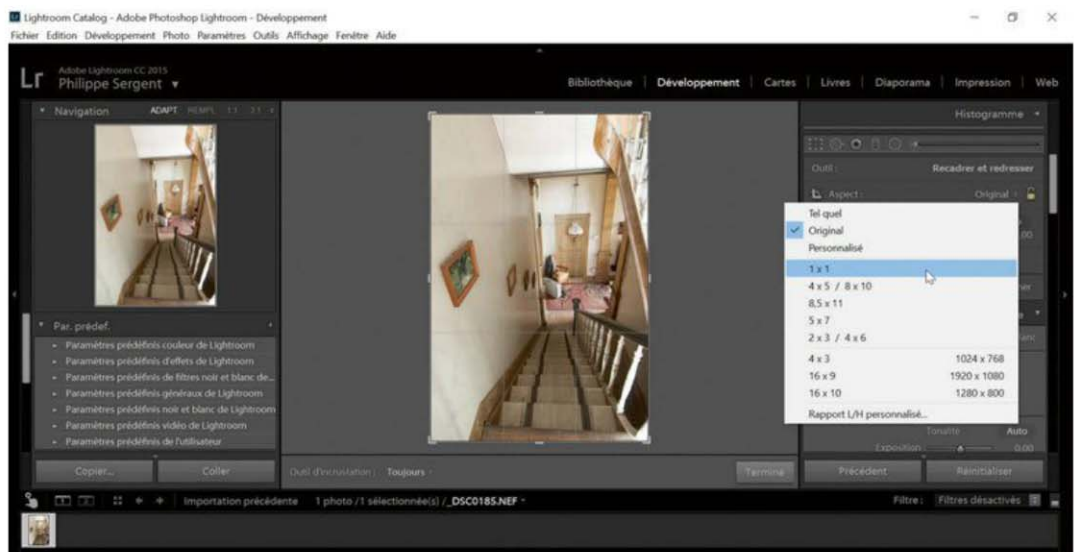
Même si la plus grosse partie du travail s'effectue lors de la prise de vue, vous pourrez améliorer la netteté de vos images au post-traitement. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une véritable augmentation de la netteté, mais de l'accentuation des micro-contrastes sur les bords et contours de l'image (il n'y a pas d'ajout de détails). Les outils dédiés à ces corrections se trouvent dans le panneau Détails du module Développement de Lightroom : l'outil Netteté détecte les contours des objets présents sur votre photo et leur ajoute du contraste, ce qui améliore la sensation de netteté. Le panneau Netteté possède quatre curseurs : Gain, Rayon, Détail et Masquage :

- le curseur Gain permet d'augmenter l'intensité de l'accentuation sur le contour des éléments de l'image ;
- le curseur Rayon permet de contrôler l'épaisseur de l'accentuation desdits contours ;
- le curseur Détails permet de contrôler le niveau d'accentuation des détails : lorsqu'il est à son minimum, seuls les contours très marqués seront affectés par l'outil Netteté, alors qu'une valeur plus élevée aura un impact sur la netteté des plus petits détails ;
- le curseur Masquage masque les surfaces les plus lisses (la peau ou le ciel bleu, par exemple), afin que l'outil Netteté ne les affecte pas, un peu à la manière d'un masque sous Photoshop.

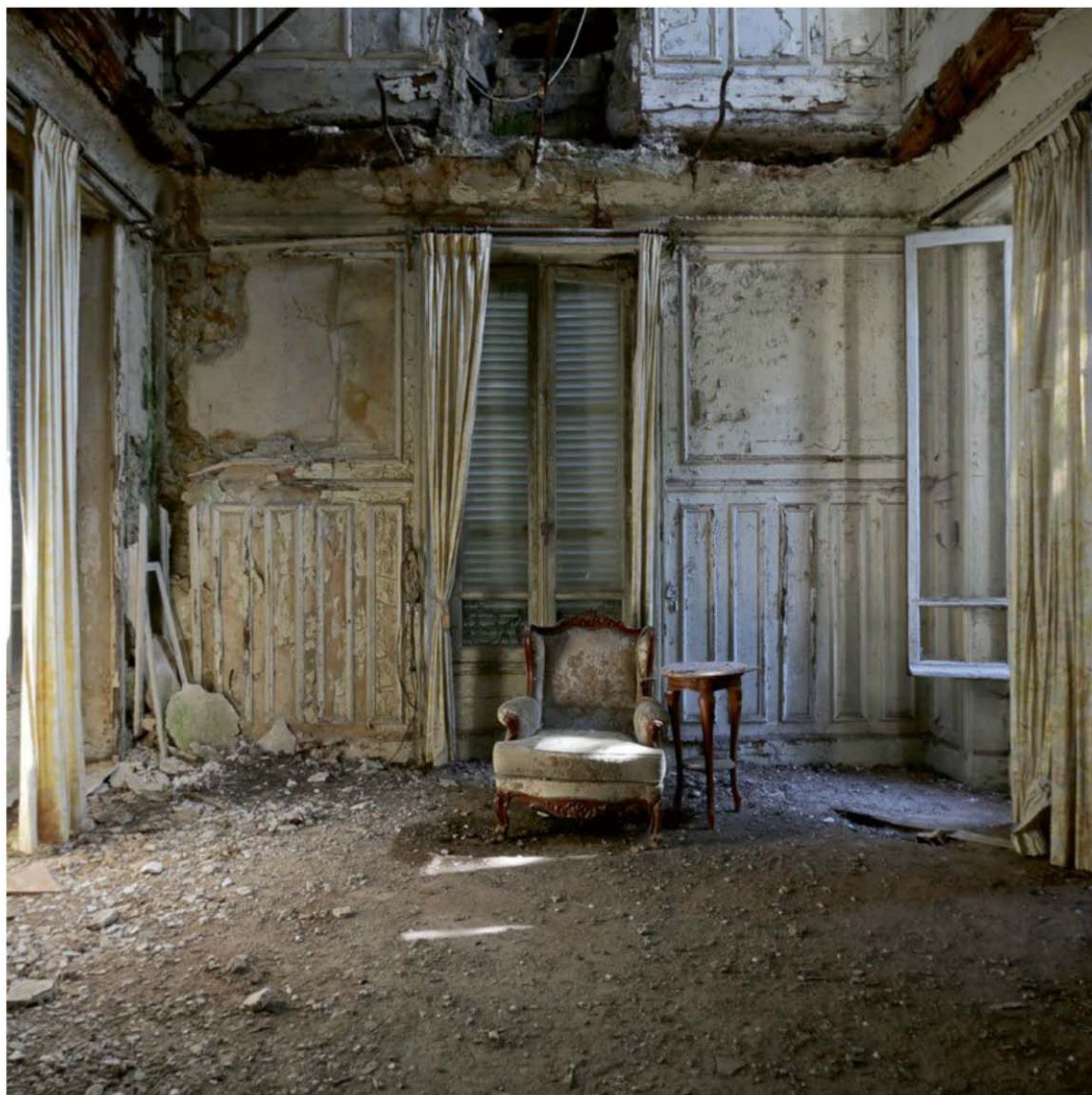
L'outil de recadrage de Lightroom vous permet de recadrer vos photos selon les formats traditionnels ou personnalisés.

Le recadrage

Si vous n'êtes pas satisfait de votre cadrage, vous pourrez le reprendre au post-traitement. Lightroom, comme les autres logiciels, permet de recadrer ou corriger



l'inclinaison d'une image. Même si cette technique ne doit pas devenir une habitude, le recadrage vous permettra d'éliminer un élément disgracieux survenu lors de la prise de vue ou de changer de format pour donner plus de dynamique à votre photo (1:1, 4:3, 3:2 ou 16:9). Mais l'idéal reste bien sûr de cadrer dès la prise de vue de manière à éliminer tous ces éléments superflus afin que la personne qui regardera votre photo se concentre uniquement sur l'essentiel...



Le format 1:1 est parfait pour les compositions simples. Dans ce format, privilégiez les compositions centrées ; comme nous le disions, la règle des tiers n'est pas à suivre à la lettre...

Le nettoyage des poussières

Les retouches vous permettront de corriger un problème que nous avons abordé dans le chapitre 3, les poussières, qui se traduiront par des taches sur vos photos. En urbex, vous évoluerez en effet dans un milieu très poussiéreux, et même en étant très précautionneux, il n'est pas impossible de récolter quelques poussières sur votre capteur.

Déclenchez le nettoyage automatique de votre appareil lorsque vous apercevez une tache ou nettoyez-le manuellement avant de partir (ou chez un professionnel si vous n'êtes pas sûr de vous, car l'opération peut s'avérer délicate). Différents types de kits de nettoyage sont disponibles, avec une soufflette ou un Lenspen. Nous vous conseillons la soufflette, solution dite « sèche » par opposition aux solutions humides, pour la simple raison que vous n'aurez pas à vous soucier des éventuelles traces laissées par un liquide en plus des poussières que vous cherchez à éliminer...

Si les taches subsistent, vous devrez passer par l'étape de la postproduction pour les effacer. Tous les logiciels de retouche photo disposent des fonctions nécessaires pour ce genre de correction, grâce aux outils Tampon ou Lasso.

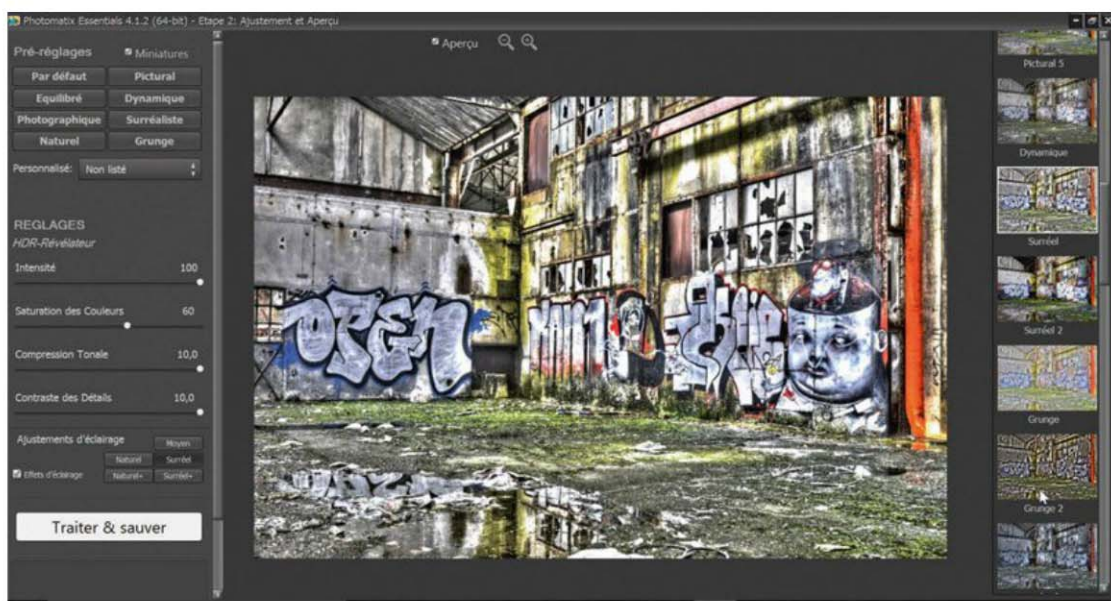
Le HDR

Très en vogue en urbex, la technique HDR (*High Dynamic Range* ou à grande plage dynamique) permet de saisir à la fois les détails dans les très hautes et les très basses lumières.

Contrairement à l'œil humain, les capteurs sont incapables d'enregistrer toutes les informations d'une scène si elle est très contrastée. L'idée est donc de prendre plusieurs photos d'une même scène, avec des expositions différentes, puis de les assembler pour obtenir une photo finale parfaitement exposée. Pratiquer le HDR revient donc à fusionner différentes expositions en vue de sortir une image plus homogène et équilibrée, ou de pallier des conditions de lumière difficiles. Notez que, même si les derniers modèles d'appareils photo, voire de smartphones, intègrent un mode de prise de vue HDR, un post-traitement à partir de plusieurs images sources prises « normalement » sera toujours plus qualitatif.

Il existe deux types de rendus HDR en post-traitement, le True Tone HDR et le HDR impressionniste, à vous de choisir votre style :

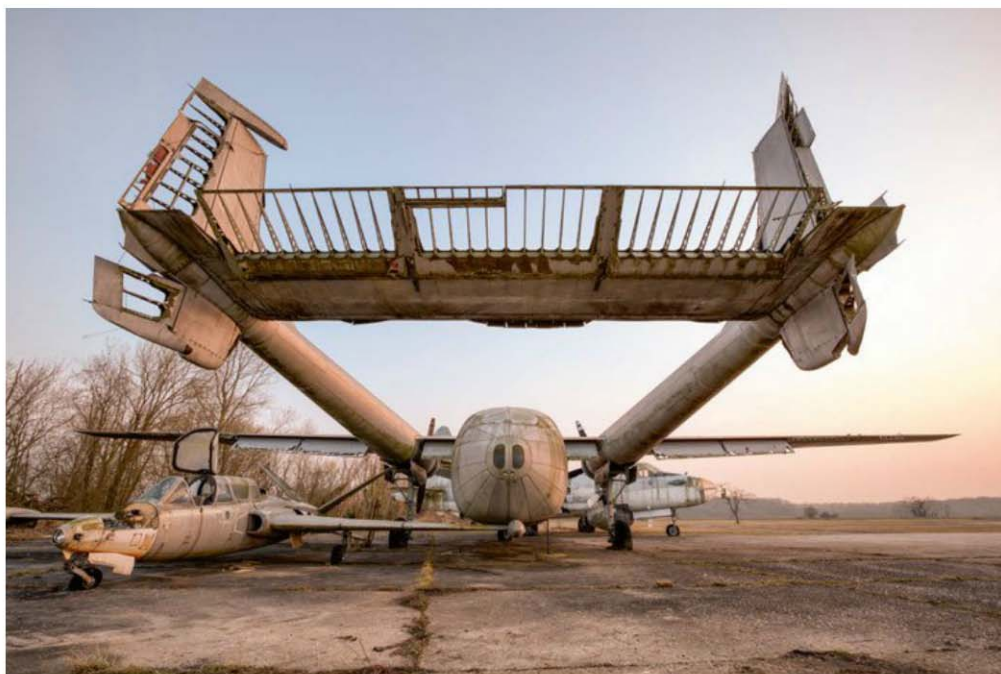
- le HDR impressionniste donne à l'image finale un effet de peinture avec des couleurs et des contrastes très poussés ;
- le TTHDR, ou *True Tone High Dynamic Range*, à l'inverse, vise au réalisme. Une image TTHDR n'est pas forcément identifiable en tant que telle pour l'œil profane, la photo obtenue étant « seulement » parfaitement exposée dans ses moindres recoins. Cette technique est la plus difficile des deux, car il faut que les images sources soient suffisamment rapprochées et suffisamment nombreuses pour au final obtenir une luminosité homogène.



À partir d'un même jeu de photos sources, le rendu HDR impressionniste donne un résultat très différent qui se repère immédiatement, mais qui est apprécié par certains photographes.



Avec un traitement « impressionniste », les couleurs et contrastes sont fortement augmentés. Le résultat est en total décalage par rapport à la réalité de la scène capturée. « Cimetière de trains » © Pierre-Henry Muller 2007



*L'image TTHDR offre une photo finale parfaitement bien exposée sur toute sa surface.
« Cimetière d'avions » © Pierre-Henry Muller 2007*

Pour réaliser une image HDR en post-traitement, il vous faudra prendre au minimum trois photos à des expositions différentes en vue de leur fusion ultérieure : une correctement exposée, une deuxième sous-exposée et une troisième surexposée. N'ayez pas peur d'exagérer vos expositions, même si les photos semblent trop surexposées, ou sous-exposées.

Vous pourrez également utiliser la fonction de bracketing de votre appareil photo (que vous trouverez sous le nom « AEB » pour *Automatic Exposure Bracketing*). Le bracketing d'exposition consiste à enregistrer une série de photos successives en un seul déclenchement, l'exposition variant automatiquement entre les prises de vue.

Pour obtenir des images que vous pourrez traiter en HDR en postproduction, et réussir la meilleure image HDR possible, vous devrez respecter les quelques consignes suivantes.

1. Utilisez votre trépied couplé au retardateur ou à une télécommande, c'est indispensable pour prendre une série de photos avec exactement le même cadrage et les enchaîner le plus rapidement possible (pour minimiser les risques de différences d'exposition non calculées).
2. Gardez une profondeur de champ constante sur les photos qui composeront votre image HDR. Au lieu d'utiliser un bracketing automatique qui fera varier la vitesse et l'ouverture, et pourra donc modifier la profondeur de champ, je vous conseille de passer en mode manuel et de faire varier uniquement la vitesse, à ouverture constante.

3. Réglez la sensibilité de l'appareil au minimum. Les algorithmes de fusion HDR génèrent du bruit numérique, mieux vaut l'éviter autant que faire se peut, pour obtenir une image nette.

Une fois que vous disposerez de votre série d'images successives, vous pourrez assembler ces dernières dans des logiciels de retouche comme Photoshop ou Lightroom CC, ou bien via des logiciels dédiés comme Photomatrix.

Le noir et blanc apporte souvent une touche plus artistique, qui va de pair avec la musique.

La conversion en noir et blanc



Privilégier la couleur ou le noir et blanc est crucial pour le résultat final. Il n'y a pas de règles, le photographe fera un choix en fonction de la scène qu'il veut saisir et surtout de ce qu'il souhaite exprimer. Cette réflexion doit se faire normalement en amont de la prise de vue, car le regard porté sur la scène en dépend.

Cependant, il est parfois utile de tenter de convertir une image couleur en noir et blanc même si vous ne l'aviez pas anticipé, lorsque votre exposition n'est pas tout à fait bonne et/ou que le rendu des couleurs n'est pas satisfaisant, par exemple.

Les logiciels de retouche permettent de régler avec précision la luminosité des teintes lors de la conversion en monochrome. Évitez cependant la technique qui consiste à complètement désaturer les images (curseur Saturation) : le résultat sera terne et sans relief. Dans Lightroom, l'opération de conversion se nomme « Mélange noir et blanc ». Grâce à cette commande, vous pourrez davantage intervenir sur votre photo, sur les hautes lumières, sur les tons clairs ou sombres, sur les



ombres, sur la température de couleur et sur la teinte. Car même en noir et blanc, la couleur a son importance. Modifier les valeurs de rouge, de cyan ou de bleu aura un impact sur le rendu.

En urbex, comme pour n'importe quel autre style de photographie, la postproduction est une étape essentielle. Elle permet de redonner un peu de dynamique en appliquant quelques réglages simples. En gardant la main légère, l'optimisation de la netteté, la gestion des hautes et basses lumières ou un fin dosage de la saturation amélioreront le rendu sans que ces opérations soient trop marquées. Une postproduction maîtrisée restera invisible, l'image urbex conservera un rendu naturel.

Le choix du noir et blanc ou de la couleur doit idéalement se faire au moment de la prise de vue. Cependant, le passage au monochrome lors du post-traitement permet de rattraper une image avec une mauvaise exposition.



Si votre photo présente des couleurs fades et une luminosité terne, tentez la conversion en noir et blanc.



6

Making of de photos urbex

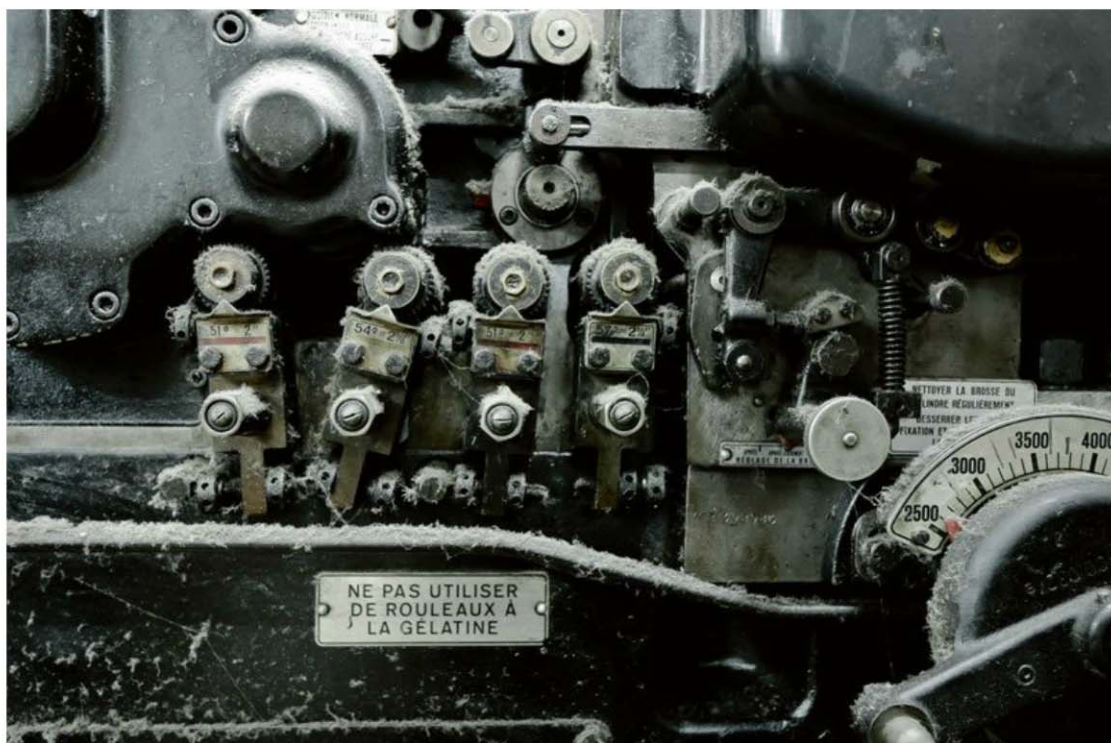
L'exploration urbaine est souvent source d'aventures extraordinaires, de découvertes fantastiques qui émerveillent votre rétine et remplissent vos cartes mémoire. Dans ce chapitre, nous vous présentons les récits qui se cachent derrière quelques images urbex, dans divers lieux industriels, militaires ou religieux. Rencontres, sites chargés d'histoires, accès difficiles ou gardiens aux aguets, la prise de vue urbex est souvent bien éloignée de la simple séance photo.

Papier, s'il vous plaît !

Cette photo provient d'une exploration particulière, puisque je connaissais le propriétaire de l'imprimerie où elle a été prise, laquelle venait tout juste de fermer. Il m'en a ouvert les portes avant la vente de son matériel. Tout au long de la visite, j'ai pu évoluer sereinement et profiter d'une explication sur le rôle de chaque machine dans le processus d'impression – machines très éloignées des rotatives modernes –, un moment rare. Ces images improvisées et sans réelle préparation m'ont permis d'offrir au propriétaire des lieux un témoignage précieux sur les derniers moments de son activité.

Après un rapide tour du site, j'ai décidé de me concentrer sur des détails plutôt que sur une vue d'ensemble qui aurait rendu la lecture des images trop confuse. Les machines étant très proches les unes des autres (à peine espacées de 40 cm), il m'était très difficile de poser mon trépied, mais j'ai tout de même réussi à le positionner tant bien que mal dans les allées.

Mon œil a tout de suite été attiré par la poussière présente sur les rouages de cette rotative. Sa texture neigeuse si particulière est due au papier. Plaqué contre la machine voisine, le trépied réglé au niveau de mes genoux, j'ai utilisé un ultra-grand-angle pour capter la scène. Il m'a fallu ensuite retoucher la saturation des couleurs en post-traitement, laquelle était due à un éclairage trop jaune, tout en accentuant légèrement la netteté de l'ensemble.



La Statue désacralisée

Il est toujours désagréable d'arriver sur un lieu et de constater que des travaux de démolition ont démarré. Pour cette exploration, nous savions qu'ils avaient commencé mais ne connaissions pas leur état d'avancement.

Devant l'immense mur de ce monastère de centre-ville, nous avons pensé qu'entrer serait impossible. À tout hasard, nous avons poussé la grande porte d'entrée en bois, par chance elle n'était pas fermée ! Même si cela est plutôt exceptionnel, il faut toujours vérifier les accès les plus simples avant de grimper sur des murs, on n'est jamais à l'abri d'une bonne surprise... Une fois à l'intérieur, nous avons constaté que les pelleteuses avaient commencé leur œuvre et déjà rasé une bonne partie du site.

Cette exploration avait eu lieu tôt le matin, un week-end, nous pensions ne pas être dérangés. Mais après quelques minutes, nous avons entendu du bruit. Nous nous sommes vite cachés, et sommes restés silencieux et aux aguets. Point de gardien, il s'agissait, comme souvent, d'un camarade urbexeur venu lui aussi immortaliser les derniers moments de ce monastère. Celui-ci était particulièrement vide, mais quelques pièces étaient intéressantes, et aussi la chapelle, demeurée intacte avec son orgue qui semblait prêt à jouer. Pour le reste, les bulldozers étaient passés partout, sauf sur cette statue dont le buste a tout de même été brisé. J'ai trouvé la scène très graphique ce qui m'a poussé à déclencher. Pourquoi avoir tout démolì sauf cette statue ? Je ne le saurai jamais.



Bataille navale

Il est rare de pouvoir explorer un navire de la Marine nationale, surtout de cette taille (180 mètres de long, 10 000 tonnes), encore plus lorsque votre père a servi dessus quelque 50 années plus tôt (voir photo ci-contre). Ce croiseur lance-missiles, qui avait été transformé en navire-musée après son service actif, avait conservé ses canons, dont celui-ci, et ses rampes pour missiles Masurca (Marine SURface Contre-Avions).

Pour ne pas être repérés, nous avons décidé d'explorer de nuit. Nous avons commencé dedans, parcourant les coursives en attendant que la nuit tombe pour sortir. Malgré notre discrétion, nous avons dérangé les mouettes, mécontentes de notre présence et qui l'ont fait savoir !

516 secondes (plus de 8 minutes !) de temps de pose ont été nécessaires pour photographier cette scène – cette pose très longue se remarque au filé des étoiles dans le ciel. Heureusement, le navire amarré en zone calme était plutôt stable, ce qui a permis d'obtenir une photo nette, mais un traitement postproduction a été indispensable, car au bout de quelques minutes le capteur de tout appareil chauffe et le bruit numérique augmente. Il a aussi fallu déboucher les ombres avec Lightroom (le format RAW est incontournable). En effet, il nous a été impossible d'utiliser les lampes, nous étions trop exposés.

Ce bâtiment a été démantelé en 2017, à Bordeaux.



Le Poids du passé

Concilier histoire familiale et urbex est exceptionnel. Ces clichés ont été pris à 50 ans d'intervalle, mon père ayant servi sur ce navire de guerre au début des années 1960. Et c'est moi qui pose sur le cliché de droite – on remarque les transformations effectuées par la Marine nationale au cours des années. Ce navire m'intéressait depuis longtemps, avant même de connaître l'urbex. Je pensais qu'il serait extraordinaire de pouvoir y accéder et suivre ainsi les pas de mon père, lequel me disait que l'approcher était une folie. Après son décès, je ne me suis plus demandé si la démarche était raisonnable, mais plutôt quand exactement j'allais pouvoir l'entreprendre. Après quelques cours de natation, l'expédition fut organisée (avec gilet de sauvetage...).

Encore fragilisé par le départ de mon père, je m'étais préparé à m'effondrer dès mes premiers pas sur le navire. Mais à ma grande surprise, pouvoir errer là où il avait évolué m'a totalement libéré. Parcourir les coursives de ce lieu grandiose, me remémorer les histoires racontées par mon père avait un côté grisant et incomparable. Ce fut un moment inoubliable.

Paradoxalement, cette photo a été improvisée : je n'étais pas parti avec l'idée de refaire les mêmes images, ce n'est qu'une fois sur le pont avant que l'idée m'en est venue. Je ne me souvenais plus où mon père se situait exactement, mais je ne me suis trompé que de quelques centimètres...



L'École abandonnée

Les longs couloirs offrent souvent un point de fuite, une perspective et une dynamique qui sont intéressants. Pour cette exploration dans une école, nous avons dû opérer vite, car nous avons appris que sa démolition avait commencé. Nous ne nous attendions certes pas à ce qu'elle progresse si rapidement, ni qu'il y ait autant d'ouvriers... Nous avons profité de leur pause déjeuner pour entrer.

Nous évoluions le long des couloirs au ras du sol, afin de ne pas nous faire repérer ; nous avons ainsi progressé lentement et commencé à prendre quelques photos, le plus discrètement possible. Au fur et à mesure de notre progression, nous avons pris confiance et nous nous sommes relevés petit à petit... jusqu'à nous trouver face à un ouvrier dans sa pelleteuse. Catastrophe. Je suis resté pétrifié une seconde avant de me rendre compte qu'il dormait profondément dans sa machine ; nous étions sauvés !

Nous avons encore eu le temps de visiter le gymnase, l'œil sur nos montres, avant de ressortir tranquillement, comme n'importe quel ouvrier. Une exploration bouclée en moins de deux heures, avant la reprise du chantier.



La Roue de l'infortune

Tchernobyl (Prypiat) génère beaucoup de fantasmes dans la communauté urbex, à cause de son histoire tragique mais aussi parce ce n'est pas un site isolé mais une zone tout entière qui a été laissée à l'abandon. En 2011, enfin ouverte aux civils, elle était accessible officiellement via des organismes que vous pourrez trouver sur Internet. Il nous fut pourtant difficile d'obtenir une autorisation ; elle nous fut accordée puis retirée plusieurs fois. Nous continuions alors notre périple en Crimée. Mais nous eûmes enfin gain de cause.

Nous sommes arrivés dans la ville de Tchernobyl pour assister à un briefing et signer une décharge, puis sommes partis en direction de Prypiat avec un guide et d'autres visiteurs. Dès que le guide posait son compteur Geiger au-dessus de lichens, les chiffres s'affolaient ; il nous a recommandé de ne rien toucher et d'éviter surtout le métal et les mousses.

Très vite, nous avons été rattrapés par l'histoire et ce que nous avons pu voir dans des reportages. Nous avons traversé les lieux les plus connus et les plus photogéniques : le terrain de basket, l'école, la piscine, le centre-ville, les fameuses auto-tamponneuses et la grande roue. Les images devaient se faire au pas de course. Les gens qui nous accompagnaient, qui venaient de toute l'Europe, étaient déconcertants : beaucoup étaient habillés en treillis et posaient fièrement dans des attitudes stupides... J'ai attendu qu'il n'y ait plus personne dans le champ pour prendre cette photo.



Les Forges de Vulcain

J'ai exploré plusieurs fois ce haut lieu de la sidérurgie française qu'un ancien président de la République avait promis de sauver. Même si elle est assez simple d'accès, l'usine est séparée du grillage qui l'entoure par une grande zone entièrement à découvert : il faut faire très attention pour échapper aux gardiens.

À chaque visite, nous sommes fascinés par le gigantisme de cette structure. Nous paraissions microscopiques au milieu des machines et des cuves. Ce jour-là, après avoir écumé tous les étages pendant de nombreuses heures, nous sommes arrivés au rez-de-chaussée, l'endroit le plus exposé car face aux grandes ouvertures de l'usine ; nous avons redoublé de vigilance.

L'alignement de ces quatre gigantesques cuves, dont la première est renversée, donne une dynamique certaine à l'image. Malgré la lumière du jour qui éclaire le haut du cadre, le sol est assez sombre, caché derrière ces cuves qui transportaient autrefois l'acier en fusion.

Nous avons posé notre trépied dans la couche épaisse de minerai de fer et avons peaufiné le cadrage. Un temps de pose conséquent de 29 secondes a été nécessaire. De même ensuite qu'un travail important de débouchage des zones sombres, en post-traitement, avec Lightroom.



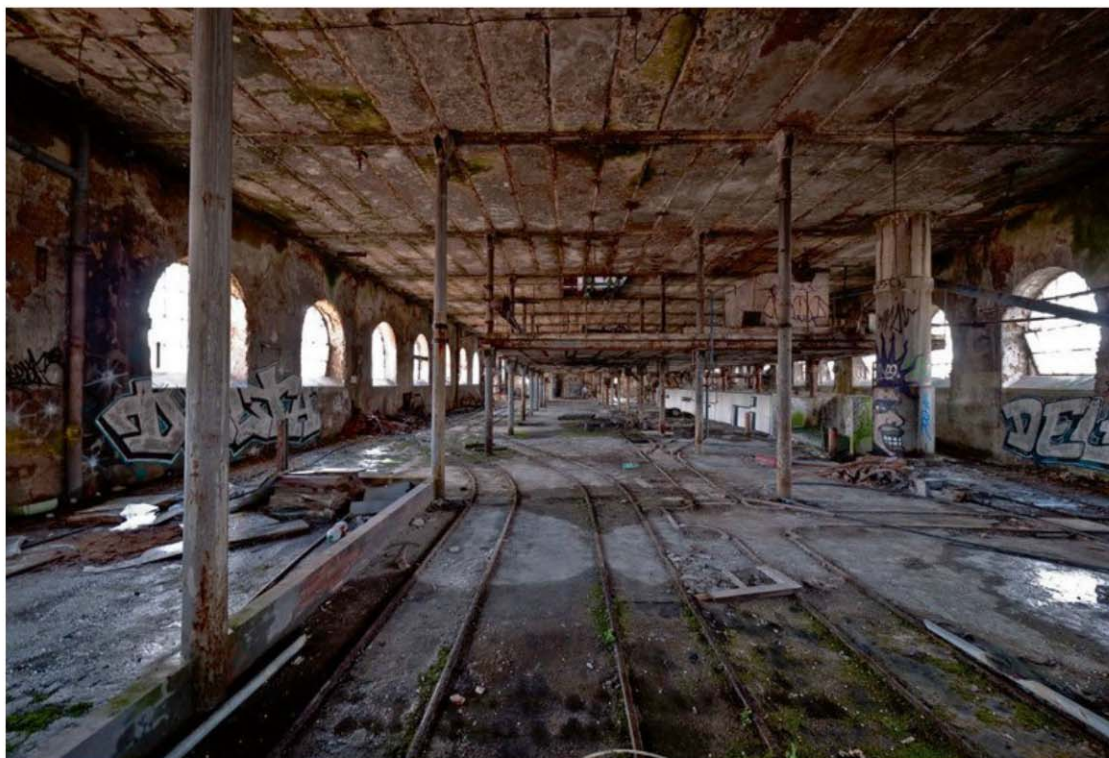
Sur les rails

Cette ancienne papeterie, aujourd'hui détruite, a été l'une de mes premières explorations. J'avais profité de cette sortie pour tester un appareil d'un nouveau genre, l'hybride Lumix GF1 de Panasonic. Petit, compact et équipé d'un grand capteur, je pensais qu'il pouvait s'avérer très utile en urbex.

Nous avons pénétré assez facilement sur le site et nous nous sommes approchés du premier bâtiment. Au loin, nous avons aperçu les préfabriqués de chantiers et une gamelle d'eau posée au sol, mais heureusement, il n'y avait personne à l'horizon, ni homme, ni chien.

À cause de nombreuses infiltrations d'eau, de trous, de tags et d'impacts de billes d'airsoft, ce site qui avait connu un essor industriel majeur, qui fut l'une des plus importantes papeteries de France (la machine à papier continu y fut inventée en 1798), était complètement délabré. Nous en avons quand même tiré quelques images.

Ce qui m'a plus impressionné, dans cette scène, est la longueur du bâtiment et la structure du plafond. Les coupler aux rails du sol et aux poteaux à l'horizontale a permis d'obtenir une dynamique très intéressante.

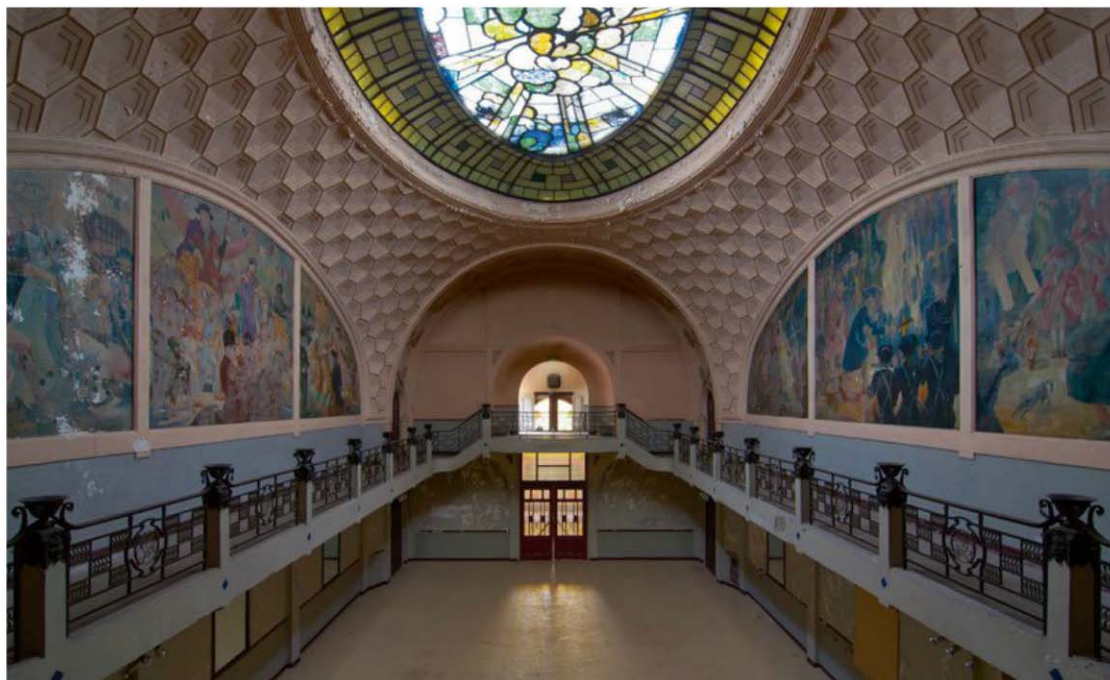


Les Reines

Comme nous le mentionnions dans le chapitre 1, il est plutôt rare de pouvoir accéder officiellement, en toute légalité, à certains lieux. Pour entrer dans cette salle des fêtes de style Art déco, installée il y a une centaine d'années dans une ancienne église jésuite, nous avons contacté la mairie de la ville concernée.

Rendez-vous nous a été donné juste avant le début de travaux qui visaient à réhabiliter le site. Très gentiment, la personne qui nous a reçus nous a même confié toute une documentation sur l'histoire du lieu, lequel était mis à notre disposition pour les deux heures qui suivaient.

Nous avons fait plusieurs essais de prise de vue, avec et sans éclairage, et avons photographié le bâtiment sous tous les angles, en intégrant bien sûr les fresques, la verrière, la salle de bal et la salle de musique. Afin de pouvoir saisir les volumes dans leur ensemble, un objectif ultra-grand-angle a été nécessaire pour presque tous les clichés.



Les 1 001 nuits

Il y a quelques années, des amis m'ont proposé un *road trip* à l'occasion du jour de l'An, avec comme point d'arrivée le « château des Mille et Une Nuits », dans sa dénomination urbex. Transformé en hôtel-restaurant de luxe au début des années 1970, il fut fermé à la fin des années 1990.

Nous sommes arrivés à la nuit tombée, et avons décidé d'attendre le lendemain pour commencer à prendre des photos. Nous avons à la place sillonné en tous sens ce château aux décors incroyables et démesurés. De style mauresque, il ne compte pas moins de 365 pièces, toutes vides mais fabuleuses à découvrir. En les parcourant, on se demande bien comment ce riche patrimoine a pu être laissé à l'abandon une quinzaine d'années... À minuit, aux premiers bruits de pétards et de fusées, nous sommes montés sur le toit et avons découvert une magnifique vue panoramique sur tous les feux d'artifice de la région.

Encore émerveillés par notre exploration, nous avons débuté les prises de vue dès le petit matin. Avec la lumière du jour, les ornements étaient encore plus grandioses.

Réhabilité depuis, le château des Mille et Une Nuits est souvent utilisé maintenant pour des tournages de clips ou de publicités.



La Spirale de la dictature

Aujourd'hui vide et cadennassé, ce château de la grande banlieue parisienne a appartenu à un ancien dictateur africain. Après le départ de ce dernier, approcher la demeure et y entrer étaient choses très faciles.

Une fois à l'intérieur, on pouvait constater que beaucoup d'objets avaient été laissés sur place : postes de télévision, ordinateurs, vêtements, photos, feuilles d'imposition, enregistrements sur cassettes audio, etc. Ils témoignaient de la vie de cette famille pas comme les autres. Lors de notre exploration, nous sommes passés de pièce en pièce et avons pris quelques photos, stupéfaits que les affaires personnelles d'un personnage si tristement célèbre soient en quasi accès libre.

Nous gardions toutefois un œil sur la fenêtre. L'un de nous a soudain aperçu deux personnes qui essayaient d'ouvrir la grille. Nous avons rapidement emballé notre matériel et nous nous sommes cachés dans le jardin. Fausse alerte, il s'agissait de deux jeunes explorateurs tentant de crocheter l'énorme cadenas de la grille d'entrée... Discretion assurée ! Nous avons rapidement terminé notre exploration, leurs manœuvres ayant pu attirer l'attention des voisins ; nous ne souhaitons pas être confrontés à la police.

En partant, j'ai découvert cet escalier aux courbes si graphiques. J'ai installé mon trépied à son niveau le plus bas, j'ai visé vers le haut et j'ai déclenché, pour une dernière image.



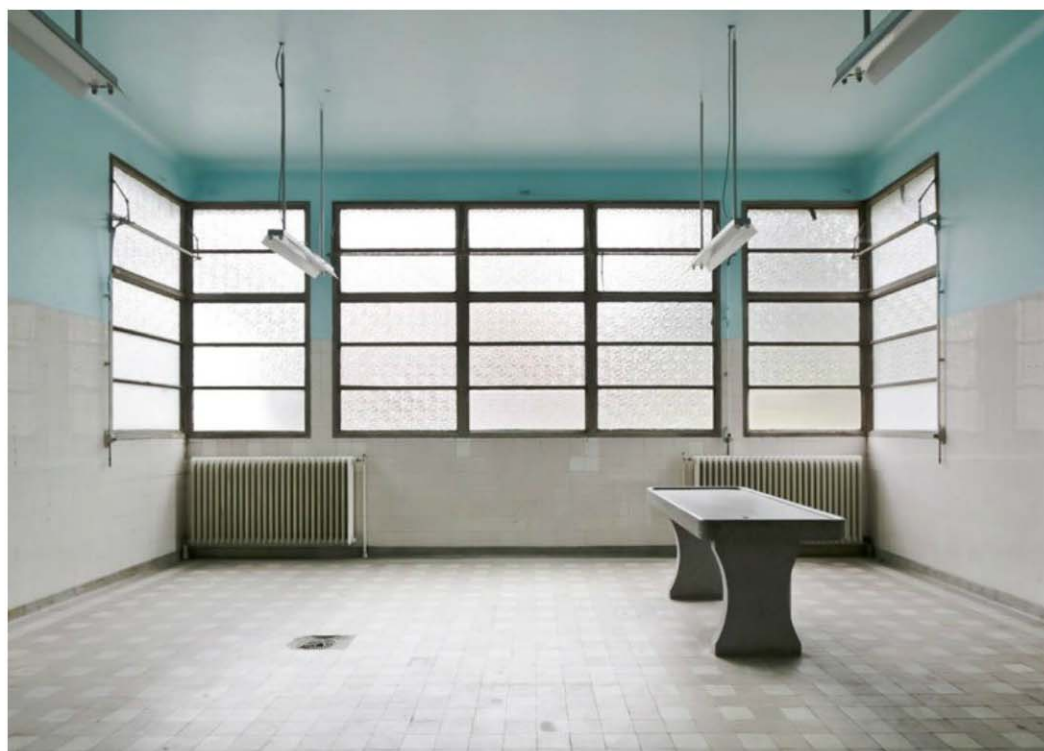
L'Alpha et l'Omega

Lorsque vous vous lancez dans l'exploration urbaine, vous visitez tous types de sites et il faut parfois savoir se détacher des lieux et de leurs fonctions. Les morgues et leur ambiance forcément glaciale font partie de ces endroits particuliers.

Nous savions que cette morgue, bien qu'abandonnée, était située au cœur d'un complexe hospitalier toujours en activité. Pour l'atteindre, nous n'avions trouvé comme indice qu'une photo de porte avec les lettres alpha et oméga, soit le commencement et la fin. Après plusieurs minutes à circuler dans le complexe, nous avons déniché la fameuse porte, mais elle était fermée. Il nous a fallu chercher un autre accès – que nous avons fini par trouver. Comme nous étions au milieu d'un hôpital, nous faisons très attention à ne pas faire de bruit.

Tout en étant intact, le lieu était bien abandonné, aucun risque de rencontre macabre. Il y avait d'un côté une table d'examen en marbre et, dans la pièce d'en face, des tiroirs réfrigérés ; nous avons même découvert un piano ! Après quelques minutes d'exploration, l'atmosphère s'est faite moins lourde, nous avons sereinement terminé nos prises de vue puis regagné tranquillement notre voiture, garée sur le parking d'en face.

Sur cette photo, le travail de retouche s'est essentiellement porté sur l'ajustement des hautes lumières et des ombres, ainsi que sur une légère correction de la distorsion.



Destination finale

Cette photo a été réalisée dans un complexe minier connu pour être extrêmement dangereux du fait de son état de délabrement avancé. Lors de notre exploration, nous avons donc été très vigilants et avons fait particulièrement attention où nous mettions les pieds.

La progression fut plus lente que d'ordinaire. Nous avons parcouru le bâtiment de haut en bas, en évitant les zones sur le point de s'effondrer, et n'avons emprunté que les passerelles les plus solides. C'était le plein hiver, nous avons dû aussi affronter un vent glacial et la neige. Sur les images, la présence de ce ciel gris hivernal, que le soleil ne perce pas, associée à la neige qui s'infiltre par endroits donnent un sentiment « sibérien ». Tout est gris et froid.

En bas, nous avons découvert les trains qui servaient à transporter les mineurs. La plupart des wagons avaient été vandalisés, mais l'ambiance était là. Après plusieurs essais de prise de vue de face ou à l'intérieur, j'ai finalement trouvé mon cadrage en allant un peu plus loin, là où j'avais plus de recul. Mais soudain, des petits morceaux de béton sont tombés du plafond, à cause, semble-t-il, de l'autre partie du groupe qui était encore à l'étage. La structure était encore moins solide que je le pensais. Encore quelques photos et il était temps de rentrer au chaud.

Le travail de post-production a consisté ici à donner une tonalité encore plus froide à l'image, pour accentuer son côté dramatique.



La Mine de Monsieur G.

Cette ancienne mine, très connue, était au programme d'un week-end en Belgique. Avant même d'y pénétrer, nous avons senti que l'exploration allait être compliquée... En arrivant, nous avons découvert beaucoup de voitures et un attroupe-ment : manque de chance, il s'agissait d'un groupe « d'airsofteurs ». Nous les avons informés que nous souhaitions entrer nous aussi, mais que nous nous tiendrions à distance de leur partie. Ils n'y ont pas vu d'inconvénient. Nous avons sorti notre matériel du coffre et sommes entrés avec eux. Une personne âgée, en costume, comptait chaque personne qui pénétrait dans les lieux. Nous sommes passés sans rien dire. Les airsofteurs se sont dirigés vers un bâtiment, nous avons pris la direction opposée. Au loin quelqu'un criait : « Qui n'a pas payé !? »

Le ciel était blanc, sans nuage à l'horizon, ce qui complique un peu la prise de vue en extérieur. Après quelques repérages rapides, nous avons commencé nos prises de vue. J'ai fait une première photo. Alors que je déclenchais une deuxième fois, j'ai aperçu dans mon viseur une personne qui venait nous demander si nous avions réglé l'entrée. Difficile de mentir, car le décompte était vite fait... Mais pourquoi payer alors que le lieu était abandonné ? Nous avons refusé de nous acquitter des 10 euros réclamés (pour chacun), et sommes sortis de la mine cinq minutes après y être entrés.

L'exploration urbaine, c'est aussi parfois faire preuve de malchance. Nous revien-drons une autre fois.



La Traction du passé

Nous étions partis, il y a quelques années, pour explorer une maison abandonnée, dans un village normand. La bâtisse, très délabrée et sens dessus dessous, ne présentait finalement que peu d'intérêt. Mais une fois dans la cour, nos yeux se sont écarquillés devant la dizaine de véhicules qui s'offraient à nous. Cet endroit bien caché dans la campagne regorgeait en effet de trésors pour tout passionné d'automobiles : tractions avant, voitures américaines, Coccinelle, Peugeot 301 Éclipse de 1934... Un véritable paradis !

Dissimulée sous la végétation qui s'apprêtait à engloutir le lieu tout entier, en partie cachée aussi par la toiture du garage qui s'était écroulée dessus, j'ai découvert une traction Citroën 11C (de 1955, me dira-t-on plus tard). Le capot était recouvert de feuilles, qui donnent à la scène plus de force encore. Plus loin, une Audi 100 Coupé S disparaissait elle aussi petit à petit sous la végétation et la mousse. La nature reprenait peu à peu ses droits dans ce garage abandonné – et enchanté.

Le site possédait beaucoup de charme, un cachet particulier fait de mélange d'automobiles anciennes, de poussière, de végétation et de rouille. Cet endroit si extraordinaire, pourtant perdu au fin fond de la campagne, loin de tout, a aujourd'hui été complètement vidé de ses trésors, à notre grand regret.

Pour faire cette photo, la luminosité n'étant pas excellente et comme je ne pouvais poser mon trépied nulle part, j'ai dû monter la sensibilité à 800 ISO tout en sous-exposant légèrement, comme à mon habitude.

Lors de la phase de post-traitement, il m'a juste fallu augmenter les hautes lumières et la netteté, et désaturer légèrement les couleurs pour faire ressortir la beauté de cette magnifique Traction, que l'on aurait aimé voir restaurée et sur la route plutôt que sous la toiture effondrée d'un garage, même un peu féérique...



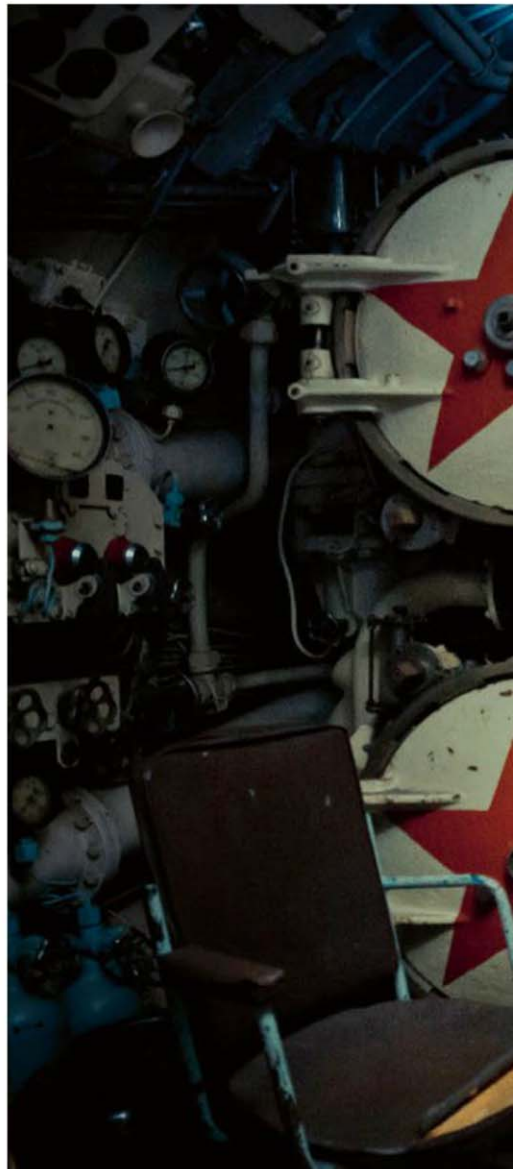
À la poursuite d'Octobre rouge

Qui ne rêverait pas de pouvoir évoluer en toute liberté dans un sous-marin, à travers ses coursives, comme dans de nombreux films d'espionnage ! Certes, il existe en France deux sous-marins transformés en musée, à Cherbourg et à Paris (la Villette), qui permettent de vivre cette expérience et se plonger dans l'ambiance. Mais ici, dans ce sous-marin qui fut lui aussi un musée et qui souffre des ravages du temps, la situation et l'atmosphère sont totalement différentes.

Nous avons rapidement localisé le bâtiment, en quelques clics ; difficile en effet de cacher un ancien sous-marin soviétique en Europe... Après quelques recherches, nous avons appris que son propriétaire, très sympathique au demeurant, était plutôt ouvert aux photographes. Nous avons donc décidé de lui envoyer un premier e-mail, puis un deuxième, puis un troisième... Après des semaines de silence, j'ai reçu une réponse alors que j'étais au travail. Je n'ai pas pu m'empêcher de pousser un cri de joie, qui a surpris mes collègues – non, il ne s'agissait pas d'une victoire professionnelle ! Mais en parcourant le message, j'ai déchanté : le propriétaire nous donnait rendez-vous le week-end suivant, pendant l'entretien du bâtiment qui était ensuite réservé pour un tournage de documentaire historique. J'ai immédiatement contacté mes amis pour savoir s'ils étaient disponibles, et heureusement ils l'étaient – à cause du tournage, nous n'aurions pas eu d'autre créneau avant des mois.

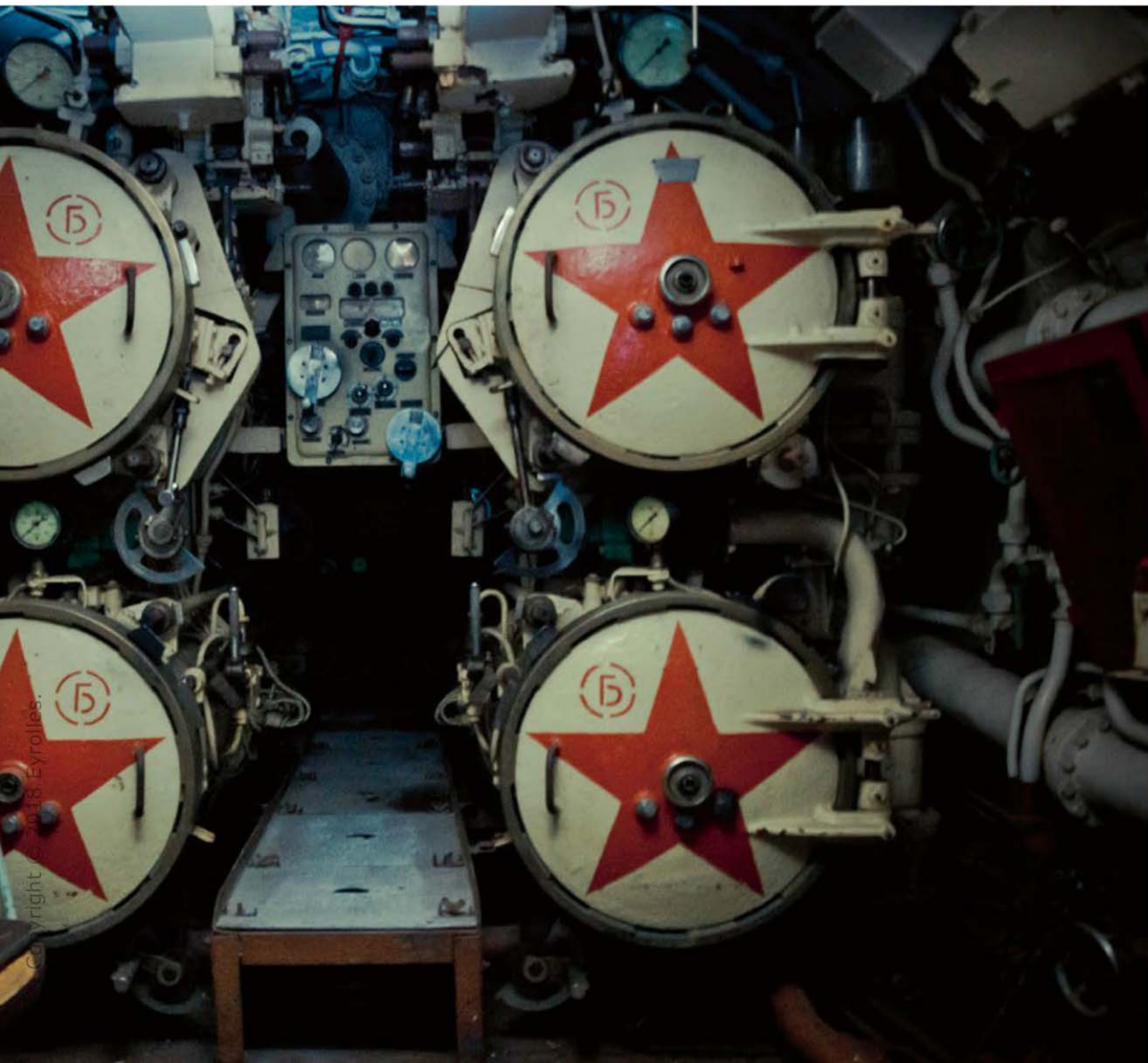
Le jour J, le propriétaire nous attendait. Nous avons embarqué ensemble pour une courte traversée. Le sous-marin était bien entendu verrouillé, et vraisemblablement inviolable étant donné la taille du trousseau de clés que notre hôte a sorti de son sac – digne de Fort Boyard ! Il nous a ensuite généreusement invités à prendre notre temps, ayant lui-même besoin de plusieurs heures pour ses travaux, et nous a même proposé de brancher l'électricité, un vrai luxe en exploration.

Nous avons décidé d'explorer d'abord les lieux comme nous avons l'habitude de le faire, avec notre propre éclairage, puis d'ef-



fectuer un deuxième tour en pleine lumière. Nous avons évolué à notre guise dans chaque coursive, sur les traces de Marko Ramius (*À la poursuite d'Octobre rouge*) et avons constaté, avec surprise, que le lieu gardait finalement peu de traces de sa période musée, quelques barrières ou de rares pancartes seulement.

Nous avons ainsi passé une ou deux heures, peut-être plus, à déambuler dans l'obscurité, puis avons tout allumé pour recommencer la visite, jusqu'à ce que le propriétaire sonne la fin de la récréation.





7

Autres regards sur la photo urbex

Pratiquer l'urbex, c'est aussi rencontrer des personnes avec qui partager les longues heures sur la route, la visite d'un lieu et une aventure photographique. Internet permet également de découvrir les images et les univers d'autres photographes explorateurs via divers sites ou plates-formes. Pour clôturer ce livre, nous avons donc invité cinq photographes à nous parler de lieux que nous fréquentons nous aussi, mais avec un regard, une approche et un style qui leur sont propres. Ces regards croisés sont précieux, ils donnent de la vie et du dynamisme à la discipline, et lui évitent de tourner en rond.

Maxime Cotte

Photographe autodidacte originaire de la région de Grenoble, Maxime Cotte aime arpenter des endroits chargés d'histoires et tombés dans l'oubli, bien qu'à la vue de tous. Il cherche à leur redonner vie par la photographie, en rendant l'ambiance si particulière qui les caractérise. Par ce partage visuel, il veut créer une réflexion, positive ou négative, chez le public, qui n'a généralement aucune idée de ce qui se cache derrière des murs ou la nature quand elle a repris ses droits. Ses photos sont post-traitées sans pour autant dénaturer la réalité, simplement pour accentuer tous leurs détails.

Vous pouvez retrouver les photos de Maxime Cotte sur www.flickr.com/photos/haileislassie/ et <http://mcphotographie.com>

Comment as-tu découvert l'urbex ?

En 2012, au cours de l'exploration d'un sanatorium très connu de ma région. Nous avions prévu une balade en moto avec un ami qui a décidé de m'y emmener. Au départ, ce sont les graffitis qui ont retenu mon attention, j'appréciais beaucoup le street art à cette époque. J'ai commencé à les photographier, puis, au fur et à mesure de la visite, j'ai été sensible à l'ambiance du lieu ; malgré sa profonde vétusté, j'ai éprouvé une grande quiétude. Je me sentais comme isolé du monde, enfermé dans une bulle protectrice, dans un autre temps...

Une fois rentré, mes photos m'ont amené à me poser des questions : comment avait-on pu abandonner un endroit qui était si utile ? Si important ? Pourquoi le laissait-on s'abîmer sans le transformer en logements qui pourraient aider de nombreuses personnes ? Pourquoi un tel gâchis financier ? Internet a répondu à bon nombre de mes questions. Je me suis rendu compte que je n'étais pas le seul à avoir visité ce site et que l'exploration de lieux abandonnés avait un nom, l'urbex. Un reportage de l'émission « Envoyé Spécial » sur un groupe d'explorateurs lyonnais m'a ensuite convaincu de ma passion naissante. De recherche en recherche, j'ai pu trouver les premiers sites à explorer près de chez moi. Cette soif d'exploration ne m'a jamais quitté depuis.

Quelle a été ta plus grosse frayeur ?

Il y en a eu plusieurs, la question n'est pas simple ! Mais l'une d'elles m'a presque donné une crise cardiaque.

Au terme d'une journée de travail, il m'avait pris une soudaine envie d'explorer une ancienne papeterie que je savais gardiennée, à deux pas de chez moi. J'avais déjà tenté de visiter le lieu officiellement, mais impossible de corrompre le gardien... J'étais seul ce jour-là, j'ai escaladé le mur d'enceinte et je me suis promené de bâtiment en bâtiment avec une (trop ?) grande tranquillité. Trépied et appareil photo sur l'épaule, je passais entre deux bâtiments, la tête en l'air pour admirer la grandeur des lieux, quand un rottweiler est apparu à une vingtaine de mètres devant moi. Les chiens sont la hantise des urbexeurs, ils sont imprévisibles. Je suis resté pétrifié, ne le quittant pas des yeux dans l'espoir qu'il ne me remarquerait pas. Bien conscient de ne pas être un champion du 100 mètres, je me disais aussi que j'allais devoir trouver rapidement un point en hauteur pour ne pas me

faire dévorer... Fort heureusement, le vent était avec moi je pense, le chien a continué son chemin sans même regarder dans ma direction. J'ai déguerpi sans demander mon reste !

Quel a été ta plus fabuleuse découverte ?

Sans hésitation, la vision de centaines de tanks complètement recouverts de végétation. Je n'en avais pas vu souvent « en vrai », en découvrir autant d'un coup, et de si près, m'a beaucoup impressionné. Mon cœur battait très fort !

Nous avons beaucoup marché pour arriver sur le site, j'avais eu le temps de réfléchir aux risques que je prenais à pénétrer sur un terrain militaire en fonctionnement. Mais je ne regrette rien. C'était la fin d'une chaude journée d'été, il fallait faire vite afin de profiter de la luminosité. Une fois sur place, nous avons aperçu des traces de pas, des traces de chiens et de pneus ; la pression montait, la surveillance était importante. Face au gigantisme du site, à l'horloge qui tournait et aux risques, nous avons décidé de ne visiter qu'une partie des lieux. Tous les chars d'assaut étaient ouverts, mais nous avons principalement fait des photos d'extérieurs ; il faisait très chaud, impossible de rester plus de 3 minutes dans les véhicules...



Hopeless Chaos
© Maxime Cotte, 2015

Quel type de lieu t'inspire le plus ?

Les endroits religieux. Le silence, l'histoire, l'architecture y sont pour moi ce qu'on fait de mieux. Il m'est arrivé de passer plusieurs jours à n'explorer que des églises, des couvents, des monastères sans jamais me lasser. J'aime aussi prendre un moment entre deux clics pour observer les détails et tenter de ressentir les histoires et les secrets qui suintent des murs.

Quelle est l'histoire de ta photo *The dancing cockroach* ?

Nous explorons l'église d'un monastère bénédictin du IX^e siècle, construite en pierres, dans un excellent état de conservation. Ossements et crânes sont encore présents dans les soubassements de l'autel, rendant la visite encore plus impressionnante. Il était 20 h et le crépuscule était déjà tombé. Après 5 minutes de prises de vue, nous avons soudain entendu une trompette résonner dans toute l'église, une musique connue par tous : La Cucaracha ! Le son était si clair et puissant que nous avons pensé de prime abord que nous n'étions pas les seuls visiteurs. En fait, il provenait sûrement d'une villa toute proche. Nous étions partagés entre la stupéfaction et l'hilarité, une visite en fanfare, si l'on peut dire !

The dancing cockroach
© Maxime Cotte, 2016



Shaped
© Maxime Cotte, 2016





Vortex © Maxime Cotte, 2017



The Last Judgement © Maxime Cotte, 2017

Pierre-Henry Muller

Pierre-Henry Muller se passionne pour la mémoire des lieux qu'ils soient oubliés ou inaccessibles dans le but de les mettre en valeur. Vous pouvez retrouver ses photos sur ses sites www.boreally.org et <http://pierre-henry.muller.pro>

Quelle fut ta première exploration ?

Difficile de décrire la toute première puisque j'ai commencé assez jeune. Sur les plages bretonnes déjà, j'avais entre 8 et 12 ans, je voulais absolument entrer dans les bunkers abandonnés de la seconde guerre mondiale. Sur le chemin de l'école ensuite, je croisais tous les jours une voie de chemin de fer désaffectée et un petit immeuble de bureaux abandonné. Si d'autres enfants recherchaient ces lieux pour être hors de surveillance de leurs parents, j'étais pour ma part curieux du fonctionnement des signaux des voies, de la façon dont elles étaient reliées électriquement, et j'ai adoré me retrouver dans des bureaux encore meublés où quelques machines me permettaient de me projeter dans l'atmosphère de l'entreprise.

À cette époque, je n'utilisais l'appareil photo et le caméscope de mes parents que pour un usage familial, comme tout le monde. J'ai pris conscience qu'il était important d'explorer et surtout de prendre des photos des sites abandonnés au moment où l'ancienne usine Hispano-Suiza, qui était en face de mon collège, à Bois-Colombes, a été détruite.

Tes photos font la part belle à la prise de vue HDR, pourquoi ?

Très vite, j'ai constaté que, sans éclairage additionnel, il m'était impossible de capturer en même temps l'intérieur et l'extérieur des bâtiments. Or, en exploration, il vaut mieux ne pas trop s'encombrer, ne pas faire de bruit et ne pas se faire repérer des gardiens ou des passants... Quand je suis passé au numérique en 2000, je ne connaissais pas le HDR, dont on parlait encore peu, mais j'ai commencé à capturer manuellement des photos complémentaires à ma photo principale : des photos fortement sous-exposées pour les zones très lumineuses et des photos surexposées pour les zones trop sombres. Je les assemblais ensuite, à la main, mais le résultat n'était pas à la hauteur. Heureusement, les premiers logiciels HDR sont arrivés en 2003.

Pour moi, cette technique est un moyen de contourner les limites de mes appareils photo qui ne sont pas capables d'enregistrer ce que mes yeux voient. Mais je ne l'utilise que quand elle est nécessaire, quand la dynamique de lumière dans le cadrage souhaité est trop faible. Je la compare souvent à la photo panoramique, à laquelle on fait appel quand une seule photo ne suffit pas à reproduire ce que l'on voit...

La photo HDR peut avoir des rendus très différents. Je privilégie toujours le rendu le plus réaliste, pour lequel seul un œil averti saura détecter que la photo ne peut être faite en une seule fois avec la dynamique actuelle des appareils.

Tu pratiques encore la photographie argentique, ton approche est-elle différente du numérique ?

J'avais arrêté l'argentique en passant au numérique, tellement j'étais convaincu de l'avancée qu'il apportait, mais je l'ai regretté. De mon point de vue, les appareils ne sont corrects que depuis 2010, j'ai donc accumulé en 10 ans des photographies de mauvaise qualité et de faible résolution (entre 800 kilopixels et 3 mégapixels), pratiquement inexploitable en numérique ou en tirage grand format ou impressions diverses. Je suis revenu à l'argentique avec le désir de faire des photos au format carré dès la prise de vue, de pouvoir retrouver la spécificité des films que j'utilisais avant 2000 et également le bonheur de ne pas découvrir tout de suite mes photos – pour être sûr de les réussir, il n'y a pas d'autres choix que de prendre le temps de bien faire ! J'ai voulu aussi m'affranchir de la contrainte d'être bloqué sur un même film sans pouvoir en changer entre deux photos. Tout cela m'a conduit vers le moyen format qui satisfait mes différents critères et qui est relativement compact par rapport aux chambres argentiques.

Ce retour en arrière est pour moi une évidence en termes de prise de vue. Lorsque je choisis un cadrage, je sais ce que je vais faire de la photo, si elle sera en couleurs ou en noir et blanc, si le format sera carré, vertical ou horizontal ; cet ensemble de choix que l'argentique fige construit l'image. En noir et blanc, quand on travaille avec des filtres colorés pour accentuer ou atténuer certaines dominantes, on garde en mémoire une image colorée par le ou les filtres ; je fais mes réglages et je me projette dans le résultat noir et blanc. Je n'aime pas décider de tout cela devant un ordinateur, l'ambiance n'est plus la même. Pour moi, la photographie c'est faire des choix, avoir une vue de la scène par mes yeux, une autre par l'intermédiaire du viseur dépoli et une photographie finale, soit trois rendus différents.

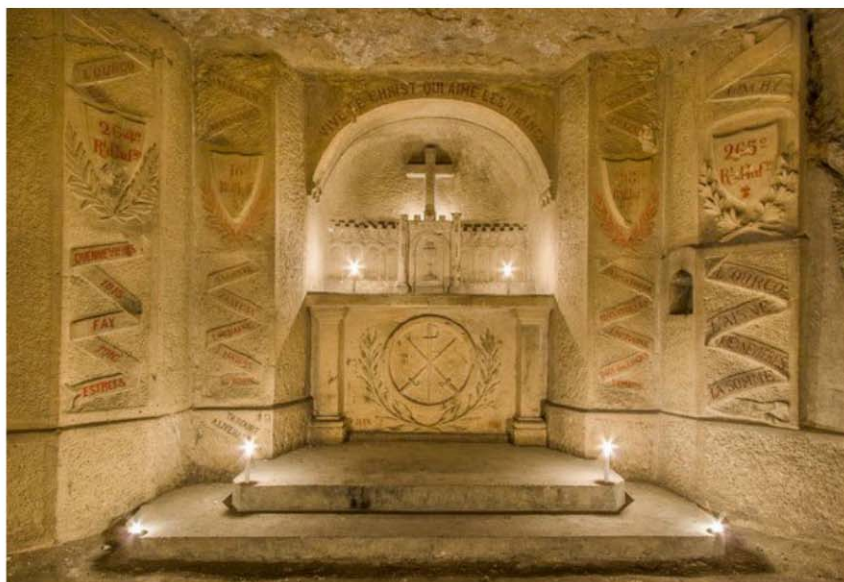
Peux-tu nous parler des différents endroits que tu as découverts tout au long de ton parcours d'urbexeur ?

Au fil de mes recherches et de rencontres, j'ai pu explorer plusieurs types de lieux. Les « souterrains », d'abord, catégorie qui regroupe les grottes naturelles que l'on explore en spéléologie, les carrières et mines creusées par les hommes, les galeries techniques et les souterrains des villes. Puis les lieux abandonnés que l'on trouve en surface ou sur l'eau : usines, châteaux, bureaux, fermes, monuments historiques, curiosités, bateaux, zones militaires. Et enfin une catégorie que j'affectionne particulièrement, la toiturophilie, pour découvrir ce que l'on ne voit pas d'en bas en ville. Les croisements de catégories sont possibles aussi :

- anciennes carrières utilisées par les militaires pendant la première guerre mondiale (camps souterrains du Chemin des Dames, par exemple) ;
- bateaux militaires attendant leur démantèlement en pleine eau ;
- galeries techniques souterraines et bâtiments de surface d'une même usine ;
- friche liée à un passé politique, comme le monument Buzludzha du parti communiste, en Bulgarie.

Je suis animé par plusieurs sortes de motivation en exploration. La première, sans doute commune à beaucoup d'explorateurs, est la curiosité de découvrir un site. La deuxième, c'est le bien-être : il est très reposant de déambuler dans un

*Autel souterrain
première guerre
mondiale*
© Pierre-Henry Muller



lieu où le silence règne et où le temps est arrêté. La troisième, c'est de mettre un lieu abandonné en valeur grâce à des photos, de montrer le côté majestueux de la nature qui reprend ses droits mais aussi de garder une trace et un témoignage d'activités humaines que l'on ne verra plus. Ma dernière motivation, enfin, la plus intéressante à mes yeux, c'est toute la phase de recherche (adresses, dates, histoires, témoignages). Aller jusqu'à remettre en relation d'anciens lycéens d'un internat, d'anciens collègues d'une entreprise est aussi quelque chose d'émouvant et de gratifiant ; tous semblent s'être quittés la veille, alors qu'ils ne se sont pas revus pendant des années, parfois des dizaines d'années.

Peux-tu nous raconter quelques explorations marquantes ?

La SAFEA est une usine de fabrication d'engrais azotés située à La Louvière, en Belgique. Elle est pour moi l'une des plus belles représentations des usines du xx^e siècle. Il faut se rappeler que la prestation de service entre entreprises n'est que très récente ; auparavant, une usine devait tout faire sur place. Ainsi, desinateurs industriels, chaudronniers, chimistes, imprimeurs, conducteurs de bus et autres s'affairaient à concevoir et fabriquer tout le nécessaire à la production des engrais de la SAFEA. Ce qui fait son charme par rapport à d'autres usines désaffectées, c'est que le temps a pu tranquillement faire son œuvre. En effet, la SAFEA utilisait le gaz de la cokerie voisine pour fonctionner ; lorsque la cokerie a fermé, l'usine s'est retrouvée dans l'incapacité de produire. Elle s'est arrêtée. Les salariés ont tout laissé en place, car la fermeture devait être temporaire, le temps de trouver une solution énergétique alternative – laquelle n'a jamais pu être mise en place. Pendant presque 30 ans, depuis les années 1980, l'usine a été très bien gardée, personne ne l'a dérangée dans son sommeil. La nature a eu tout loisir de s'exprimer : la mousse, la rouille, la végétation ont proliféré dans tous les recoins. Lorsqu'il a été décidé de détruire l'usine, le gardiennage a été abandonné.

Deux semaines avant le début des travaux. C'est une usine intacte et figée dans le temps que j'ai ainsi pu explorer.

Autre exploration, un sous-marin de classe Foxtrot, dans sa dénomination Otan, qui a servi pendant la guerre froide et s'est notamment illustré dans la crise des missiles de Cuba en 1962, dans un rôle de blocage de l'invasion prévue par les États-Unis. Cet exemplaire a été cédé à un musée anglais, mais faute de place pour le présenter au public et à cause de l'entretien important qu'il nécessitait, il a été revendu à un particulier. Ce dernier déploie beaucoup d'effort pour le maintenir à flot et l'entretenir.

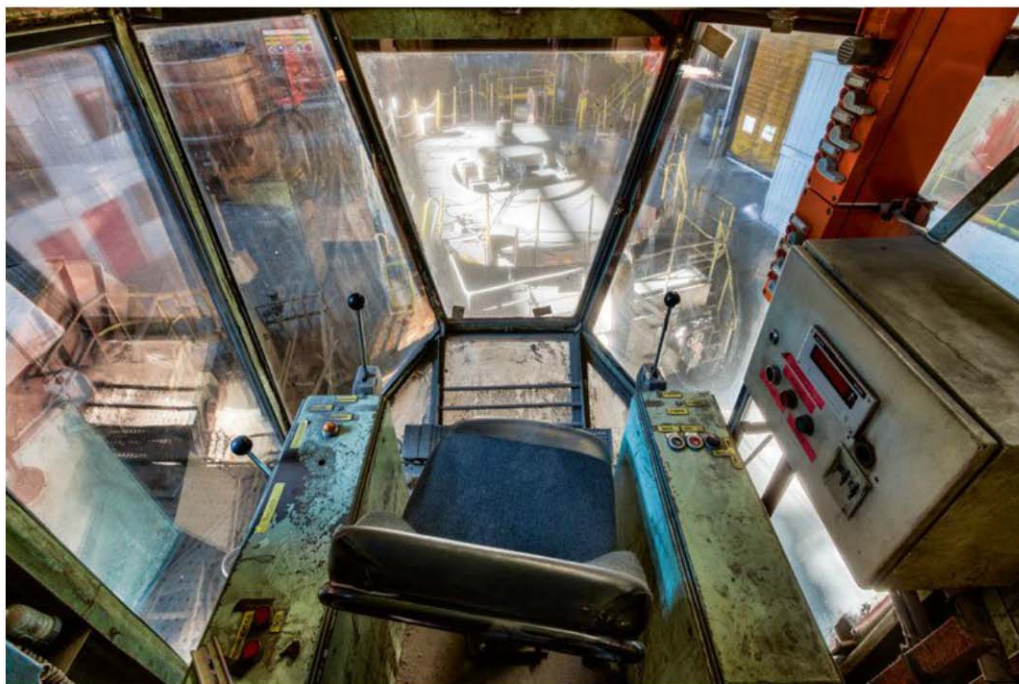
Nous avons pu le visiter de manière exceptionnelle avec Philippe Sergent et un autre explorateur au milieu d'un chenal, sans la mise en scène caractéristique d'un musée (Philippe présente une photo de l'intérieur de ce sous-marin au chapitre 6 du présent ouvrage). Ici, pas d'éclairage artificiel, ce qui offrait la liberté d'éclairer les scènes à notre guise. Nous avons appliqué des techniques de prise de vue souterraines qui permettent de faire ressortir tous les détails des aménagements. Avec des torches, il était facile de recharger les cadrans phosphorescents des instruments du navire, cela donnait une ambiance typique. Le plus marquant restera d'avoir pu aller dans toutes les pièces du navire, y compris dans son kiosque, ce qu'aucun musée ne propose jamais. Souhaitons maintenant qu'il soit rapidement sorti de l'eau pour ne plus rouiller ni risquer de couler.

Troisième exemple qui me vient à l'esprit, une expédition de trois jours organisée pour visiter une carrière assez importante, répartie sur plusieurs niveaux, dans le Sud de la France. Sa particularité est d'avoir son niveau inférieur entièrement noyé – l'eau d'infiltration était pompée tout le temps de l'exploitation, aujourd'hui elle a repris ses droits. L'expédition avait plusieurs objectifs et d'abord, pour les plongeurs, d'explorer les passages encore inconnus et d'affiner les relevés pour mettre à jour la carte. En surface, ensuite, exploration, repérage des traces laissées par les carriers (dessins, inscriptions, tableau récapitulatif de l'extraction) et prise de vue des plus beaux décors. N'ayant pas l'expérience nécessaire en plongée-spéléo, je faisais partie de l'équipe de surface.

Cette exploration ressemblait à beaucoup d'autres, la différence était que nous avons intégralement vécu sous terre pendant trois jours. Nous sommes rentrés avec les voitures, avons monté notre camp de base et avons passé trois jours sans voir la lumière du jour autrement qu'au travers des puits ou de quelques effondrements. Le calme et la sérénité qui régnaient mêlés à la durée de l'immersion ont fait de cette dernière une exploration marquante. J'ai hâte d'y retourner pour une période plus longue encore !



Jeu d'eau et de lumière en carrière souterraine © Pierre-Henry Muller, 2007



Heavy Metal © Pierre-Henry Muller, 2012



Toits de Paris © Pierre-Henry Muller, 2009



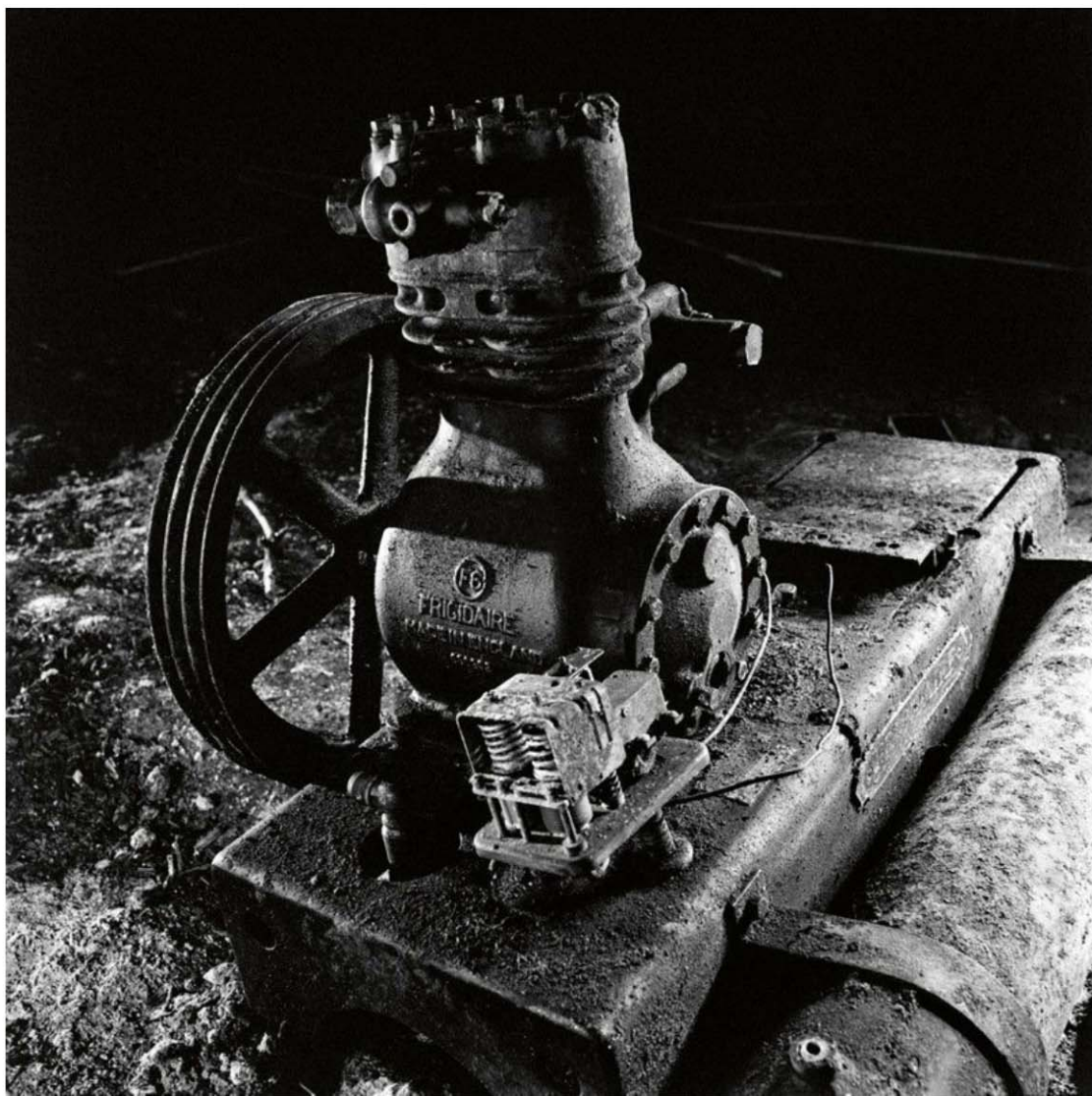
Cathédrale de Rouen © Pierre-Henry Muller, 2013



Patine du temps © Pierre-Henry Muller, 2013



Un temps oublié © Pierre-Henry Muller, 2013



Marque passée à la postérité © Pierre-Henry Muller, 2014

MonsieurKurtis

MonsieurKurtis est un photographe autodidacte spécialisé dans le voyage et les lieux insolites. Né à Metz en 1989, il commence par explorer la France et les pays frontaliers avant de partir pour un tour du monde de deux ans en autostop. Toujours à la recherche de lieux cachés et invisibles, il explore la ville de fond en comble. Que ce soit sous terre, dans des bâtiments abandonnés ou sur les toits, il aime particulièrement explorer des lieux immenses. Il y compose des autoportraits qui humanisent un peu ces sites délaissés et vides où peu de personnes passent.

Vous pouvez retrouver les photos et l'ensemble des aventures de MonsieurKurtis sur son site www.explorationurbaine.com

Comment as-tu découvert l'urbex ?

J'ai toujours été curieux. Déjà tout petit, je me demandais ce que je pouvais trouver derrière les barrières des usines de ma région. Il y a quelques années, j'ai décidé d'en franchir une. Puis une autre. À la longue, j'ai découvert l'expression « urbex » sur Internet, qui m'a poussé à aller toujours plus loin. Aujourd'hui, j'ai eu la chance d'explorer sur presque tous les continents du monde.

Les risques sont-ils plus élevés à l'étranger, notamment vis-à-vis des autorités ?

Chaque type d'exploration a ses dangers. En sous-sol, le plafond peut s'effondrer sur ta tête ; dans une friche, ça peut être sous tes pieds ! Sur un toit, il faut être vigilant avec les structures qui peuvent être trompeuses et font faire des erreurs. Côté législation, je me renseigne au maximum pour ne pas dépasser trop la limite. Chaque pays a ses règles, il faut les suivre ; par exemple, je trouvais les lois trop dures à Singapour, je n'ai donc jamais grimpé sur un seul toit dans cette ville...

La toitophilie semble être au cœur de plusieurs de tes photos, comment y es-tu venu ?

C'est pour moi une suite logique à ma curiosité, mais aussi une autre facette de l'urbex en général. Je me suis souvent interrogé sur les vues possibles depuis les hauteurs de nos bâtiments. J'ai commencé à atteindre les sommets des lieux que je visitais, puis je me suis demandé ce que donnerait la vue et quels objets j'allais découvrir depuis d'autres hauteurs. Donc, j'ai poursuivi. Aujourd'hui, je grimpe sur des ponts, des églises et quelques monuments incroyables. Mais toujours dans le respect du lieu.

Tu descends aussi visiter les sous-sols des villes, qu'est-ce qui t'attire dans cet univers ?

D'abord un point de vue historique. Plusieurs villes cachent sous leurs rues beaucoup de traces du passé, par exemple des sites militaires ou des carrières qui ont permis à la ville de se construire. J'aime aussi pouvoir créer mes images de A à Z : sous la terre, pas de lumière, donc tout est possible grâce au light painting !

Tu as beaucoup arpenté les catacombes de Paris. Est-ce devenu un lieu trop visité selon toi ?

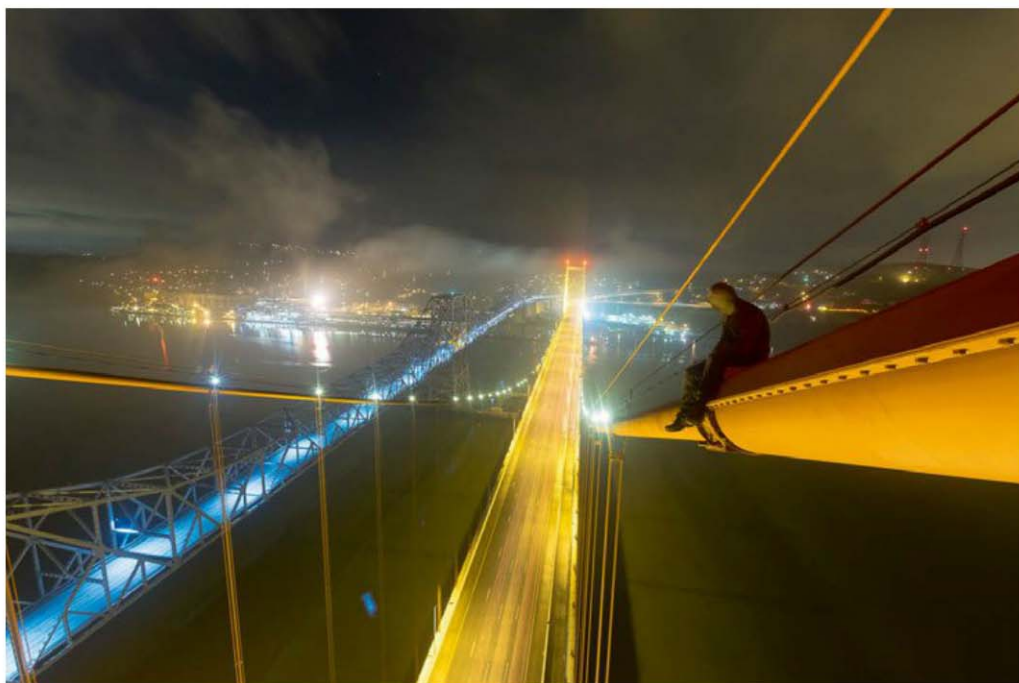
C'est un lieu à part et en dehors de l'exploration urbaine, une sous-culture différente. J'aurais tendance à dire qu'il y a trop de monde, mais sans sa population plutôt dense, les catacombes ne seraient plus vraiment les catacombes. C'est aussi un endroit particulièrement réglementé, où la police circule. Et un vrai labyrinthe : je déconseille, même aux plus téméraires, d'y descendre sans guide !

Peux-tu nous raconter ta photo *This is Vegas* ?

J'ai eu l'occasion de découvrir Las Vegas, ville étonnante qui rassemble des architectures du monde entier, aspect « contrefaçon » en plus. Une de mes ambitions était de trouver une vue originale sur la Tour Eiffel du Strip. J'ai essayé de monter sur plusieurs immeubles aux alentours, jusqu'à atteindre le sommet de celui qui en était le plus proche. Je pouvais voir l'agitation de la ville et avoir une expérience différente de celle des autres visiteurs.



This is Vegas © MonsieurKurtis, 2016



San Francisco Bridge © MonsieurKurtis, 2016



Bangkok Skyline © MonsieurKurtis, 2015



Big in Tokyo © MonsieurKurtis, 2015



Light the river © MonsieurKurtis, 2016

Brian Precious Decay

Connu dans le monde de l'urbex sous le pseudo Brian Precious Decay, Brian Romeijn est né en 1976, aux Pays-Bas. Intéressé par la photographie, il se lance réellement en 2010, lorsqu'il acquiert son premier reflex. Vivant à Rotterdam, dans une ville moderne reconstruite après les importants bombardements de la seconde guerre mondiale, il est d'abord attiré par la photo d'architecture avant de se passionner pour l'exploration urbaine.

Vous pouvez retrouver les photos de Brian sur www.preciousdecay.com, sur www.flickr.com/photos/brrrphotography et sur Facebook (Preciousdecay).

Comment as-tu découvert l'urbex ?

Je participais il y a quelques années à un atelier photo. Mon professeur, qui savait que je m'intéressais à l'architecture, m'a conseillé de visiter le village de Doel, près du port d'Anvers, en Belgique. Vidé de ses habitants suite au projet d'expansion du port, qui n'a jamais abouti, Doel était devenu un village fantôme. Je me suis retrouvé seul face aux maisons, à l'école et à l'église abandonnées. Un moment très fort.

Ce qui me passionne le plus dans l'exploration urbaine est la façon dont la nature reprend peu à peu ses droits, la lente progression de la décrépitude et l'histoire qui se cache dans chaque lieu, histoire souvent mélancolique ou triste : une maison occupée autrefois par des personnes âgées oubliées par leur famille, une école où des enfants ont grandi, ont appris à devenir de jeunes adultes et sont partis, une usine brutalement fermée après avoir vu passer des générations d'ouvriers... Explorer un lieu abandonné, c'est entrer dans une machine temporelle. J'aime quand les gens s'interrogent devant mon travail : « Pourquoi, quand, comment ce lieu a-t-il été laissé à l'abandon ? » Je souhaite créer un déclic, les faire voyager et stimuler leur imagination en les emmenant dans des endroits qu'ils ne verront plus jamais.

La recherche de lieux nouveaux, les explorations en elles-mêmes et l'édition me prennent beaucoup de temps. Pour moi, l'urbex est aujourd'hui plus qu'une passion, c'est un véritable mode de vie. Qui dévore mon temps libre et me coûte beaucoup d'argent – essence, péages, hôtels, équipement photo...

Comment organises-tu tes sorties ?

Je fais dans un premier temps des recherches en ligne ; je vérifie la zone sur Google Earth et Google Streetview, je regarde aussi où je pourrai laisser ma voiture sans attirer l'attention. La discrétion est très importante. Des voisins pourraient appeler la police, ne serait-ce que parce qu'ils pourraient confondre un trépid avec un AK-47 ! Pour certains lieux « compliqués », je préfère donc arriver la veille, pour pénétrer tôt sur le site le lendemain matin, quand tout le monde dort encore.

Dans la mesure du possible, je glane également des informations auprès d'autres exploreurs, pour savoir comment entrer dans la propriété en toute discrétion. Je suis en contact avec plusieurs urbexeurs dans plusieurs pays, en qui j'ai toute confiance et à qui je peux demander des conseils.

Je cherche également sur Internet des renseignements sur l'histoire du lieu, quelle était son activité, pourquoi il a été abandonné. Des informations supplémentaires qui sont un plus lors de l'exploration.

Peux-tu nous raconter ton exploration favorite ?

L'une de mes explorations préférées a été une visite d'un asile psychiatrique abandonné, en Italie. Le complexe de plusieurs bâtiments était installé au cœur d'un grand parc, qui ouvre ses portes au public tous les matins, à 7 heures. Un seul des bâtiments était intéressant, nous l'avions repéré mais n'avions aucune information sur la façon d'y pénétrer lorsque nous avons entrepris notre première exploration, en 2014. Comme nous avons trouvé une porte ouverte, nous sommes entrés et sommes tombés nez à nez avec 30 chèvres ! Une rencontre pour le moins surprenante. Le couloir ne donnant sur rien, nous avons rebroussé chemin. Une fois dehors, le gardien du parc nous a aperçus, il était très mécontent : nous effrayions ses chèvres, il allait appeler la police. Il nous aurait été difficile de nous expliquer avec notre italien rudimentaire, heureusement, une exploratrice qui nous accompagnait parlait un peu la langue, ce qui nous a sauvés. Le gardien était sous le charme, il nous a même invités à visiter une villa à Milan après nous avoir offert un alcool fait maison ! Une journée finalement amusante, même si nous sommes repartis bredouilles.

Nous y sommes retournés à l'été 2015. Nous avons exploré le parc la veille, pour faire un repérage, nous étions cette fois fin prêts. Nous avons dû escalader une clôture, l'entrée dans le bâtiment se faisait ensuite par une fenêtre en sous-sol. C'était un sentiment assez étrange que de pénétrer dans un asile psychiatrique par les souterrains. Plus loin, nous avons aperçu un trou dans le mur, obstrué par des tubes en plastique. Le passage était très étroit, mais c'était le seul qui permettait d'accéder à l'essentiel du bâtiment. Ce fut une très belle exploration, qui en valait la peine ; et une entrée comme celle-ci a rendu l'exploration encore plus complète !

Que préfères-tu explorer ?

Parmi les lieux abandonnés (usines, églises, maisons, villas, métros, châteaux, monastères, écoles, hôtels, piscines...), j'ai une prédilection pour les châteaux, parce que là où je vis, aux Pays-Bas, il n'y en a pas beaucoup – contrairement à d'autres pays comme la Belgique, la France, l'Allemagne, la Pologne ou l'Italie. Penser qu'on puisse quitter un château pour aller vivre ailleurs m'intrigue. Que rêver de mieux que de vivre dans un château ?

Comment travailles-tu tes images ?

La plupart du temps, je prends une série de photos à différentes expositions en vue de créer des images HDR en postproduction. Je fais les réglages classiques et je mesure la lumière dans la partie la plus éclairée de la pièce. Je prends ensuite au moins trois photos (une parfaitement exposée, une sous-exposée et une surexposée). Si besoin, je mesure la lumière dans la partie la plus sombre de la pièce et je fais une série complémentaire de trois autres photos, elles aussi à différentes expositions. Lorsque je fusionne ces images dans Photoshop, je peux obtenir une exposition correcte à la fois dans les zones les plus claires et les plus

sombres de l'image. Mon image finale est par ailleurs très détaillée, ce qui me permet d'ajouter une ambiance. Quelque chose de lourd, de mystérieux... C'est, en quelque sorte, ma signature.

Je photographie systématiquement au format RAW afin de pouvoir tirer le maximum de mes photos. Au-delà du HDR, mon traitement en post-production reste limité. J'utilise Photoshop CS6 pour créer une image HDR grâce à HDR Pro, puis Camera Raw pour ajuster les hautes et les basses lumières, et aussi pour supprimer l'aberration chromatique. J'ajoute ensuite une touche dramatique à mon image et j'essaie de faire ressortir un maximum de détails dans les zones en surbrillance et les zones sombres grâce au plug-in HDR Efex Pro II de Niksoft. J'effectue ensuite une dernière retouche sous CS6 en accentuant un peu le contraste et la netteté, puis je termine en ajoutant mon filigrane de copyright.

Peux-tu nous décrire quelques-unes de tes images préférées ?

La photo ci-dessous a été prise en 2011, à l'extrémité d'un village de Belgique, dans un château connu sous le nom de « Château de la Forêt » ou « Château de la Police ». Nous savions qu'il était extrêmement bien surveillé par un gardien qui patrouillait régulièrement dans sa Jeep et par un acolyte en scooter. Nous savions donc que nous devons être extrêmement vigilants. Nous sommes arrivés au milieu de la nuit par la forêt. Nous avons été subjugués en découvrant l'immense château qui se dressait devant nous. Nous avons vérifié une entrée, sans succès. Nous avons décidé d'attendre que le soleil se lève, pour y voir un peu mieux, mais rien à faire, tout était fermé. Plusieurs fois, nous avons entendu le scooter tout proche. Nous avons seulement pu faire des photos de l'extérieur, mais nous sommes très satisfaits de ce château dans le brouillard, avec ses belles couleurs au soleil levant. J'ai réalisé cette photo avec mon Nikon D90 à 100 ISO et f/11, en HDR, avec un objectif Sigma 10-20 mm f/3,5 EX DC HSM.

Château de la forêt
© Brian Precious Decay,
2011



La photo ci-dessous montre l'intérieur de l'un des wagons qui se trouvait dans un dépôt de trains, en Belgique, et dont le nom de code est « l'Orient-Express » dans le monde de l'urbex. J'ai particulièrement apprécié ses luxueux fauteuils et ses finitions en bois. J'ai exploré cet endroit en 2014. En 2016, j'ai accepté que mes photos soient publiées sur un site web, à la seule condition d'être crédité. Les images ont été publiées avec la légende « Photos provenant de l'intérieur d'une voiture de l'Orient-Express ». Bien sûr, il ne s'agissait pas du vénérable et célèbre train, mais l'article est devenu viral et a été publié par *NatGeo* et *CNN Style* ! De quoi éclairer le fonctionnement des médias à la recherche du clic et du sensationnel... Quoique je comprenne la démarche ; qui lirait un article sur l'intérieur d'un quelconque train diesel ? J'ai réalisé cette série avec mon Nikon D600 couplé à l'objectif Sigma 12-24 mm f/4,5-5,6 II, qui demeure l'objectif grand-angle offrant la plus grande focale disponible pour les appareils full frame Nikon.



Orient-Express
© Brian Precious Decay,
2014

La photo d'une discothèque abandonnée, *Club Empire*, date de 2011. Je suis tombé par hasard sur cet endroit, alors que je vérifiais la localisation de la brasserie adjacente. J'apprécie particulièrement les couleurs, les lignes directrices et tout ce qui compose cette image. J'essaie toujours de photographier à la sensibilité la plus faible, mais je n'étais pas encore équipé du Nikon D750 à l'époque, et mon Nikon D90 au format APS-C ne me le permettait pas. En montant dans les ISO, j'aurais généré plus de bruit numérique, ce que je voulais à tout prix éviter, j'ai donc travaillé en pose longue à f/10 et pris une série de trois photos avec un temps d'exposition de 20, 25 et 30 secondes, à f/10. Lorsque j'ai déclenché, je n'avais pas remarqué l'oiseau qui traversait le cadre sur la partie supérieure droite. Avec le long temps de pose, il se traduit sur les images par un filé. J'aurais pu l'effacer en post-production, mais j'aime bien la touche supplémentaire qu'il apporte.

Club Empire
© Brian Precious Decay,
2011



La photo *Forest View Hospital* a été prise en 2011, sur le toit d'un hôpital abandonné. La présence de la chaise associée aux nuages écrasants lui apporte une dynamique intéressante. En postproduction, j'ai réduit les hautes lumières dans le ciel, pour que les nuages soient moins blancs. J'apprécie particulièrement la dynamique des piliers sur la gauche, qui pourraient faire penser que l'image n'est pas droite (alors qu'elle l'est !). Cette photo a été réalisée avec mon Nikon D90 à 100 ISO, en HDR, avec trois images sources.

Forest View Hospital
© Brian Precious Decay,
2011





Das Zuchthaus © Brian Precious Decay, 2017



Palace Casino © Brian Precious Decay, 2013

Umbertha

Umbertha est une autoportraitiste qui utilise depuis quelques années la photographie comme mode de communication, avec, comme leitmotiv, s'évader du quotidien en plongeant au cœur de ce que nous ne voyons plus. Elle raconte notre intérieur, notre « nous » profond.

Vous pouvez retrouver les photos d'Umbertha sur le site <http://umbertha.fr/>

Comment prépares-tu tes explorations, tes mises en scène, tes autoportraits ?

Il n'y a pas à proprement parler de préparation, du moins, ce n'est pas ainsi que je perçois ces « préliminaires ». Selon le lieu envisagé, mon sac va se remplir de vêtements adaptés : si une usine est programmée, on y retrouvera probablement des robes courtes, des vêtements rock ; si l'expédition s'oriente vers un château, des robes longues, fourrées en boule ; parfois, rien, le nu s'imposant logiquement dans l'espace-temps.

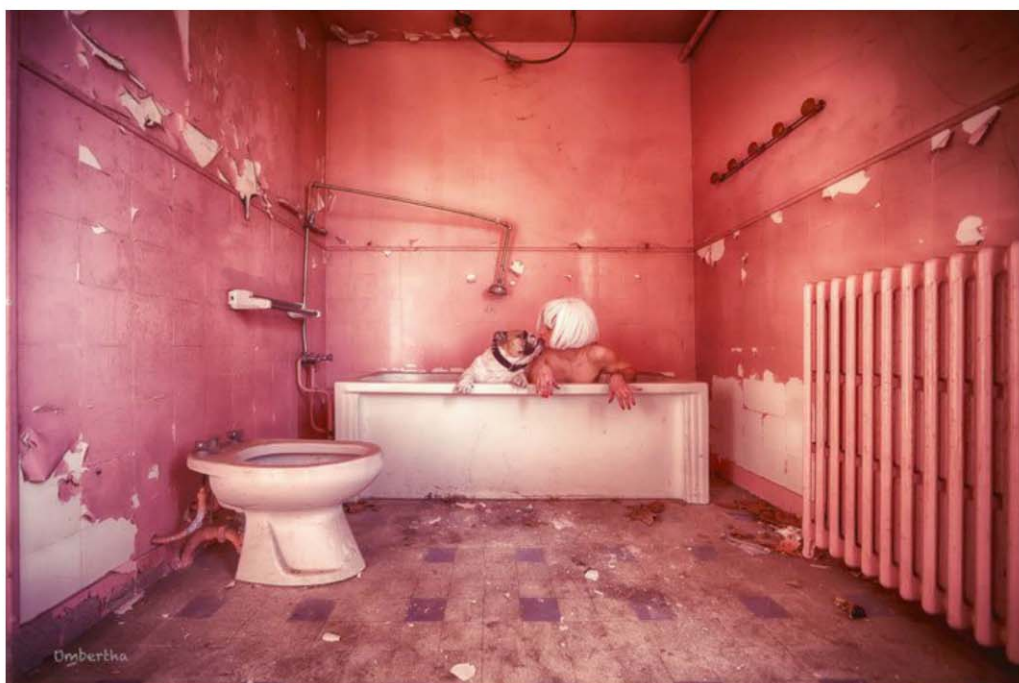
Je suis sensible à la poésie, aux formes, à l'inattendu et à l'émotion, peut-être est-ce cela la sensualité. Lorsque je découvre un lieu, je m'avance progressivement au cœur des bâtiments, des usines, des ruines, des chapelles, des hôpitaux ; j'effleure les murs parfois du bout des doigts, me viennent alors des sensations, des impressions. Après un premier tour, je pose mon sac là où je perçois une complicité, une forme d'autorisation morale. Je positionne le trépied et l'appareil, et j'extirpe du sac ce qui me semble le mieux se marier avec l'histoire du lieu. Puis, comme une enfant qui s'invente une autre vie, je perds pied avec la réalité et j'appuie sur la télécommande, au gré du vent. Les clichés qui en naîtront auront vocation à démontrer la vie là où on s'imaginait qu'elle ne pouvait plus être.

Quel rôle joue ton chien Odette dans tes compositions ?

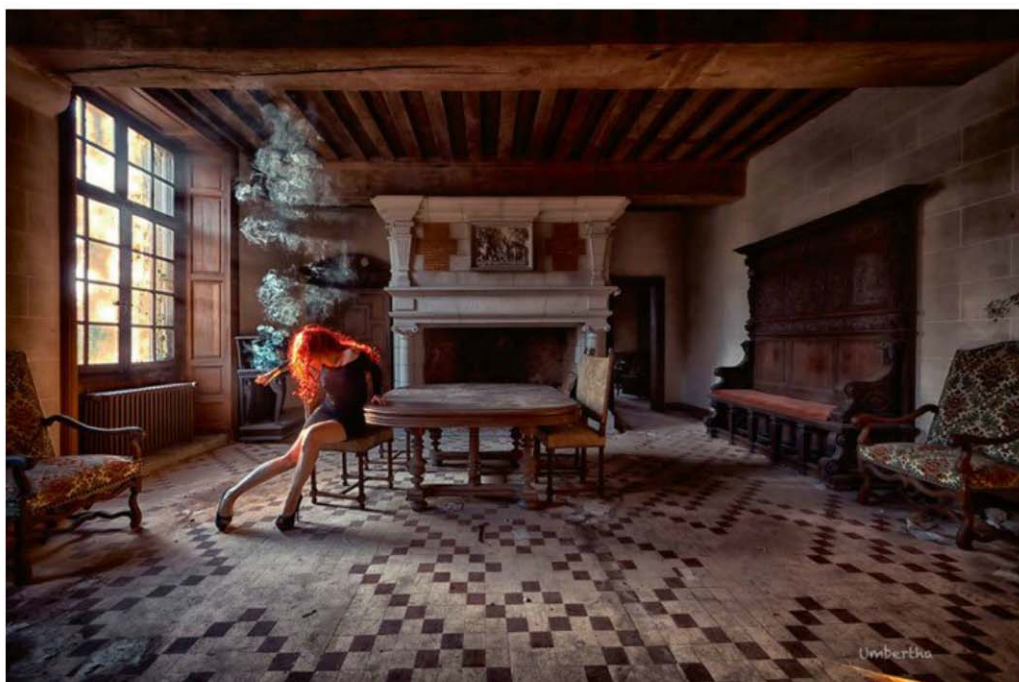
Odette est mon cœur. Elle symbolise la vie, l'enthousiasme, la joie, la simplicité, la sincérité. C'est le message qu'elle me permet de faire passer quand elle est sur la photo, car sa seule présence montre qu'il n'y a pas de danger dans les lieux.

Peux-tu nous raconter ta photo *Lâcher prise* ?

Je présente toujours cette image avec plaisir. Elle raconte le froid. Le froid qui nous glace, la solitude qui vient aggraver nos blessures à nous nouer la gorge, à nous couper la respiration. Quand tout s'effondre autour de nous. Pourtant, il y a ce souffle qui demeure encore. Rien n'est jamais trop tard, même s'il semble impossible de revenir, de rire, de jouir de la vie, ce que nous murmure cette question en filigrane qui nous taraude : parviendra-t-on à redonner le goût de vivre à ce personnage ?



Odette et moi © Umbertha, 2017



Lâcher prise © Umbertha, 2016

Conclusion

Nous voici au terme de ce livre conçu pour vous donner tous les outils et techniques nécessaires à l'acquisition des bons réflexes en photographie urbex, que vous en ayez déjà l'expérience ou que cette pratique soit nouvelle pour vous, mais surtout pour comprendre qu'il ne faut pas risquer sa vie pour une simple image...

L'urbex est une pratique passionnante, mais non sans risques, comme nous l'avons vu. En plus de vous concentrer sur votre composition et vos réglages, vous devrez toujours garder l'œil qui n'est pas dans le viseur de votre appareil photo sur l'espace qui vous entoure, ce qui peut s'avérer exténuant au bout de plusieurs heures d'exploration. Mais malgré les difficultés, et à force de persévérance, vous découvrirez grâce à l'urbex des lieux incroyables, abandonnés ou parfois encore en activité – entre autres, car l'urbex ne se résume pas aux lieux abandonnés, elle est aussi dédiée à l'exploration des souterrains ou des toits de nos villes.

Une fois que vous aurez apprivoisé votre peur, acquis les automatismes de base qui assureront votre sécurité et que vous saurez gérer les contraintes techniques inhérentes à la prise de vue, vous pourrez libérer votre créativité. J'espère que ce livre aura pu vous y aider.